This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book thaï was prcscrvod for générations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's bocks discoverablc online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose légal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other maiginalia présent in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journcy from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we hâve taken steps to prcvcnt abuse by commercial parties, including placing lechnical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use thèse files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain fivm automated querying Do nol send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character récognition or other areas where access to a laige amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for thèse purposes and may be able to help. + Maintain attributionTht GoogX'S "watermark" you see on each file is essential for informingpcoplcabout this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it légal Whatever your use, remember that you are lesponsible for ensuring that what you are doing is légal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countiies. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can'l offer guidance on whether any spécifie use of any spécifie book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liabili^ can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps rcaders discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full icxi of ihis book on the web at|http: //books. google .com/l

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages apparienani au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adressefhttp: //book s .google . coïrïl

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

r

The text on this page is estimated to be only 13.44% accurate

PROPERTV OF Jlk^irtes. > 8»7 ARTES SCIENTIA VERITAS ^

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 10.15% accurate

8^9 COLLECTION MICHEL LÉVY ■••■••••«■•l^H»CBUTRBS COMPLÈTES D'ALEXANDRE CUMAS LES DEUX DIAI^B III

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

(EUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DDMAS PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVT Acte i Amaarv 1 Ange PUOB 2 Ascanio • 2 tlDe Aventure d'amoor. .... i Aventares de John Davys. • . • 2 Les Baleiniers 2 Le Bâtard de Maaiéon 3 Black* ••••■ ..... 1 Les Blancs elles Bleos 3 La Bouillie de la comtesse Berlhe. 1 La Boule de neige 1 Bric-à-Brac 2 On Cadet de famille 3 Le Capiiaine Pampbile 1 Le Capitaine Paul 1 Le Capitaine Rhino. I Le Capitaine Ricliard i €atlierii)e Blnm i Causeries 2 CtcWe 4 Charles le Téméraire 2 Le Chasseur de Sauvagine. ... 1 Le Chikleau d'Eppsiein 2 Le Chevalier d'Uarmental. ... 2 Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2 Le Collier de la reine 3 La Colombe. — lalin idam le CaUkrain, 1 Le Comte de Monte-Cristo. ... 6 La Comtesse de Charny 6 ' La Comtesse de Salisbury. ... 2 Les Compagnons de Jchu. . . . 3 Les Conilessions de la marquise. 2 Conscience l'Innocenl 2 Création ei Rédemption. — Le Docteur mystérieux 2 — La Fille du Marquis. ... 2 La Dame de Monsoreau 3 La Dame de Volupté. ..... 2 Les Deux Diane 3 Les Deux Reines. ..... 2 Dieu dispose 2 Le Drame de 93. . .3 Le» Drames de la mer 1 les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2 La Femme an collier de velours. Fernande Une Fille du régent Filles, Lerettes et Courtisanes. . Le Fils du lorçat Les Frères cordes Gabriel Lambert Les Garibaldiens Gaule et France Georges Un Gil Blas en Calirurnie. . . . Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2 — Henri IV.LouisXIII, Richelieu. 2 La Guerre des femmes 2 Histoire d'un casse-noisette ... 1 Les Hommes de fer l L'Horoscope i L'Jle de Feu 2 Impressions de voyage : En Su issc. 3 — Une Année à Florence. . . l — L'Arabie Heureuse 3 -- Les Bords do Rhin 2 — Le Cdnil.iinp Arnna. . ,4 — Le Caucase • . s ^ Le Corricolo. 2 ^ Le Midi de la France. ... 2 — De Paris à Cadix 2 — Quinze jours au SinàT* ... 1 — En Russie 4 — Le Spcronare 2 — Le Véloce 2 — La Villa Palmleri 1 Ingénue 2 Isabel de Bavière 2 Italiens et Flamands 2 Ivanhoe de Walter Scott (tradicliai) 2 Jacques Ortis 1 Jacquot sans Oreilles 1 Jane 1 Jehnnne la Pucelle • i Lonis XIV et son Siècle 4 Louis XV et sa Cour 2 Loais XVI et la Révolution. . . 2 Les Louves de Mnchecoul. ... 3 Madame de Chamblay 2 La Maison de glace 2 Le Maître d'armes 1 Les Mariages du père Oli fus. . . l Les Mëdicis. . • i Mes Mémoires 10 Mémoires de Garibaldi 2 Mémoires d'une aveugle 2 Mémoiiesd'on médecin : Balsamo. 5 Le Mrneur de loups ..... 1 Les Mille et un Fantômes. ... 1 Les

Mohicans de Paris i Les 3foris vont vile 2 Napoléon l Une Nuit à Florence 1 Olympe de Clèves 3 Le Page du duc de Savoie. . . . ^ Parisiens et Provinciaux t. Le Pasteur d^Ashbourn 2 Pauline et Pascal Bruno 1 Un Pays inconnu. . 2 Le Père GiitOiine 1 Le Père la Ruine. 2 Le Prince des Voleurs 2 La Princesse de Monaco 2 La Princesse Fluia 1 Les Quaranie-Cinq. . 3 La Régence 1 La Reine Margot 2 Rohm Hood lé Proscrit 2 La Route de Varcnnes f Le Saltéador * Salvator (laite des HobteaBi ée Parii^. . 5 Souvenirs d'Antony 1 Les Stuarts 1 Sultaneita i Sylvandire 1 La Terreur prussien ne 2 Le Testament de M. Cliauvelin. « 1 Théâtre c mplet 25 Trois Maîtres l Les Trois Mousquetaires * Le Trou de l'enfer .....•• 2 La Tulipe noire ^ Le Vicomte de lUMgclonoc. • • > ^ La Vie au Désert 2 Une Vie d'artiste < Vingt Ans après • 3

The text on this page is estimated to be only 9.27% accurate

LES DEUX DIANE PAS ALEXANDRE DUMAS III NOUVELLE î:DITION M-L p^ '5^4^ PARIS JIICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS HL'E AUBER, 3, PLACE DE l'oPJÈRA LIBRAIRIE NOUVELLE BOILEVAKD DBS ITALIENS, 15, AD COIN DE LA HUE DE CRAU&luNT 1874 Droits de reproduction et de traduction rësex'vés

LES DEUX DIANE I tus MÊPAISBS ONT L'aIR DB VOULOIR RBCOUlIBllCEà. On ne reconduisit pas tout d'abord Arnauld du Thili au cachot qu'il occupait h la conciergerie de Rieux. Il fu mené dans le préau voisin du tribunal, où on le laissa seu pendant quelques instans. U 5e pourrait, lui dit-on, qu'après Tinterrogaloire de son adversaire, les Juges eussent besoin de l'entendre de nouveau. Abandonné à ses réHexions, le rusé coquin commença • par se féliciter en lui-même de l'effet qu'il avait évidemment produit par son habile et impudent discours. Le brave Martin-Guerre, avec son bon droit, aurait certes de la pome à êlreaussi persuasif. En tout cas, Arnauld avait gagné du temps ! Mais en exammant plus rigidement les choses, il ne pouvait guère se dissimuler qu'il n'avait gagné que cela. U vérité qu'il avait si audacieusement démentie ûnûrait par éclater de tous cAtés, Monsieur de Montmorency lui-môme, dont ii avait osé invoquer le témoignage, se hasarderait-il à couvrir do son autorité les méfaits avérés de son espion ? cela ^taU ort douteux. T. m. « o r.

The text on this page is estimated to be only 28.50% accurate

i LES DEUX DIANE. Au bout du compte, Arnauld du Thili^ d'abord si Joyeux, tomba peu à peu de son espérance dans l'inquiétude, et, tout bien considéré, se dit que sa position n'était pas des plus rassurantes. Il courbait la tête sous ce découragement, Iorsqu*on vint le prendre pour la ra,inçner à sa p]pison. Le tribunal n'avait dope plus jugé à propos 4q Tinterroger après les explications de Martin-Guerre ! Nouveau sujet d'anxiété ! Cela néanmoins n'empêcba pas Arnauld du Thill, qui remarquait tout, de remarquer que ce n'était pas son geôlier ordinaire qui était venu le prendre et qui l'accompagnait en ce moment. Pourquoi ce changement ? redoublait-on de précautions avec lui ? voulait-on le faire parler? Arnauld du Thill se promit de se tenir sur ses gardes et resta muet pendant tout le chemin. Maia yom biaa ua.autM maliCd'ëtoMneniMit! la pnson dans laquelle ce gardien nouveau conduisit Arnauld n'était pas celle qu'il occupait d'habitude! Celle*ci avait wie ienêire griUëe et uae iMote chenalnée qui manquaient dans l'autre. Cependant, tout y attestait la piésenee féoente ê'wtk pi4sonnier, des débris de pain encore frais, une cruche d'eau à moitié vidée, un lit de paille, ufi oefiîre eatr'euvert qui laissait voit des habits d'homme. Anaauld du Thill, accoutuné k se conteBîr, ne marqua aucune surprise; mais, dte qu'il se vit seul, il ceurut au coffire pour le touiller. Il n'y trouva que des habrts. Nul autre tndice. Mais ces habits étaient d'une couleur et avaient une forme qu' Arnauld du Thill croyait se rappeler. PI y avait surtout deux Justaucorps de drap brun et des hauts-de-chauss^ de triëot jaune qui ii*élaient pas certainement d'une nuance ni d'une coupe tort commune. ' — Oh ! oh l se dit Arnauld du Thttt, ce serait singulier î... Gomme k finît commençait à tomber, le geôlier inconnu entra. — Holà, maître Martin-Guerre I dit-ii en frappant sur

The text on this page is estimated to be only 27.10% accurate

LES DEUX DUNE. 9 répaalc d'Arnauld du Thill rêveur, do manière à lui prouver que, si 1d prisonnier ne connaissait pas son geôlier, la geôlier connaissait fort bien son prisonnier. — Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda Amauld du Thill à ee geôlier si familier. — Il y a, mon cher, reprit l'homme, que votre affaire apparemment se boniûe de plus en plus. Savez-vous qui a obtenu des juges et qui sollicite à présent de vous-même la laveur de vous eptretenir quelques instans ? — Ma foi, non! dit Arnauld, comment voulez- vous qae je sache ? qui cfla peut-il être?... *- Voire femme, mon cher, Bertranda de RoUes en personne, qui commence à voir sans doute de quel côté est le bon droit. Vais si j'étais à votre place, moi, je refuserais de la recevoirC — Et pourquoi cela? dit Amauld du Thill. — Pourquoi? reprit le geôlier; mais parce qu'elle vous a si longtemps méconnu, donc! Il est bien temps vraiment qu'elle se range du côté de la vérité, quand demain, au plus tard, une sentence du tribunal va la proclamer publiquen^nt, officiellement I Aussi, vous êles de mon avis^ n'est-ce pas ? et jp vais congédier bel et bien votre ingrate) Le geôlier fit un pas vers la porte ; mais Arnauld du ThiU le retmt d'un geste. —Non, non! lui dit-il, ne la renvoyez pas.Je veux lavoir, au contraire, je veux. Enfin, puisqu'elle a obtenu le congé des jugf'S, introduisez Bertrande de Kolles, mon cher ami. — Uuml toujours le mêmel dit le geôlier, toujours débonnaire et clément 1 &i vous laissez si vite reprendre à votre femme son ascendant d'autrefois, vous ne risqoea nenl... Enfin, enfin, cela vous regarde. Le geôlier se retira en haussant les épaules de pitié, ^ux minutes après, il rentra avec Bertrande de Relies* Le jour se faisait de plus en plus sombre. — Je vous laisse seuls, dit le geôlier, mais je viendrai chercher Bertrande avant qu'il soit nuit tout à fait : c'esl Ponire. Vous n'avez donc guère à vous qu'un quart d'heure, profitez-en pour vous chamailler ou pour votis réeoitci

I LES DEUX DIANE. Fi il sortit de nouveau. Bertrande de Rolles s'avança alors toute honteuse et !a tôte basse vers le prétendu Martin-Guerre, qui resta assis et silencieux, la laissant venir et parler. — Oh ! Martin, lui dit-elle enfin d'une voix faible et timide quand elle fut auprès de lui, Martin, voudrez-vous Jamais me pardonner? Ses yeux se mouillèrent, et elle tremblait véritablement de tous ses membres. — Vous pardonner quoil reprit Amauld du Thill qui ne voulait pas se compromettre. — Mais ma grossière méprise, dit Bertrande. J'ai eu certainement bien tort de ne pas vous reconnaître. Pourtant, n'y avait-il pas de quoi s'y tromper, puisqu'il paraît que, dans le temps, vous vous y trompiez vous-même? Aussi, je vous l'avoue, il faut, pour que je croie à mon erreur, que tout le pays, que monsieur le comte de Montgommery, et que la justice, qui s'y connaîtl m'attestent que vous êtes bien mon vrai mari et que l'autre a'était qu'un trompeur et qu'un imposteur. «^ Lequel, voyoas? dit Ârnauld, lequel est l'imposteur avéré I celui qu*a ramené monsieur de Montgommery, ou celui qu'on a trouvé en possession du nom et des biens de Martin-Guerre ? — Mais l'autre I répondit Bertrande, celui qui m'a trompée, celui que la semaine passée j appelais encore mon époux, slupide et aveugle que j'étais ! — Ahl la chose est donc bien établie maintenant ? demanda Arnauld avec émotion. — Mon Dieu! oui, Martin, reprit Bertrande avec la môme confusion. Ces messieurs du tribunal et votre maître, ce digne seigneur, m'ont affirmé tout à l'heure encore qu'il n'y avait plus de doute pour eux, et que vous étiez bien le véritable Martin-Guerre, mon bon et cher mari. — Ah ! vraiment?... dit Arnauld du Thill en pâlissant. — Là-dessus, reprit Bertrande, on m'a donné à entendre que je ferais bien de vous demander pardon et de me rétoncilier avec vous avant l'arrêt, et j'ai sollicité et obtenu la permission de vous voir...

LES DEUX nr4.NE. 6 Elle s'arrêta, mais, voyant que son prétendu mari rxîi lui l'épondait pas, elle reprit : — Il est trop certain, mon bon Matlin Guerre, que je suis extrêmement coupable envers vous. Mais je vous prie de songer que c'est bien involontairement, j'en prenrls à témoins la sainte Vierge et l'enfant Jésus I Ma première faute est de n'avoir pas découvert et démasqué la fraude de cet Amauld duThill. Mai? pouvais-jo supposer qu'il pût y avoir au monde des ressemblances si complètes, et que le bon Dieu pût s'amuser à faire deux créatures si exactement pareilles. Pareilles de visage et de taille, mais non, il est vrai, de caractère et de cœur ! et c'est cette différence qui eût dû m'ouvrir les yeux, j'en conviens. Mais quoi! rien ne m'avertissait de me tenir sur mes gardes. Amauld du Thiil m*entretenait du passé comme vous auriez pu le faire. Il avait votre anneau, vos papiers. Nul ami, nul parent no le soupçonnait. J'y suis allée à la bonne foi. J'attribuais vos changemens d'humeur à l'expérience que vous aviez gagnée en courant le monde. Considérez, mon cher mari, que sous le nom de cet étranger, c'est toujours vous enfîn que j'aimaisj vous à qui je me soumettais avec joie. Considérez cela, et vous me pardonnerez cette première erreur qui m'a fait commettre, sans le vouloir et sans le savoir, grand Dieu! le péehé dont je passerai le reste de mes jours à demander grâce au ci^l et à vous. fiertrande de Relies se tut de nouveau pour voir si Mar* tin-Guerre Hii parlerait et l'encouragerait un peu. Mais il garda obstinément le silence, et la pauvre Bertrande, le cœur navré, continua : — S'il est impossible, Martin, que vous me gardiez rancune pour ce premier et involontaire grief, le second malheureusement mérite à coup sûr tous vos reproches et toute votre colère. Quand vous n'étjez pas là, j'ai pu prendre un autre pour vous? mais quand vous vous êtes présenté et qu'il m'a été loisible d'établir une comparaison» j'aurais dû vous reconnattro tout d'abord. Réfléchissez pourtant si, là encore, ma conduite n'aurait pas quelques excuses. D'al>ord, Arnauld du Thill était, comme vous disiez, en possession du titre et du nom qui vous appartien

 nent, et il me répugnait d'admettre la supposition qui me faisait coupable. En second lieu, c'est à peine si l'on m'a laissé vous voir et vous parler. Lorsqu'on m'aconlroniéeà vous, vous n'aviez pas vos habits ordinaires, et vous étiez enveloppé d'un long manteau qui me dérobait votre taille et votre allure. Depuis, j'ai presque été mise au secret comme Arnauld du Thill et comme vous-même, et je ne vous ai guère revus tous deux qu'au tribunal, toujours séparément et toujours d'assez loin. Devant celte effrayante ressemblance, quel moyen avais-je de constater la vérité? Je me suis décidée, presque au hasard, pour celui que j'appelais mon mari la veille. Je vous conjure de ne pas m'en vouloir. Les juges aujourd'hui me certifient que je me suis trompée et qu'ils en ont acquis les preuves. Dèslor^,je reviens à vous toute repentante et toute confuse, me fiant seulement à votre bonté et à votre amour d'autrefois. Ai-je eu tort de compter ainsi sur votre indulgence ? Après cette question presque directe, Bertrande fît une nouvelle pause. Mais le faux Martin resta toujours muet. Il est évident que Bertrande, en abandonnant ainsi Arnauld du Thill, prenait pour l'attendrir un singulier moyen ; mais elle était de très bonne foi, et s'enfonra de plus en plus dans cette voie, qu'elle croyait la vraie, pour arriver au cœur de celui qu'elle suppliait. — Pour moi, reprit-elle d'un ton hunlble, vous me trouverez bien changée d'humeur. Je ne suis plus la femme dédaigneuse, capricieuse et colère, qui vous a fait tant «ouftrir. Les mauvais iraitemens dont cet indigne Arnauld a usé envers moi, et qui auraient dû me le dénoncer, ont ou du moins le bon résultat de me plier et de me niatet, et vous devez vohs attendre à me trouver à l'avenir aussi docile et conriplaisante que vous êtes vous-même doux et bon... car vous serez bon et doux pour moi comme par le passé, n'esl-il pas vrai? Vous allez me le prouver tout à l'heure en me pardonnant, et, ainsi, je vous reconnaîtrai à votre cœur comme je vous reconnais déjà à vos traits. — Donc, vous me reconnaissez, maintenant ? dît enfin Arnauld du Thill. — Oh I oui, répondit Bertrande, et je me blâme seule

 ment d'avoir £tUendu pour cela les sentences et jugemens des juges. — Vous me reconnaissez t reprit Ârnàuld en insistant, vous me reconnaissez, non pour cet intrigant qui, là ^ei^aine dernière encore, s'intitulait audacieusement votre mari, mais bien pour le vrai et légitime Martin-Guerre, que vous n'avez pas revu depuis des années t Regardez-moi. Vous me reconnaissez bien pour vofrë premier, pour votre seul époux T — Mais, sans doute, dit Bertrande. -" Et à quels signes me reconnaissez-vous, voyons t demanda Arnauld. — Hélas î dit naïvement Bertrande, k des signes tout extérieurs et indépendans de votre personne, je vous Tavouè.* Vous seriez à côté d'Arnauld du Thill, habillé coiiimè lui, la similitude est si parfaite que je iie vous distinguerais peut-être pas encore. Je vous reconnais pour mon véritable mari, parce qu'on m'a dit que Ton allait me conduire à mon véritable mari, parce que vous occupez cette prison et non celle d'Arnauld, parce que vous me recevez avec cette sévérité que je mérite, tandis qu'Arnauld chercherait encore à m'abuser et à me séduire... — Misérable Arnauld 1 s'écria Arnauld d'une toix sévère. Et toi, fename trop facile et trop crédule I... — Oui, accablez-moi, reprit Bertrande de Rôlles. J'aime, encore mieux vos reproches que votre silence. Quand vous m'aurez dit tout ce que vous avez sur le cœur, je vous connais, vous êtes indulgent et tendre, vous vous adoucirez, vous me pardonnerez] — Allons I dit Arnauld d'une voix plus douce $ ne désespérez pas, Bertrande, nous verrons I — Ah I s'écria Bertrande, qu'est-ce que je disais t Oui, vous êtes bien mon vrai, mon cher Martin-Guerre i Elle se jeta à ses pieds, elle arrosa ses mains do larmes sincères ; car e|le croyait parler véritablement à son mari, et Arnauld du thill, qui l'observait de son regard défiant. De put concevoir (e moindre soupçon. Les marques de joie ei de repentir qu'elle lui domiait n'étaient point équivoques.

 — CTest bon t grommelait Arnauld en lui-même, ta me payeras tout cela quelque jour, perfide !... En attendant, il parut céder à un niouvement de tendresse irrésistible. — Je suis sans courage et je sens que je faiblis, dit-il en ayant 1 air d'essuyer une larme qui ne coulait pas. Et, comme malgré lui, il effleura d'un baiser le front incliné de la repentante. — Quel bonheur ! s'écria Bertrande, me voici presque rentrée en grâce I En ce moment, la porte se rouvrit, et le geôlier reparut. — Réconciliés 1 dit-il d'un air bourru en apercevant le groupe sentimental des deux prétendus époux. J'en étais ^sûr d'avance. Poule mouillée que vous êtes, allez, Martin I — Quoil vous lui faites un crime de sa bonté? reprit Bertrande. -" Hé I hé I allons donc I allons donc ! disait Arnauld en souriant de Tair le plus paterne possible. — Enfin, je le répète, cela le regarde I reprit l'inflexible geôlier. Ce qui me regarde, moi, c'est ma consigne. L'heure est passée, et vous ne pouvez demeurer ici une minute de plus, la belle éplorée. — Quoi ! le quitter déjà ! dit Bertrande. — Bon ! vous aurez le temps de le voir demain et les jours suivans, reprit le geôlier. — C'est vrai, demain libre ! dit Bertrande. Demain, ami» nous reprendrons notre douce vie d'autrefois. — A demain donc les tendresses, fit le geôlier féroce. Pour le moulent il faut déguerpir. Bertrande baisa une dernière fois la main que lui tendait royalement Arnauld du Thili, lui envoya de la main un dernier adieu, et sortit devant le geôlier. Comme celui-ci allait fermer la porte, Arnauld le rappela. — Ne pourrais-jo avoir de la lumière... une lampe î lui demanda-t-il. — Si vraiment, aujourd'hui comme tous les soirs, dit le geôlier, du moins juM]u'à l'heure du couvre-feu, jusqu'à neuf heures. Damel on ne vous tient pas aussi sévère^

LES DEUX DIANE 0 ment qu'ÀrnauId du Thill, vous î et puis, votre maître le comte de Montgommery est si généreux ! On vous oblige .. pour l'obliger. Dans cinq minutes, je vous enverrai votre chandelle, ami Martin. Un valet de la prison apporta en effet de la lumière quelques instans après. Il se retira en souhaitant le bonsoir au prisonnier, et en lui recommandant de nouveau d'éteindre au couvre-feu. Amauld du Thill, quand il se vit seul, dépouilla lestement les habits de toile qu'il portait, et revêtit non moins lestement un des fameux justaucorps bruns et les haut-decbausses de tricot jaune qu'il avait découverts dans le coffre de Martin-Guerre. Puis il brûla pièce è pièce son ancien costume à la lumière de sa chandelle, et en mêla les cendres aux cendres qui remplissaient déjà le foyer de la cheminée. Ce fut fait en moins d'une heure, et il put éteindre son flambeau et se coucher vertueusement, niême avant lo couvre-feu sonné. — Attendons, maintenant, se dit-il alors. Il paraît que décidément j*ai été vaincu devant les juges. Mais il serait plaisant que je pusse tirer de ma défaite même les moyens de ma victoire. Attendons. n. tn ncQtrisiTOiftB d'un criminel contre lui-mêmis. On comprend que, cette nuit-là, Amauld du Thill ne dormit guères. Il resta seulement étendu sur la litière de paille, les yeux tout grands ouverts, fort occupé à évaluer ses chances, à ordonner son plan, et à combiner ses ressources. Le projet qu'il avait conçu de se substituer une dernière fois au pauvre Martin-Guerre était hardi sans doute* mais devait réussir par cette hardiesse même.

 Quand le hasard le seryait si merveilleusement, Amauld se laisserait-il trahir par sa propre audace? Non : il eut vile pris son parti, quitte à se régler d'ailleurs sur les incidens à venir et les circonstances imprévues. Lorsque le jour vint, il examina son costume, le trouva irréprochable, et s'appliqua à reprendre les allures et les attitudes qu'il avait autrelois étudiées sur Martin-Guerre, (.'imitation était parfaite, ci ce n'est qu'il exagérait un peu l'air bonasse de son Sosie. Il taul cx)nvenir que ce misérable drôle eût fait un excellent comédien. Sur les huit heures du matin, la porto de la prison tourna sur ses gonds. Arnauld du Thill compnma un tressaillement et se donna une apparence indifférente et tranquille. Le ge(Mier de la veille reparut, introduisant le comte de Montgommery. — Diantre ! voici la crise, se dit Arnauld du Thill. Jouons serré. 11 attendait avec anxiété le premier mot qui allait sortir de la bouche de Gabriel à sa vue. — Bonjour, mon pauvre Martin-Guerre, dit tout d'abord Gabriel. Arnauld.du Thill respira. Le comte de Montgommery, €n l'appelant Martin, Pavait bien regardé en face. Le quiproquo recommençait. Arnauld était sauvé 1 — Bonjour, mon bon et cher maître, dit-il à Gabriel avec une eflusion de reconnaissance qui n'était pas tout à fait feinte, en vérité. Arnauld du Thill osa ajouter : — Eh bien ! qu'y a-t il de nouveau, monseigneur T — La sentence sera, selon toute probabilité, prononcée ce matin, dit Gabriel. — Enfin I Dieu soit loué I s'écria Arnauld. J'ai hâte d'en finir, je l'avoue. Et il n'y a pas de doute et pas de crainte àconcevoir, n'est-il pas vrai, monseigneur? Le bon droit triomphera. — Mais je l'espère, dit Gabriel en regardant Arnauld plus

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

LES DflUX DUNE. li fixement que jamais. Cet infâme Arnauld du Jhill en est aux moyens aésèspérés. — Vraiment? et que machine-t-il donc encore? demanda Àrnimld. — Le croirais-iu? dit Gabriel, le traître essaie de renouveler encore les. quiproquos d'autrefois, — Se peut-il I s^écria Arnauld en levant les bras au ciel. Et comment cela, grand Dieu ? — Mais il ose prétendre, dit Gabriel, qu'hier, à Tifisoe de Tauciience, les gardiens se sont trompés, qu'on l'a reconduit dans la prison d'Arnauld et qu'on t'a mené dans la sienne. — Est-il possible ! dit Âmautd avec un beau mouvement de surprise et d'indigRatioft. Et sur quoi f(mde*t-îl cette insoiente af{irmatioii« le malheureux ? — Voiei, dit Gabriel. Il n'a pas été, non plus que toi, ramené tout de suite hier dans son cachot. Le tribunal, en entrant en délibération, aurait pu avoir besoin d'interroger l'un ou Taulre. Les gardes l'ont donc laissé dans le ▼estibule d'en bas, comme ils t'avaient laissé dans le préau. Or, il jure que là est la cause de l'erreur, et qu'on avait eeutume de laisser Arnauld dans le vestibule et Matlin dans le préau. Les geôliers, en allant chercher leurs prisonm'ers, ont donc, selon lui, confondu naturefteaient l'un avec TauIre. Quant aux gardes, ee sont les mêmes qui vous ont conduits tous deux, et ces machines humaines ne connaissent que le prisonnier sans distinj^uèr la pei'sonne. C'est sur ces misérables raisons qu'il appuie sa prétention nourelle. Et 11 pleure, et il crie, et ii me demandé, il veut me voir. -*- L'avez-vous vu, en efltet, monseigneur ? demanda vil^ement Arnauld. — Ma fbi ! non, dit Gabriel. J'ai peur dé ses ruses et do ses retours. Il serait capable de me séduire et de me tromper encore. Le drôle est si spirituel et si audaôîeux ! •^ Eh quoi I monseigneur le défend à présent I reprit Arnauld du thill feignant le mécontentement. — Je ne le défends pas, idartin^ dit Gabriel. Mais eoBve* r^

 noQsque c'est un esprit pleia de ressources, et que s'il avait appliqué au bien la moitié de son habileté... — C'est un infime I s'écria Âmauld avec véhémence. -— Comme tu l'accables aujourd'hui ! reprit Gabriel. Cependant, je pensais en venant, je l'avoue, qu'après tout, il n'a causé la mort de personne, que, s'il est condamné dans quelques heures, il sera pendu sûrement avant huit jours, que la peine capitale est peut-être exorbitante pour se&>crimes, et qu'enfin... nous pourrions, si tu voulais, demander sa grâce. — Demander s^ grftcel répéta Amauld du Thill avec un peu d'indécision. — Oui, cela vaut quelque réflexion, je sais bien, dit Gabriel. Mais voyons, réfléchis, Martin, qu'en dis-tu? Arnauld du Thill, le menton dans la main et se grattant la joue, demeura quelques secondes pensif sans répondre, puis, enfin, prenant son parti : — Non, non ! pas de grûce ! dit-il résolument. Pas de grâce I cela vaut mieux. — Oh I oh ! reprit Gabriel, je ne te savais pas si implacable, Martin ; ce n'est guère ton habitude, et hier encore tu plaignais ton faussaire et n'aurais pas demandé mieux que de le sauver. — Hier I hier I grommela Arnauld, hier il no nous avait pas joué ce dernier tour, plus odieux, à mon avis, que tous les autres. — C'est vrai cela, dit Gabriel. Ainsi, décidément ton avis est que le coupable meure? ^ Mon Dieu I reprit Arnauld du Thill d'un air béat, vous . savez, monseigneur, à quel point ma nature répugne à la violence, à la vengeance et aijix conseils de sang. Mon âme est navrée d'être obligé d'accepter une nécessité si cruelle, mais c'est une nécessité. Considérez, monseigneur, que, tant que cet homme si pareil à moi vivra, mon existence ne pourra être tranquille. Le dernier coup d'audace qu'il risque en ce moment nous prouve bien qu'il est incorrigible. En prison, il s'échappera ; en exil, il reviendra ! et, dès lors, me voilà inquiet, tourmenté, sans ce^se prêt à le voir apparaître pour troubler encore et déranger ma vie.

LES DEUX DUNE. 13 Mes amis, ma femme ne seront jamais certains d'avoir bien réellement affaire à moi. Ce sera une défiance perpétuelle. Il faudra toujours s'attendre à de nouveaux conflits, h d'autres contestations. Enfin, je ne pourrai jamais véritablement me dire en possession de moi-môme. Je dois donc forcer mon caractère, monseigneur, avec douleur, avec désespoir ; sans doute, je serai triste le reste de mes jours, d'avoir causé la mort d'un homme, mais il le faut î il le fauti Cette imposture d'aujourd'hui lève mes derniers scrupules. Qu'Amauld du Thili meure ! je m'y résigne. — Soit donc, il mourra, dit Gabriel. C'est-à-dire il mourra s'il est condamné. Car enfin l'arrêt n'est pas porté encore. — Comment T est-ce que la chose n'est pas certaine ? demanda Arnauld. — Probable, oui; certaine, non, répondit Gabriel. Ce diable d'Àrnauld a tenu hier aux juges un discours bien subtil et bien persuasif. — Double sot que j*étais 1 pensa Arnauld du Thili. ~ Tandis que toi, Martin, continua Gabriel, toi qui viens de me prouver avec une éloquence et une assurance admirables la nécessité de la mort d'Arnauld, tu n'as pas pu, tu t'en souviens, trouver hier devant le tribunal un seul argument, un seul fait pour le triomphe de la vérité. Tu es resté troublé et à peu près muet, malgré mes instances. On avait cependant consenti à l'instruire des moyens de défense de ton adversaire. Mais tu n'as su que dire pour les rétorquer. — C'est que, monseigneur, reprit Arnauld, je suis è mon aise en votre présence, tandis que tous ces juges assemblés m'intimident. En outre, je vous avouerai que je comptais sur mon bon droit. 11 me semblait que la justice plaiderait pour moi mieux que moi-même. Mais ce n'est pas cela qu'il faut avec ces gens de loi. Ils veulent des paroles, Je le vois bien. Ah I si c'était h recommencer I et s'ils voulaient encore m'entendre I... — Eh bien 1 que ferais-tu, Martin? — Ehl je prendrais un peu sur moi-même, et je parlerais donc I Avec cela qu'il n'est pas difficile de réduire à néant ». A

 toutes les preuves et allégations de cet Arnauld du ThilL — Oh ! ce n'est pas si facile encore 1 dit Gabriel. — Pardonnez -moi, monseigneur, reprit Arnauld. Je voyais les défauts de ses ruses aussi nettement qu'il devait les voir lui-mAnie, et, si j'avais été moins craintif, siles mots ne m'avaient manqué, j'aurais dit aux juges... •;- Que leur aurais- lu dit î voyons, parle. — Ce que je leur aurais dit? fit Arnauld. Hais rien (}e plus simple, monseigneur ; écoutez I Là-dessus, Arnauld du Thill se mit à réfuter d'un bout £ l'autre son discours de la veille. Il débrouilla les événemens et les méprises de la douL'.J existence de lifartjaGuerre et d'Arnauld avec d'autant plus de facilité qu'il ïés avait embrouillés de sa propre main. Le comte de Montgommery avait laissé obscurs dans Tesprit des juges quelques points qu'il n'avait pu encore bien s'expliquer à luimême. Arnauld du Thill les éclaira avec line lucidité merveilleuse. Il montra enfin à Gabriel les deux destinées de l'honnête homme et du coquin, aussi évidemment séparées et distinctes dans leur confusion que de l'huile mêlée à de l'eau. — Mais tu as donc pris, de ton côté, tes renseîgnenleiis à Paris? demanda Gabriel. — Sans nul doute, monseigneur, reprit Arnauld, et au besoin), je fournirai des preuves de ce que j'avance. Je né me remue pas aisément ; mais quand on me pousse dans mes derniers retrancheraens, jo sais faire de vigoureuses sorties. — Cependant, dit Gabriel, Arnauld du Thill a invoqué le témoignage de monsieur de Montmorency, ef tu iie réponds pas à cela. — Si fait, j'y réponds, monseigneur. Il est bien vrai que cet Arnauld a été au service du connétable, mais c'était un honteux service que le sien. Il devait être quelque chose comme son espion, et c'est justement ce qui explique comment et pourquoi il s'était attaché à vous pour vous observer et vous suivre. Mais on emploie de telles gens, on ne les avoue pas. Croyez-vous que monsieur de Montmorency veuille accepta la responsabilité des kits et gesto» de son

 émissaire ? Non ! non ! Arnauld du Thill, mis au pied du mur, n'oserait s'adresserréollemenlavi connétable, ou bien, s'il l'osait, en désespoir de cause, il en serait pour la honte, et monsieur de Montmorency le renierait. Donc, je me résume... Et dans ce résumé logique et clair, Âmauld du Thill acheva de démolir pièce à pièce Tédifice d'imposture qu'il avait si habilement construit le jour précédent. Avec celte aisance dans la conviction et cette fluidité dans l'expression, Âmauld du Thill eût fait de nos .jours un avocat bien distingué. Il eut le malheur de venir au monde trois cents ans trop tôt. Plaignons son ombre I — J'espère que tout cola est sans réplique, dit-il à Gabriel quand il eut terminé. Quel dommage que les juges ne puissent plus m'entendreou qu'ils ne m'aient pas entendu! — Ils t'ont entendu, dit Gabriel. — Comment? — Regarde. La porto du cachot s'ouvrit, et Arnauld, tout stupéfait et un peu effrayé, aperçut debout, immobiles et graves sur le seuil, le président du tribunal et deux des juges. — Qu'est-ce que cela signiûe ? dit Arnauld du Thill en se tournant vers Gabriel. — Cela signiGe, reprit monsieur de Montgommery, que Je me défîais de la timidité de mon pauvre Martin-Guerre, et que j'ai voulu qu'à son insu ses juges pussent écouter le plaidoyer sans réplique qu'ils viennent d'entendre. — A merveille, reprit Arnauld du Thill qui respira. Je vous remercie mille fois, monseigneur. Et se tournant vers les juges. — Puis-je croire, dit-il d'un ton qu'il essaya de rendre craintif, puis-je espérer que ma parole a vraiment établi le bon droit de ma cause pour les esprits éclairés qui sont en €6 moment arbitres de ma de^itinèe ? — Oui, dit le président du tribunal, les preuves qui viennent de nous ôlre fournies nous ont convaincus. — Ah I... fit Arnauld du Thill triomphant. -^ Mais, reprit le président, d'autres preuves, non moins e«rtaines et non moias eoaelua&tes, permettent d'afdrflaer I I

k> 16 LES DEUX DIANE. qu'il y a eu hier confusion dans la translation des deux prisonniers; que Martin-Guerre a élé reconduit dans votre prison, Âmauld du Thill^ et que vous occupez à cette heure la sienne. — Quoi !... comment ? balbutia Amauld foudroyé, monseigneur, que dites-TOus de ceci? reprit-il en s*àdressant à Gabriel. — Je dis que je le savais, répondit Gabriel avec sévérité. Je vous répète, Amauldy que j'ai voulu faire établir par vous même les preuves de l'innocence de Martin et de votre culpabilité. Vous m'avez contraint là, malheureux, à un rôle qui me répugnait. Mais votre insolence m'a fait comprendre hier que lorsqu'on acceptait une lutte avec vos pareils, il fallait employer leurs armes, et qu'on no pouvait vaincre les trompeurs que par la tromperie. Au reste, vous ne m'avez laissé rien à faire, et vous vous êtes tellement hâté de trahir votre propre cause, que votre lâcheté a été toute seule au devant du piège. — Au devant du piège, répéta Amauld. Il y a donc eu piège ? Mais en tout cas, c'est votre Martin que vous abandonnez en moi, ne vous abusez pas, monseigneur t — N'insistez pas, Arnauld du Thill, reprit le président, L'erreur avait été combinée et ordonnée par le trit>unal Vous êtes démasqué sans retour possible, vous dis-je. — Mais, puisque vous convenez qu'il y a eu erreur, s'écria Timpudent Arnauld, qui vous assure, monsieur le président, qu'il n'y a pas eu erreur aussi dans l'exécution de vos ordres? — Le témoignage des gardes et des geôliers, dit le président. — Ils se trompent, dit Arnauld du Thill, je suis bien Martin-Guerre, l'écuyer de monsieur de Montgommery ; je ne me laisserai pas condamner ainsi I Confrontez-moi avec votre autre prisonnier, et quand nous serons à côté l'un de l'autre, osez choisir, osez distinguer Arnauld du Thill de Martin-Guerre ! le coupable de l'innocent ! Comme s*il n'y avait pas déjà assez de contusion dans cette cause, vous on avez ajouté de nouvelles. Votre conscience vous empêchera de vous en tirer. Je vous crierai jusqu'au bout w

USS DEUX DIANE. 17 et malgré tout : je suis Martin-Guerre ! et je défie qui que ce soit de me démentir et quoi que ce soit de me contredire. Les juges et Gabriel secouaient la tête et souriaient gra* vement et tristement en présence de cette obstination sans pudeur ni vergogne. «— Encore une fois, Arnauld du Thill, reprit le président, n'y a plus de confusion possible entre Mar lin-Guerre et vous. — Et pourquoi? dit Arnauld ; à quoi le reconnaît-on T quel signe nous dislingue ? — Vous allez le savoir, misérable ! dit Gabriel indigné. Il fit un signe, et Martin-Guerre parut sur le seuil de la prison. Martin-Guerre sans manteau ! Martin-Guene mutilé ! Martin-Guerre avec une jambe de bois ! — Martin, mon brave écuyer, dit Gabriel à Arnauld, échappé au gibet que vous aviez fait dresser pour lui à Noyon, n'a pas échappé, sous Calais, aune vengeance trop Tégitime dirigée contre une de vos infamies ; il a été précipité à votre place dans un abîme, et amputé de cette jambe, qui, du moins, par la volonté mystérieuse de la Providence, juste encore lorsqu'elle paraît cruelle, sert maintenant à établir une différence entre le persécuteur et la victime. Les juges ici présens ne risquent plusde se tromper, et peuvent désormais reconnaître le criminel à son impudeur et le juste à sa blessure. Arnauld du Thill, pâle, écrasé, anéanti sous la parole ferribJe et le regard foudroyant de Gabriel, n'essaya plus de se détendre et de nier : l'aspect de Martin-Guerre estropié réduisait d'avance à néant tous ses mensonges. Il se laissa lourdement tomber à terre comme une masse inerte. — Je suis perdu ! murmura-t-il ; perdu I r .i

id UES DEUX DIANE. m. justice! Arnauld du Thill était' perdu en effet. Le tribunal entra sur-le-champ en délibération, et, au bout d'un quart d'heure, Taccusé fut appelé pour entendre l'arrêt suivant que nous transcrivons textuellement sur les registres du temps : « Vu l'interrogatoire d'Amauld du thill, dit Sancelte^ » soi disant Martin-Guerre, prisonnier à la conciergerie » de Rieux. » Vu les dépositions des divers témoins, de Martin» Guerre, deBertrande de Relies, de Carbon-Barreau, etc., » et notamment celle de monsieur le comte de Montgom» mery. » Vij les aveux de l'accusé lui môme, lequel, après avoir » vainement essayé de Je nier, confessa à la fin son crime. » Desquels interrogatoires, dépositions et aveux il appert : » Que ledit Arnauld du Thill est bien et dûment convaincu d'imposture, fausseté, su ppositlon de nom et de prénom, adultère, rapt, sacrilège, plagiat, larcins et au» très. » La cour a condamné et condâmmô Iddit Arnauld du » Thill.: » Premièrement, à faire artiende honorable au-devan Ji de l'église du lieu d'Artigues, à genoux, en chemise, » tête et pieds nus, ayant la hart au col, el tenant en ses » mains une torche de, cire ardente. 9 Ensuite de ce, à demander pardon publiquement à » Dieu, au roi et à la justice, et auxdits Marlin-Guerre et » Bertrande de Rolles, mariés. 9 Et, ce fait, sera ledit Arnauld du Thill délivré ès-malns

 » de Texécuteur de la haute justice, qui lui fera taire les » tours par les rues et lieux accoutun/és dudit lieu d'Arti» gués, et toujours la hart au col, ramènera au devant de » la maison dudit Martin Guerre. » Pour en une potence qui, à cet effet, y sera dressée, » être pendu et élranglé, et, après, son corps brûlé.)» Et, en outre, la cour a mis et met hors de procès le» dit Martin-Guerre et ladite Bertrande de Relies, et ren» voie ledit Arnauld du Thill au juge d'Arligues pour faire » mettre le présent arrêt à exécution selon sa forme et teneur. D Prononcé judiciairement adieux, le douzième jour do » juillet 1558. » Arnauld du Thill écouta cette sentence prérue d'un air morne et sombre. Cependant, il renouvela ses aveux, reconnut la justice de l'arrêt et témoigna quelque repentir. — J'implore, dit-il, la clémence de Dieu et le pardon des hommes, et suis disposé à subir ma peine en chrétien. Marlin-Guerre, présent à l'audience, donnait cependant une nouvelle preuve de son identité en fondant en larmes aux paroles, peut-être hypocrites, de son ennemi. Il triompha même de sa timidité accoutumée pour démander au président s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir la grâce d'Arnauld du Thill, auquel, pour sa part, il remettait de grand cœur le passé. Mais il fut répondu au bon Martin-Guerre que le roi seul avait droit de faire grâce, et que, pour un crime si excepti(Hmel et si éclatant, il refuserait à coup sûr cette grâce, quand même le tribunal prendrait sur lui de la solliciter. — Oui, murmurait Gabriel dans sa pensée, oui, le roi réfugierait de faire grâce? et pourtant il aurait bien besoin qu'à lui-même aussi grâce fût accordée ! mais il aurait raison d'être inflexible. Pas de grâce ! jamais de grâce 1 justice I ^ Martin-Guerre ne pensait probablement point comme soh maître; car, dans son besoin de pardonner, il ouvrit tout éè suite ses bras à Bertrande de Belles, contrite et repentaate.

 Bertrand^) n'eut môme pas à répéter les prières «t les promesses que, par une dernière mais ulile méprise, elle avait adressées au faussaire Arnauld du Thill, croyant parler à son mari. Martin Guerre ne lui laissa pas le temps de déplorer de nouveau ses erreurs et ses faiblesses. Il lui coupa d'abord la parole avec un gros baiser, et l'emmena, triomphant et joyeux, dans cette petite et bienheureuse maison d'Artigues que depuis si longtemps il n'avait pas revue. Devant cette même maison, enfin retournée aux mains du possesseur légitime, Arnauld du Thill, huit jours après sa condamnation, subit, selon la sentence, la peine que ses crimes avaient si bien méritée. De vingt lieues à la roode on vint des campagnes environnantas pour assister à ce supplice, et les rues di;| pauvre bourg d'Artigues furent plus populeuses ce jour-là que celles do la capitale. Le coupable, il faut le dire, montra un certain courage à ses derniers momens, et couronna, du moins, par une fin exemplaire son existence indigne. Quand le bourreau eut crié trois fois au peuple, seloa Tosage : Justice est faite ! tandis que la foule se relirait lentement, silencieuse et terrifiée, il y avait, dans la maison de la victime, un homme qui pleurait et une femme qui priait, Martin-Guerre et Bertrande de Rolles. L'air natal, la vue des lieux où sa jeunosse s'était écoulée, l'affection des parens et des amis anciens, et surtout les soins de Bertrande, eurent ^n peu de jours dissipé du front de Martin-Guerre jusqu'à la trace du souci. Un soir de ce môme mois de juillet, il était assis à sa porte, sous la treille, après une journée heureuse et calme. Sa femme s'occupaii dans la maison à quelques soins de ménage. Mais Martin l'entendait aller et venir, il n'était donc pas seul ! et il regardait à sa droite le soleil qui, se couchant dans tout son éclat, promettait au lendemain une Journée aussi belle que celle qui venait de s'écouler. Martin-Guerre ne vit donc pas un cavalier qui venait à sa gauche, et qui s'approcha de lui sans bruit. Ce cavalier s'arrôta un instant à regarder avec un sourire grave la muette et tranquille contemplation de Mar

LES DEUX DIANE 81 lin. Puis, il avança vers lui la main, et, sans rien dire, lo toucha à l'épaule. flAarUn-Guerre se retourna vivement, porta la main à son bonnet, se leva : — Quoi 1 c'est vous, monseigneur 1 dit-il tout ému. Pardonnez, je ne vous avais pas vu venir. — No t'excuse pas, mon brave Martin, reprit Gabriel (car c'était lui) je n'étais pas venu pour troubler ton calme, mais pour m'en assurer au contraire. — Oh I bien, monseigneur n'a qu'à me regarder alors, dit Martin. — Ainsi faisais-je, Martin, dit Gabriel. Comme cela, tu es heureux? — Oh I plus heureux, monseigneur, que l'hirondelle dans l'air ou le poisson djans l'eau. — - C'est tout simple, reprit Gabriel, d'abord tu as rotrouvé dans ta maison l'abondance et lo repos. — - Oui, dit Martin-Guerre, c'est \k sans doute une des causes de ma satisfaction. J'ai peut-être assez couru le monde, assez vu de batailles, assez veillé, assez jeâné, assez souffert de cent façons, pour avoir un peu le droit, n'estce pas, monseigneur, de me délasser avec plaisir pendant quelques jours. Quant à l'abondance, reprit-il en prenant un ton plus grave, j'ai trouvé en effet la maison riche et trop riche. Cet argent-là ne m'appartient pas, et je n'y veux pas toucher. C'est Âmauld du Thill

n LKS DEUX DIANIS. On n'a pas serri aussi longtemps un maître aussi généreux que vous sans qu'il en reste quelque chose. J'ai apporta de Paris dans mon sac une assez bonne somme. En outre, la. famille deBerlrande avait du bien et lui a laissé quplquo patrimoine. Bref, nous serons encore les richards du paya quand j'aurai acquitlé nos dettes et fait nos restitutions. —Parmi ces restitutions, dit Gabriel, j'espère, Mariin, quo tu ne refuseras pas venant de moi ce que lu refuserais V(^ nant d'Arnauld. Je te prie, mou Adèle serviteur, de gardet, à litre de souvenir et de récompense, cette somme que tu dis m'appartenir. — Comment, monsetgnpur j fît Martin-Guerre en se récriant, à moi un présent de cette importance I — Allons ! dit Gabriel, crois-to que je prétende payer ton dévouement? ne serais-je pas toujours ton débiteur? N'aie donc point de fierté avec moi, Martin, et ne parlons plus de ceci. Il est convenu que lu acceptes ce peu que |è t'offre, moins pour toi que pour moi, en vérité ; car, tu me l'as dit, tu n'as pas besoin de cet argent pour vivre riche et considéré dans tcm pays, et ce n'est pas cela qui ajoutera grand'chose à ton bonheur. Ton bonheur, tu ne l'en rends peut-être pas bien fidèlement compte, mais il doit être surtout, n'est-ce pas? dans ton retour aux lieux qui t'ont vu enfant et jeune homme. — C'est vrai, cela, monseigneur, dit Martin-Guerre. Je me sens à l'aise depuis que je suis ici, uniquement parce que j'y suis. Je regarde avec une joie attendrie çles maisons, des arbres, des chemins qu'un étranger ne doit pas seulement remarquer. Décidément, on ne respire bien, je croi3, que l'air qu'on a respiré le premier jour de sa vie ! — Et tes amis, Martin? demanda Gabriel. Je viens, te dis-je, pour m'assurer par moi-même de tous tes sujets de bonheur. As-tu retrouvé tes amis ? / — Hélas ! monseigneur, quelques-uns étaient morts, dît Martin. Mais j'ai encore retrouvé bon nombre des compagnons de mon jeune temps, et tous m'aiment comme par le passé. Eut aussi reconnaissent avec satisfaction ma sincérité, lïia bonne amitié et mon dévouement. Dame ! ils sont tout honteux d'avoir pu confondre avec moi Arnauld

LE6 DEUX DIANE. 18 daThîW, qui Imr avait donné, à ce qu'il paraît, des échantillons d'un caractère tout différent du mien. Il y en a môme deux ou trois qui s'étaient brouillés avec le faux Martin-Guerre à cause de ses mauvais procédés. Il faut voir comme cetix-Ià sont fiers et contens ! En résumé, ils m'accablent à qui mieux mieux de marques d'estime et d'affection, pour réparer probablement le temps perdu, et, puisque nous en sommes, monseigneur, sur mes sujets de joie, c'en est \h une bien douce, je vous assure. — Je te crois, mon bon Martin, je te crois, dit Gabriel. Ah I çà, mais, entre ces affections qui t'entourent, tu ne me parles pas de celle de ta femme ? -î- Ahl de ma femme?... reprit Martin-Guerre en se'grattant Foreitte d'un air embarrassé. — Sans doute, de ta femme, dit Gabriel inquiet. Eh I quoi h Est-ce que Bertrande te tourmente encore comme autrefqis? Son humeur ne s'est-elle pas amendée? Est-elle (Jonc toujours ingrate envers ta bonté et envers le sort qui lui a donné un si tendre et si loyal mari? Comment ! Martin, va-t-elle de nouveau te contraindre par ses façons acariâtres et querelleuses h quitter une seconde fois ton pays et tes chères habitudes? — Eh I tout au contraire, monseigneur , dît Martin€hierre, elle m'attache trop à ces habitudes et à ce pays ! Elle me soigne, elle me cajole, elle me baise. Plus de caprices ni de rébellions ! Ah I bien oui ! elle est d'une doi> ceur et d'une égalité d'humeur dont je ne reviens pas. Je n'ai pas plutôt ouvert la bouche qu'elle court. Elle n'attend pas mes désirs, elle les prévient. C'est admirable ! et, (k)mme naturellement je ne suis pas non plus impérieux et despotique, mais plutôt facile et débonnaire, nous avons une vie toute de miel, et fbrmons le ménage le mieux uni qui soit au monde. — A la bonne heure, donci dit Gabriel ; tu m'avais presi que effrayé d'abord. — C'est que, monseigneur, reprit Martin-Guerre, j'éprouve un peu de gône et de confusion, s'il faut le dire, quand on met ce sujet sur le tapis. Lé sentiment que je trouve dans mon cœur, si je m'interroge là-dessus, est as

 sez singulier et me fait uo peu honte. Mais, avec vous, n'est-il pas vraif monseigneur, je puis m*exprimer en toute sincérité et naïveté? — Assurément, dit Gabriel. Martin-Guerre regarda craintivement autour de lui poiir voir si personne ne Técoutait, et surtout si sa femme ne pouvait Tentendre. Puis, baissant la voix : — Eh bien 1 monseigneur, dit-il, non-seulement je par< donne à ce pauvre Arnauld du Thill ; mais à cette heure, je le bénis. Quel service il m*a rendu I d'une tigresse il a fait une brebis, d'un démon un ange. Je recueille les bienheureux résultats de ses manières brutales sans avoir h me les reprocher. A tous les maris contrariés et tourmentés, et le nombre en est grand, dit-on, je souhaite uniquement... un Sosie, un Sosie aussi... persuasif que le mien. Enfin, monseigneur, Ârnauld du Thill m'a occasionné bien des désagrémens et des chagrins, c'est vrai; mais ces peines ne seront-elles pas, et au delà, compensées, s'il a su, par son énergique système, assurer mon bonheur domestique et la tranquillité de mes derniers jours? ^ — C'est certain, dit en souriant le jeune comte de Montgommery. — J'ai donc raison, conclut gaiement Martin, de bénir Arnauld, quoique en secret, puisque je jouis à toute heure des fruits fortunés de sa collaboration. J*ai, vous le savez, monseigneur, quelque philosophie dans le caractère ; et je prends partout le bon côté des choses. Or, il faut convenir qu'Arnauld m'a servi en tout point plus encore qu'il ne m'a nui. Il a été par intérim le mari de ma femme ; mais il me l'a rendue plus douce qu'un jour de mai. Il m'a volé momentanément mes biens et mes amis ; mais, grâce à lui, ces biens me reviennent augmentés et les amitiés consolidées. Enfin, il m'a fait passer par de fort rudes épreuves, notamment à Noyon et à Calais ; mais ma vie actuelle uq m'en semble que plus agréable. Je n'ai donc qu'à me louer de ce bon Arnauld, et îe m'en loue. — C'est d'un cœur reconnaissant, dit Gabriel. — Oh I mais, dit Martin-Guerre reprenant son sérieux, celui qu'avant tout et par dessus tout doit remercier et vé\

 nércfr ma reconnaissance, ce n'est pas cet Arnauld du Thill, bienfaiteur fort involontaire, c'est tous, monseigneur, vous à qui le dois réellement tous ces biens, patrie, lortune, amis et femme ! — Encore une? fi js, nssez l^-dessiis, Martin ! dit Gabriel. Tout ce que ie demande, c'est que ces biens tu les aies. Et tu les asy n'est-ce pas? répète-le-moi encore, ty «s hprreuxî — Je vous le répète, monseigneur, heureux comme je ne l'ai jamais été. — C'est tout ce que je voulais savoir, dit Gabriel. Et, maintenant, je puis partir. — Comment! partir! s'écria Martin. Vous pensez déjà à partir, monseigneur? — Oui, Martin. Rien ne m'attache ici, moi. — Pardon, c'est juste, et quand donc partez-vous? — Mais dès ce soir, dit Gabriel. — El vous no m'avez pas averti ! s'écria Martin-Guerre. Moi qui outillais! moi qui m'endormais ! foinéant ! Mais attendez, attendez, monseigneur, ce ne sera pas long, allez! — Quoi donc ! dit Gabriel. — Eh I mes apprêts de départ, donc ! 11 se leva, agile et empre^, et courut à la porte de sa maison. — Bertrande t Bcrtrandé! appela- t-il. — Pourquoi appelles-tu ta femme, Martin ? demanda Gabriel. — Pour qu'elle me fassi^ tout de suite mon paquet et ses adieux, monseigneur. — Mais c'est inutile, mon bon Martin, tu ne pars pas avec moi. — Quoi! vous ne m'emmenez pas, monseigneur? dit Martin-Guerre. — Non, je pars seul, dit-Gabriel. — Pour no plus revenir ? — Pour ne pas revenir de longtemps, du moins. — Alors, qu'avez-vous donc, monseigneur, à me reprocher, demanda tristement Martin-Guerre.

j^6 ^ LES DEUX WANÊ. — Mais, rien, Martin, lu es le plus ûdèle et le plus dé* voué d^s serviteurs. — Pourtant, rep'-it Martin, î! est naturel que la servtteuf suive le maître, que Técuyer suive le cavalier, et vous ne m'emmenez pas I — J ai trois bonnes raisons pour cola, Martin. — Oserai-je, monseigneur, vous demander lesquelles t — D*abord, reprit Gabriel, il y aurait cruauté, Martin, à Tarracher à ce bonheur que tu goûtes si tardivement, et à ce repos que tu as si bien gagné. — Oh I quant à cela, monseigneur, mon devoir est de vous accompagner et de vous servir jusqu'à ma dernière heure, et j'abandonnerais, je crois, le paradis pour vous. — Oui, mais c'est à moi à ne pas abuser de ce zèle dont je te remercie, dit Gabriel. En second lieu, le douloureux accident dont tu as été victime à Calais ne te permet plus, mon pauvre Martin, de me rendre des services aussi actifs que par le passé. — Il est vrai, monseigneur, que îe ne puis plus, hélas 1 combattre à vos côtés ni monter à cheval avec vous. Mais à Paris, à Monlgommery, ou môme au camp, il est des offices de confiance, dont vous pourriez, je l'espère, encore charger le pauvre invalide, et dont il s'acquitterait de son mieux. — Je le sais, Martin : aussi peut-être aurais-je Tégoïsme d'accepter, sans une troisième raison. — Puis-je la connaître, monseigneur? — Oui, reprit Gabriel avec une gravité mélancolique, mais à condition, d'abord que tu ne Tapprotondiras pas, et puis que tu t'en contenteras, et que tu n'insisteras plus poiy* me suivre. — C'est donc bien sérieux et bien impérieux, monseigneur? — C'est triste et sans réplique, Martin, dit Gabriel d'une voix profonde. Jusqu'ici, ma vie a été toute d'honneur, et, si j'avais voulu lai^er prononcer plus souvent mon nom, eût été toute de gloire. Je crois en effet avoir rendu à la France et au roi d'immenses services, et, pout ne i

 parler, que de Saint-Quentin et de Calais, j'ai peut-être largement et noblement payé ma dette à la patrie. — Qui le sait mieux que moi, monseigneur! dit MartinGuerre. — Oui, mais, Mamn, autant cette première part de mon existence aura ' été loyale et généreuse, et appellera le grand jour et la lumière, autant celle qui me reste à remplir sera sombre, eflrayante, et cherchera le secret et les ténèbres. J*aurai sans doute la même énergie à déployer, mais pour une cause que je n'avouerai pas, vers un but que je cacherai. J'avais jusqu'ici, en champ ouvert, devant Dieu et devant les hommes, à gagner joyeusement une récompense. J'ai maintenant, dans la nuit et dans l'angoisse à venger un crime. Je me battais ; je dois punir. De soldat de la France, je deviens le bourreau de Dieu. — Jésus! s'écria Martin-Guerre en joignant les mains. — Donc, reprit Gabriel, il faut que je sois seul pour cette œuvre sinistre où moi-même je prie le ciel d'employer mon bras et non ma volonté, où je voudrais être seulement un instrument aveugle et non une tête pensante. £t puisque je demande, puisque j*espère que mon terrible devoir ne prendra que la moitié de mon être, comment veuxtu, Martin, que je songe à t'y associer? • — C'est juste, et je comprends cela, monseigneur, dit le fldèle écuyer en baissant la tête. Je vous remercie d'avoir daigné me donner cette explication, bien qu'elle m'alHige, et je me résigne comme je vous l'avais promis. — El moi, je te remercie à mon tour de celte soumission, dit Gabriel ; le dévouement ici est de ne point trop alourdir le pesant fardeau de responsabilité qui déjà m'accable. ■— Mais quoi, monseigneur, reprit Martin-Guerre, ne puis-le absolument rien pour vous servir en cette occasion? — Tu peux prier Dieu, Martin, pour que, selon mon souhait, il m'épargne cette initiative qui me coûte tant à aborder. Tu as un cœur pieux et une vie honnête et pure, ami, et ta prière peut m'aider ici plus que ton bras. — Je prierai, monseigneur, je prierai ; avec quelle ardeur l je n'ai pas besoin de vous le dire. /?.

« LES DEUX DIANE. — Maintenant, adieu, Martin, reprit Gabriel ; il faut que je te quille pour retourner à Paris, pour être prêt et présent au jour qu'il plaira à Dieu, d'assigner. Toute ma vie j'ai défendu le droit en combattant pour l'équité : que le Seigneur s'en souvienne au jour suprême dont je parle! qu'il fasse rendre justice h son serviteur comme j'ai fait rendre justice au mien I £t les yeux au ciel, le noble jeune homme répétait : — Justice! justice I Depuis six mois, quand Gabriel avait les yeux ouverts, c'était d'ordinaire pour les tenir ainsi ûxés au ciel auquel il demandait justice. Quand il les refermait, c'était toujours pour revoir la sombre prison du Châtelet dans sa pensée plus sombre , qui criait alors en lui : Vengeance 1 Dix minutes après, il s'arrachait à grand'peine aux adieux et aux larmes de Martin-Guerre et de fiertrande de Relies que celui-ci avait appelée. — Allons, adieu, adieu ! mon bon Martin, mon fidèle amit (it'il en dégageant presque de force ses mains de celles de son écuyer, qui les lui baisait en sanglotant. Il faut;]ue je parte, adieu! nous nous reverrons. — Adieu, monseigneur, et que Dieu vous garde! ohl qu1l vous garde I C'est tout ce que put dire le pauvre Martin-Guerre tout suffoqué. Et il regarda à travers ses pleurs son maître et son bienfaiteur remonter à cheval et s'enfoncer dans les ténèbres qui commençaient è s'épaissir et qui lui dérobèrent bientôt le sombre cavalier, comme elles lui avaient dérobé depuis longtemps sa vie* •2

LES DEUX DIANE. IV. DEUX LETTRES. A la suite de ce procès si difficile et si heureusement terminé des deux Martm-Guerre, Gabriel de Montgommery disparut de nouveau pendant plusieurs mois, et reprit son existence errante, indécise et mystérieuse. On le rencontrait encore en vingt lieux différens. Néanmoins, il ne s'éloignait jamais des environs de Paris ni de la cour, s*arrangeant dans Fombro de manière à tout voir sans être vu. Il guettait les événemens; mais les événemens se disposaient mal à son gré. L'âme du jeune homme, tout entière à une seule idée, n'entrevoyait pas encore l'issue qu'attendait sa juste vengeance. Le seul fait d'importance qui se passa dans le monde politique pendant ces quelques mois, ce fut la conclusion de la paix par le traité de Cateau-Cambrésis. Le connétable do Montmorency, jaloux des exploits du duc de Guise et des nouveaux droits que son rival acquérait chaque jour à la reconnaissance de la nation et è la faveur du mattre, avait enfin arraché cette paix è Henri II par l'influence toute-puissante de Diane de Poitiers. Le traité fût signé le 3 avril 1S59. Bien que conclu en pleine victoire, il n'était Ruère avantageux à la France. Elle conser?ait,les Trois-Évêchés, Metz, Tout et Verdun, avec leurs territoires. Elle retenait Calais pour huit ans seulement et payait huit cent mille écus d'or à l'Angleterre, si la place n'était pas restituée dans cet espace do temps (mais cette clef de la France ne fût jamais rendue, et les huit cent mille écus ne furent pas payés). Enfin, la France rentrait en possession de Saint-Quentin et de Ham, et gardait provisoirement, dans le Piémont, Turin et Pignerol. Mais Philippe II obtint eu tpute soviveraipeté les fortes 2.

LES DEUX DIANE. places de Thionville, Marienbourg, Hesdin. 11 fit raser Thérouanne et Yvoy, Il fit rendre Bouillon à l'évêque de Liège, aux Génois Ttle de Corse, à Philibert de Savoie la plus grande partie de la Savoie et- du Piémont conquis sous François I«. Enfiû il stipula son mariage avec Elisabeth, fille du roi, et celui du duc de Savoie avec la princesse Marguerite. C'étaient le, pour lui, d'énormes avantages, et tels que sa victoire de Saint-Laurent ne lui en avait pas fait espérer de plus grands. Le duc de Guise, en accx)urant, furieux, de Tarmée, accusa haulemeul et non sans raison la trahison de Montmorency et la faiblesse du roi d'avoir cédé d'un trait de plume ee que les armes espagnoles n'auraient pu nous arracher après trente années de succès. Mais le mal était fait, et le sombre mécontentement du Balafré n'y réparait rien. ^ ^ Gabriel ne s'en réjouit point. Sa justice poursuivait l'homme dan$leroi et non pas le roi dans la France. Il eût bien voulu se venger avec sa patrie mais non pas contre elle-*. 1 » Cependant, il nota dans son esprit le ressentiment qu a▼ait dû concevoir et qu'avait conçu le duc de Guise en voyant les sublimes efïorts de son génie déjoués par les sourdes menées de Tintriguo. . La colère d'un Coriolan princier pouvait servir dans l occasion les desseins de Gabriel. 14, François de Lorraine n'était pas d'ailleurs, tant s en faut I le seul mécontent du royaume. . -, . Un jour, Gabriel rencontra aux environs du Pré-auxClercs le baron de La Renaudie, qu'il n'avait pas revu depuis la conléronce matinale de la rue Saint-Jacques. Au lieu de l'éviter, comme il faisait chaque fois qu un visage de connaissance se trouvait devant lui, Gabriel 1 a^Ces deux hommes étaient faits pour s'entendre ; ils se ressemblaient par plus d'un côté, notamment par la loyauté •t l'énergie. Tous deux «^^galemcnt étaient nés pour l'action et pasMonnés pour la justice. Après les premiers coraplimens échangés :

LES DEUk DUNE. 31 — Eh bien! dît La ReDaudie résolument, j'ai vu maître Ambroise Paré, vous êtes des noires, n'est-ce pas? -* De cœur, oui, de fait, non, répondit Gabriel. *- Et quand donc enfin nous appartiendrez- vous tout à fait et ouvertement ? dit La Renaudie. — Je ne vous tiendrai plus maintenant le langage égoïste qui vous avait peut-être indignés contre moi, reprit Gabriel. Je vous répondrai au cx)ntraire : Je veux être h vous quand vous aurez besoin de moi, et quand Je n'aurai plus besoin de vous. — C'est de la générosité ! repartit La Renaudie. Le gentilhomme vous admire, Thomme de parti ne peut vous imiter. Si vous attendez le moment où nous aurons besoin de tous nos amis, sachez que le moment est venu. — Qu'arjive-t-^il donc ? demanda Gabriel. — Il y a un coup secret monté contre ceux de la religion, dit La Renaudie. On veut se débarrasser en une seule fois de tous les protestans. — Quels indices vous le font présumer? — Mais on ne se cache guère, reprit le baron. Antoine Ifinard, le président au parlement, a dit tout haut, dans un eonseil à Saint-Germain, « Qu'il fallait frapper un non coup, si l'on ne voulait tomber dans une espèce de république comme les Etats suisses. » — Quoil il a prononcé ce mot de république! s'écria Gabriel surpris. Mais sans nul doute, pour qu'on exagérât le remède, il exagérait le danger? — Pas tieaucoup, reprit La Renaudie en baissant la voix. Il ne l'exagérait pas beaucoup, à vrai dire. Nous aussi, allez ! nous sommes un peu changés depuis notre réunion dans la chambre de Calvin. Les théories d'Ambroise Paré ne nous sembleraient plus aujourd'hui si hardies! et vous TOyez d'ailleurs qu'on nous pousse aux partis extrêmes. — Alors, dit vivement Gabriel, Je serai peut-être des vôtres plus tôt que je ne le pensais. — A la bonne heure, donc l s'écria La Renaudie. — De quel côté faut-il que J'aie les yeux 7 demanda Gabriel. -^ Sur le parlem^t, dit te baron. C'est là que la question

 va s'engaiçpr. Le parti évangéliste y compte une redoutable minorité, Anne Dubourg, Henri Dafaur» Nicolas Duval, Eustache delà Porte, et vingt autres. A ux mercuriales qui requièrent l'exécution des poursuites contre les hérétiques ces partisans du calvinisme répondent en demandant la réunion du concile général, qui, aux termes des décrets Constance et de Bâle, doit résoudre les affaires religieuses. Us ont pour eux le droit ; donc, ilfaudra qu'on emploie contre eux la violence. Mais nous veillons, veillez avec nous. — Cela suffit, dit Gabriel. — Restez à Paris, à voire hôtel, pour qu'on vous y avertisse au besoin, reprit La Renaudie. — Cela me coftle, mais j'y resterai, dit Gabriel, pourvu que vous ne m'y laissiez pas languir trop longtemps. Vous avez assez écrit et parlé, ce me semble, il faudrait réaliser et agir. — C'est mon avis, reprit La Renaudie. Tenez-vous prêt et soyez tranquille l Ils se séparèrent. Gabriel s'éloigna tout pensif. Dans l'ardeur de la vengeance, sa conscience ne se fourvoyait-elle pas? Voilà que maintenant il poussait à la guerre civile I Mais, puisque Jes événemens ne venaient pas à lui, il fallait bien qu'il allftt à eux. Ce jour même, Gabriel revint à son hôtel do la rue des Jardins-Saiut-Paul. 11 n'y retrouva que sa fidèle Aloyse. Martin-Guerre n'y était plus ; André était resté près do madame de Castro ; Jean et Babette Peuquoy étaient retournés à Calais, pour, de là, rentrer à Saint-Quentin, dont le traité de CateauCambrésis rouvrait les portes au tisserand patriote. Le retour du maître dans sa maison déserte fut donc, cette fois, encore plus triste que de coutume. Mais la maternelle nourrice ne raimait-ello pas pour tous? H faut renoncer à peindre la joie de la digne femme quand Gabriel lui apprit qu'il allait demeurer sans doute pour quelque temps avec elle. Il vivrait dans la retraite la plus cachée et la solitude la plus absolue ; mais enfin il resterait, i

LES DEUX DIANE. 33 il no sortirait que Irè^ rarement ; Âloyso le verrait, le soignerait I II y avait bioo longtemps qu'elle ne s'était sentie aussi heureuse I Gabriel enviait avec un sourire triste ce bonheur d'une âme aimante. Hélas! il no pouvait plus le partager, lui. Sa vie n'était désormais pour lui-m^me qu'une énigme terrible dont il redoutait et désirait à la fois la solution. Ce fut dans ces impatiences et ces appréhensions que ses jours s'écoulèrent, inquiets et ennuyés, pendant un mois et plus. Selon sa promesse à sa nourrice, 11 ne quittait guère l'hôtel ; seulement, le soir, il allait quelquefois rôder autour du Châtelet, et, en revenant, il s'enfermait do longues heures dans le caveau funèbre où des ensevelisseurs inconnus avaient une nuit furtivement apporté le corps do son père. Gabriel prenait un sombre plaisir à se reporter ainsi au jour de l'outrage pour entretenir son courage avec sa colère. Quand il revoyait les noires murailles du Châtelet , quand il revoyait surtout la tombe do marbre où était venue aboutir h souffranco d'une si noble vie, l'effrayante matinée où il avait f

 l'instrument et des justices célestes et des rancunes humaines, Là-dfissus, emporté par un mouvement irrésistible, il portait la main à la poignée de son épée» il faisait un pas pour sortir... Mais alors, sa conscience épouvantée lui rappelait là lettre de Diane de Castro, cette lettre écrite de Calais, dans laquelle sa bien-aimée le suppliait de ne pas punir par luimême, et, à moins qu*il ne fût un instrument involontaire, de ne pas frapper, lût-ce des coupables. Gabriel relisait cette lettre touchante, et laissait retomber son épée au fourreau. Indigné de ses remords, il se remettait à attendre. . Gabriel, en effet, était bien de ceux qui agissent, mais non pas de ceux qui conduisent. Son énergie était admirable quand il avait avec lui une armée, un parti ou seulement un grand homme. M;)is il n'était ni d'un rang, ni d'une nature à exécuter seul des choses extraordinaires, môme dans le bien, à plus forte raison dans le crime. Il n'était né ni un prince puissant, ni un puissant génie. Le pouvoir et la volonté de l'initiative lui manquaient également. A côté de Coligny et du duc de Guise, il avait accompli de surprenans exploits. Mais maintenant, comme il l'avait donné à entendre à Martin*Guerre, sa tftcho était bien obangée : au lieu de Tennemi à combattre, il avait son roi à punir. £1 personne, cette fois, pour l'aider dans cette œuvre terrible I Il comptait encore, néanmoins, sur ces mômes hommes qui lui avaient prôté déjà leur puissance, sur Coligny le protestant, sur le duc de Guise l'ambitieux. Une guerre civile pour la défense de la vérité religieuse, une révolte pour le triomphe de l'usurpation d'un grand génie, telles étaient les espérances secrètes de Gabriel. La mort ou la déposition de Henri II, son châtiment, dans tous les cas, résultait de l'un ou de l'autre de ces soulèvemens. Gabriel s'y montrerait au second rang comme un homme du premier. Il tiendrait jusqu'au bout le serment >

The text on this page is estimated to be only 27.80% accurate

LES DEUX DIANE. 85 fait au roi lui-même : il poursuivrait le paijure jusque dans ses enfans et ses p^^tits-enfans. Si ces deux chances lui manquaient, Gabriel, accoutumé à ne venir qu'à la suite, n'aurait plus qu'à laisser faire Dieu. Mais ces deux chances ne parurent pas d'abord devoir lai manquer. Un jour, le 13 juin, Gabriel reçut presque en même temps deux lettres. La première lui fut apportée, vers les cinq heures de l'après-midi, par un homme mystérieux qui ne voulut la remettre qu'à lui seul, et ne la lui remit qu'après avoir comparé les traits de son visage aux indications d'un signalement précis. Voici en quels termes cette lettre était congue : « Ami et frère, , V L'heure est venue, les persécuteurs ont levé lé mas* » que. Bénissons Dieu 1 Le martyre mène à la victoire. » Ce soir mAme, à neuf heures, cherchez, place Mau» berl, une porte de couleur brune, au u** 11. ' » Vous frapperez è cette porte trois coups séparés par un » intervalle régulier. Un homme ouvrira et vous dira » N'entrez pas, vous n'y verriez pas clair. Vous lui répon» drez : J'apporte ma lumière avec moi. L'homme vpus » conduira à un escalier de dix-sept marches que vous » gravirez dans l'obscurité. En haut, un second acolyte » vous abordera en vous disant : Que demandez-vous? » Répondez : Ce qui est juste. Vous serez introduit alors » dans une .chambre déserte oît quelqu'un vous dira à l'Or» reille le mot d'ordre : Genève, Vous répondrez par ïè » mot de ralliement : Gloire. Aussitôt l'on vous amènera » parmi coux qui ont aujourcThiti besoin de vous. » À ce soir, ami et frère. Brûlez ce billet. Discrétion et » courage! » L. R. 1» Gabriel se fit apporter une lampe allumée, brûla devant le mussager la lettre et lui dit pour toute réoonso : •K* J'irai.

39 LES DEUX DUNE. L*homme salua et se retira. — Allons t se dit Gabriel, voilà enfin les religîonnafres qui se lassent! Sur les huit heures, comme il réfléchissait encore à cette convocation de La Renaudie, un page aux armes de Lorraine fut amené auprès de lui par Aloyse. Le page était porteur d'une lellrc ainsi conçue : « Monsieur et cher compagnon, » Je suis depuis six semaines à Paris, de retour de cette » armée où je n'avais plus que faire, » On m'assure que vous devez être aussi depuis quelque » temps chez vous. Comment ne vous ai-je pas revu? M M*auriez-vous oublié aussi dans ces temps d'ingratitude 9 et d'oubli? non, je vous connais, c'est chosr" impossible. n Venez donc : Je vous attendrai, si vous voulez, demain » matin, h dix heures dans mon logement des Tournelies. » Venez, ne fût-ce que pour nous consoler mutuellement » de ce qu'ils ont fait de nos succès. » Votre ami bien affectionné, » FltANÇois DE Lorraine. » — J'irai, dit encore simplement Gabriel au page. Et, quand l'enfant se fut retiré : — Allons! pensa-t-il, voilà aussi l'ambitieux qui s'éveille! Bercé par un double espoir, il se mettait en route on quart d^heure après pour la place MauberL iâ

USS DEUX DIANE «7 V. un CONaLIABULB DE PEOTESTANS^ La maison no 11 de la place Maubert, où la lettre de La Renaudio donnait rendez-vous à Gabriel, était celle .d*un avocat nommé Trouiilard. On la citait déjà vaguement dans le peuple comme un lieu de réunion des hérétiques. Des chants lointains de psaumes entendus quelquefois le soir par les voisins avaient accrédité ces bruits dangereux. Mais ce n'étaient que des bruits, et la police du temps n'avait pas encore eu l'idée de les vérifier. Gabriel trouva sans peine la porte brune, et, d'après les instructions de la lettre, frappa trois coups régulièrement espacés. La porte s'ouvrit comme d'elle-même, mais une main saisit dans l'ombre la main de Gabriel, et quelqu'un lui dit: — N'entrez pas, vous n'y verriez pas clair. — J'apporte avec moi ma lumière, répondit Gabriel, selon la formule. — Entrez alors, lui dit la voix, et suivez la main qui vous guide. Gabriel obéit et fit ainsi quelques pas. Puis, on le Iflcha en disant : — Allez maintenant. Gabriel sentit avec son pied la première marcho d*on escalier. Il compta dix-sept degrés et s'arrêta. — Que demandez-vous? lui dit une autre voix. » Go qui est juste, répondit-il. Une porte s'ouvrit aussitôt devant lui, et il entra dans une chambre éclairée par une faible lumière. Un hoomie s'y trouvait seul, qui s'approcha de Gabriel et lui dit tout bas : « T. m. 8 ^

The text on this page is estimated to be only 27.52% accurate

3S usa DEUX J}IAIiE. — Gloire t repartit snr-îe-champ le jeune comte. L'homme alors flrappa sur un timbre, et La Rcnaudie en personne entra par une porte dérobée. Il vint à Gabriel et lui serra la main affectueusement — Savez-vous ce qui a'est passé au parlement aujourd'hui? lui demanda- t-il. — Je ne suis.pa& sottide.chjezrooi^r^pondit Gabriel. — Vous allez donc tout apprendre ici, reprit La Renaudie. Vous ne vous êtes pas encore engagé avec nous, n'importe I Uûiusi nous epgsigeroQs javec vous. Vous saurez nos desseins, vous coi^pterez nos forces ; il Ji'y. aura . plus rien de secret pour vousdans^les choses de «notre, parti. Voup,.cependarrf^vous resterez libre d'agir seul ou avec nous, à votre gré. Vous m'avez dit. que vous étiez. des nôtres d'intention, cela suffil* Je novous demande même pas votre parole, de ^gentilhomme de ne irien révéler de ce que vous verrez ou entendrez. Avec vous la^précaution est inutile. — ,^orci de cette confiance I .dit Gabriel touché.' Je.ne Tousen forai^pas repentir. — Entrez avec moi, reprit La Renaudie, et restez.à mon e^é; je vous dirai à mesureleai noms de ceux de..nos frêles, que vous ne connaîtrez. pas I Tous; jj^tg^rez, par vousmême du reste. Venez. Il pritjfiabKieVpar Ja mmp,,ipoHs$a.le ressort secret de la porte dérobée, et entra avec lui dans une .grande salle oblompua Qù.deuxxcmts personnes environ étaient rassemblées. .Quelques flambeaux épars, çà et là jiléclairaient qif à demi les groupes mouvans. D'ailleurs, ni meubles, ni tentures, ni bancs : une chaire de bois gsossieCrPOur Je

The text on this page is estimated to be only 21.68% accurate

I£6 J)SUXiDIÂN£. «0 La.Renauj(iièkle nomma.à:Gahri«»l. — C'est le .conseiller au parlement Nicolas Durai, lui dlt-îl tout bas. Il vient de commencer larédt.de ce ,gui s'est.passé.aMîourd'lmi aux AuguaUos., Ecoutez : Gabriel éooota.- « — Natrcsûilaoïdinaire du pakis,i)aiitinuait l'orateur, étant occopée .par .le& apprêts. xles.fôtes. du. madame de la princesse Elisabeth, nous siégions provisoirement pour ia première fois aux Augustins, et je ne sais, jnais Taspcct de cette salle .inusitée nous fit d'abottd vf^guement pressentir quelque événement.itiusité aussi. T» Cependant le président Gilles Lemaître ouvrit la séance comme de coutume, et rien ne semblait donner raison aux appréhensions de quelques-uns d'entre nous. » OnTepritfa *queètïon agitée le* mercredr précédent. Il s'agissait des opinions religieuses. Antoine Fumée, Paul de Rnîxfet >EastacrbeMi€rla^Portepai1èneBt^iieoe9sivement en fsveur de ta' tdtérance^'et ieurs Uiseours ékxiueiis et fermes paraiasaietii «voir fait anervi're im{nresBien sur la majorité. ' » 'Eostavhe'de Laf^Porte venait de^eiHaseoir au milieu des -applaudissemens, ^et^Henri I^ttfiaur prenait la parole povtr'emporter les siffi^geseneore hésilans,< 'quand tout à ooup'Ja grande'porte^^uvrit, 'et't%ins8ier du parlement asDcnça tout kaut : Le roi. « V Le présiéent ne parut nuttement surpris ^ et d<9scendit en hftte desonsi^ pour aller 'au devant du roi. Tous les conseillers se levèrent en désordee, les^unà \mii stupéfaits, lescaulre&iorticataMS etooameii^alteiidantfà'ce quiarrivait. '»..Leroi^[itra;ac(iompagiiéidttieaidiaBkëeixiR»^ du connétable. .»•-

 tro les luthériens que je vous ai mandé ?.•• Cependant, }e le lépète, continuez à poursuivre librement en ma présence les délibérations commencées. » Henri Dufaur qui avait la parole la reprit courageusement sur ce mot du roi, plaida la cause de la liberté de conscience, et ajouta même à ce hardi plaidoyer quelques avertissemens tristes et sévères sur la conduite du gouvernement du roi. » — Vous vous plaignez des troubles? s'écria-t-il. Eh bien! nous en savons Fauteur. On pourrait répondre ce qu'Elie disait h Âchab : t C*est vous qui tourmentez Israël! » » Henri II se mordit les lèvres en p&iissant mais garda le silence. » Alors Dubourg se leva et fit entendre des remontrances plus directes et plus sérieuses encore. » — Je sens, dil-il, qu*il est certains crimes, Sire, qii'oD doit impitoyablement punir, tels que l'adultère, le blasphème, le parjure, qu'on favorise tous les jours par le désordre et les amours coupables. Mais de quoi accuse-t-on ceux qu'on livre au bras du bourreau? De lèse-majesté? Jamais ils n'ont omis le nom 4u prince en leurs prières! Jamais ils n'ont ourdi de révolte ou de trahison I Quoi ! parce qu'ils ont découvert par les lumières des Saintes Ecritures les grands vices et les honteux défauts de la puissance romaine, parce qu'ils ont demandé qu'on y mit ordre, est-ce une licence digne du feu? » Le roi ne bougeait toujours pas. Mais on sentait couver sourdement sa colère. » Le président Gilles Lemattre voulut flatter bassement cette rancune muette. » — n s'agit des hérétiques I s'écria-t-il avec une feinte indignation. Qu'on en flnisseavec eux comme avec les Albigeois : Philippe-Auguste en a fait brûler six cents le même jour. 9 Ce langage yiolent servait peut-être encore plus la bonne cause que la fermeté modérée des nôtres. Il devenait évident qu'en définitive le résultat des opinions allait être au moins balancé.

 » Henri II le comprit et Toalut tout brosqaer par un coup d'état. » — Monsieur le président a raison, dit-il. Il faut en finir avec les hérétiques, où qu'ils se réfugient. Et, pour commencer, monsieur le connétable, qu'on arrête sur-lechamp ces deux rebelles. » Il montra de la main Henri Dufaur et Anne Dubourg, et sortit précipitamment comme ne pouvant plus contenir son courroux. » Je n'ai pas besoin de vous dire, amis et frères, que monsieur de Montmorency obéit aux ordres du roi. Dubourg et Dufaur furent enlevés et saisis au corps en plein parlement, et nous demeurâmes tous consternés. » Gilles Lemaltre trouva seul le courage d'ajouter : » — C'est justice 1 Ainsi soient punis tous ceux qui oseraient manquer de respect à la majesté royale 1 » Mais, comme pour le démentir, des gardes entrèrent de nouveau dans l'enceinte des lois, et, en exécution d'autres ordres qu'ils produisirent, arrêtèrent encore de Foix, Fumée et de La Porte, qui avaient parlé, eux, avant l'arrivée du roi, et s'étaient bornés à défendre la tolérance religieuse, sans articuler contre le souverain le moindre reproche. » Il était donc certain que ce n'était pas pour leurs remontrances au roi mais bien pour leurs opinions religieuses que cinq membres inviolables du parlement venaient, au moyen d'un guet-apens odieux, de tomber sous le coup d'une accusation capitale. » Nicolas Duval se tut. Les murmures de douleur et de colère de l'assemblée avaient interrompu vingt fois et suivirent plus énergiquement que jamais le récit de cette grande et orageuse séance qui, pour nous, à distance, semble en vérité appartenir à une autre assemblée, et a Tair de s'êlre passée deux cent trente ans plus tard. Seulement, deux cent trente ans plus tard, ce n'était pas la royauté, c'était la liberté qui devait avoir le dernier mot I... Le ministre David succéda dans la chaire à Nicolas Duval. é i

The text on this page is estimated to be only 16.88% accurate

49 UES DEDX.DIANE. — Ffèras, dit-il^ airinf la délibëration^. pour que Dieu ranime de son esprit de vérité, élevons ensemblA vers lui par quelque psaume dûs voix «I nos peaséesc — Le psaume 40 1 crièrent plusieurs des rétonnëafc.. Et tous se miient. à entonner ledit psaume. Il était singulièrement choisi pour rétablir le €almei€!é'^ tait beaucoup pi us>. il faut l'avouer, le*chantdeila:iiiBBace que lliyrane deda prièro. Mais rindignation débordait en ce moment: dans les âmes, et c'était d'un: accent p^iétréque tous chantûent ces strophesyOttieiœémcMion remplaçait presquerlaipoéaie absente: Gens inmisés; où aTez-TDU9les*o(BurB' De' faiiB' guerre àCtirist

The text on this page is estimated to be only 24.37% accurate

LES DECX DUNE. 4» La Renaudie prit le premier la parole pour en préciser d'abord les termes et le sens. — Frères, dit-il de sa place, en présence d'un lait inouï qui renverse toutes les idées du droit et de Téquité, nous avons à déterminer la conduite que doit tenir le parti de la réforme? Allons-nous patienter encore, ou bien agironsnous? et, dans ce en»,- comment agirons-noas? telles sont les questions que chacundoit Ici se poser et résoudre se^ lon sa conscience Vous voyez* que nos persécuteurs "ne partent de rien moins que d'im massacre universel, et pré^' tendent nous rayer tous de la vie comme un mot mal écrit d'un livres AttendronsHaDQsdoeilemrntlëcoupi mortel? Ou bieu^ puisque -la justice' et la loi sont>Violé8S^par ceu^-là mômes dont le devoir est de les protéger, essaieron&^ous denousMre justice' à nou^tHiémes >ét de>substituer pour un moment la.force à)ldilQi?..^Ai voQftde xépondre, frères et ami&. La^enaudie fit une xmmi» pauses comme* pour laisser le temps au. redoutable tdiiemmetdeavis.et è< proposer leurs moyens. Le conseil qui offîrira las.meilleures chances de réussite, de quelque part qqlil vienne^doit être .universellement adopté. Eï maintenant^. paflez,^ amis et frèreS|. en toute liberté et en. toute coniiance< Le discours de La Bi^naudiè fut jsuivi d'une assez longue . hésitation. Ce qui manqi^aît jiisteimentà. ceui.quLl'ëcoutaient, c'était la liberté, c'était la confiance. .&. El, d'abord, malgré l'indignation dont tous les c«««rs étaient réellement pleins,, la royauté conservait alors un trop grand prestig:e pour que les réformés, conspirateurs

 novices, osassent exprimer tout de suite franchement et sans arrière-pensée leurs idées de rébellion armée. Ils étaient résolus et dévoués en masse ; mais chacun en particulier reculait devant la responsabilité d'une première motion. Tous voulaient bien suivre le mouvement, aucun n'osait le donner. Puis, ainsi que La Renaudié l'avait fait entendre, ils se défiaient les uns des autres ; chacun des deux partis ne savait où l'autre le conduirait, et cependant leurs buts étaient, en vérité, trop dissemblables pour que le choix du chemin et des guides leur fût indifférent. En effet, le parti de Genève tendait en secret à la république, et celui de la noblesse seulement à un changement de royauté. Les formes électives du calvinisme, le principe de l'égalité que posait partout la nouvelle église, menaient directement au système républicain dans los conditions adoptées par les cantons suisses. Mais la noblesse ne voulait pas aller si loin, et se serait contenté, d'accord avec la reine Elisabeth d^Angleterre, de déposer Henri II et de le remplacer par un roi calviniste. On nommait tout bas d'avance le prince de Condé. On voit qu'il était difScile de faire concourir à une œuvre commune deux élémens plus opposés. Gabriel s'aperçut donc avec regret, après le discours de La Renaudie, que les deux camps presque ennemis se mesuraient d'un œil défiant, sans paraître songer à tirer les conclusions des prémisses si hardiment établies. Une ou deux minutes se passèrent, au milieu d'un murmure confus, dans ces indécisions douloureuses. La Renaudie en était à se demander si, par sa trop brusque sincérité, il n'avait pas involontairement détruit l'effet du récit de Nicolas Duval. Mais, puisqu'il était entré dans cette voiCj il voulut tout risquer pour sauver tout, et, s'adressant à un petit homme maigre et chétif, aux sourcils épais et à la mine bilieuse, qui se tenait dans un groupe voisin de lui : — Eh bien I Lignières, lui dit-il à voix haute, n'allez- vous Aa

 pas parler à nos frères, et leur dire une fois ce que vous avez sur le cœur ? — Soit I répondit le petit homme dont le regard sombre s'enflamma. Je parlerai, mais alors sans rien céder et sans atténuer rien I — Allez, vous êtes avec des amis, reprit La Renaudie. Tandis que Lignières montait dans la chaire, le baron dit à l'oreille de Gabriel : ^ J'emploie là un dangereux moyen. Ce Lignières est un fanatique, de bonne ou de mauvaise foi? je l'ignore, qui pousse les choses à l'extrême et provoque plus de répulsions que de sympathies. Mais n'importe I il faut à tout prix savoir à quoi nous en tenir, n'est-ce pas ? — Oui, que la vérité sorte enfin de tous ces cœurs fermés I dit Gabriel. ~ Lignières et ses doctrines genevoises ne l'y laisseront pas dormir, soyez tranquille ! reprit La Renaudie. L'orateur en effet débuta fort ex abrupto. — La loi elle-même vient d'être condamnée, dit-il. Quel appel TOUS reste ? l'appel à la force et aucun autre ! Vous demandez ce qu'il convient de faire ? Si je ne réponds pas à cette question, voici quelque chose qui pourra y répondre à ma place. Il éleva et montra une médaille d'argent. — Cette médaille, reprit-il, parlera plus éloquemment <9^ue ma parole. Pour ceux qui, de loin, ne peuvent la voir, ie dirai ce qu'elle représente : elle offre l'image d'une épée flamboyante qui tranche un lis dont la tige se courbe et tombe. Auprès, le sceptre et la couronne sont roulés dans la poussière. Lignières ajouta, comme s*il eût craint de n'être pas bien compris : ^- Les médailles d'ordinaire servent à la commémoration des faits accomplis : que celle-ci serve à la prophétie d'un fait à venir I Je ne dirai rien de plus. Il en avait dit bien assez I II descendit de la chaire au milieu des applaudissemens d'une faible portion de l'as* semblée et des murmures d'un plus grand nombre. Mais l'attitude générale ce Ait le silence de la stupeur* S.

48 LES DEUX DIANE. * ÂMons I dit La Renaudfe à voix basse à Gabriel, ce n'est pas cette corde-là qui vibre le plus parmi nous. A une autre. — Monsieur le baron de Castelnau, repritril tout haut en nterpellant un jeune homme élégant et pensif, appuyé contre la muraille à dix pas de lui ; monsieur de GasteUiau, n*avez-vous à votre tour rien à dire î ' — Je n'aurais eu rien à dire peut-être, mais j'ai à répondre, répondit le jeune homme. — Nous écoutons, dit La Renaudië. — Celui-ci, ajouta- t-il. en se penchant à' rôreille de Gà-^ briel, appartient au parti des gentilshommes, et vous avez dû le voir au Louvre le jour où vous avez apporté la nouvelle de la prise de Calais. Câstëlnau, lui, est franc, loyal et brave. Il plantera son drapeau tout aussi hardiment que Lîgnières, et nous verrons s'il est mieux accueilli. Castelnau resta sur l'une des marches de la chaire, et ce fut de là qu'il parla : — Je commenc(^rai, dit-ii; comme les orateurs qui m'ont précédé. On nous a frappés avec l'iniquité, déféndons-nou& avec l'iniquité. Menons en champ ouvert parmi les cuir rasses la guerre qu'on a portée dans le parlement parmi les robes rouges I... Mais je diffère d'opinion sur le reste avec monsieur de Lignières. Moi aussi j'ai une médaille à vous montrer. La voici. Ce n'est pas la sienne. De loin, elle vous parait ressembler aux écus monnayés qui sont dans nos bourses. C'est vrai, elle présente aussi refQgio d'un roi couronné. Seulement, au lieu de : Henricus II, rexGalliœ, l'exergue porte : Ludovicus XlIIy reœ Gai-liœ (1). J'ai dit. Le baron de Castelnau quitta, le front haut, sa place. L'allusion au prince Louis de Condé était flagrante. Ceux qui avaient applaudi Lîgnières murmurèrent, ceux q\ii avaient murmuré applaudirent. Mais la masse restait encore immobile et. muette entre les deux minorités. (1) Ces deux curieuse» iet.éti«i»g06 anédalUee exislaiU ah^uA)!net des médailles.

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

LES DEUX DIANE. 47 — Oue veulentrils donc? demanda bas Gabriel à LaRënaudie. — J'ai peur, qu'il* ne veuillent rien: I lui répondit le baron. ^ • En ce moment, l'avocat Des Avenelles denumda la pa»rôle. — Voieiyjele crois, Jeup. homme, reprit La Rraaudie. Des Aveneiles.^sl moahôte quand je^soisè Paris; un es^ prit honnôte et sage^mai&trop prudent, trop timidemôma SoUi avis «fera ieuv loi.- . Des Avenelles, dès son début, donnarraison aui^pré^Hsiûnsiie.La ilenaadie. . — Nous -venons, diUil , d?enten£lm> deocouragcuses/>et même d'audacieuses paroles;-Mdis lemomentiétait^ilréel^ lement venu deies prononcer? No'va-t-on pas un peu Inap vite? On nousmontre un bat élevéj mais on ne -païtepa» des moyens. Ils ne peuvent être que crifminels. PJbusqu^am cun de ceux qui.sont ici, j'ai l'âme navrée deda peraéeci^ tion qu'on nous fait sttbir. Mais quand noua avons encore tant de préjugés^ à' vaincre, faut- il, de plus,- jeter sunda cause réformée Todieux d'un assassinat? Oui^d'un. assasak nat I car vous ne >ourriez.oblenir par une autre voie la résultat que vous.osirz nous montrer. Des applaudissemens presque unanimes interrompir^al DesJ^venelles.^ — Que disais-je? murmurait tout bas La Renaudiet'Cél avocat est leur véritable expression I Des Avenelles reprit : . — Le roi est dans la vigueur et la maturité de l'àgea Pour Tarracher durtrône^ 41 faudrait l'en préeipitor^ Otiel bomme vivant prendrait Sun «soi une tdie violence? Les rois sont divins. Dieu seul a droit sur eux I Ah 1 siquelqu» accident, quelque mal im^t^a, quelque- attentat privé même, atteignait en. ce moment la vie du roi et mettait la tutelle il'un.roLen£eu[it aux mains des insolens svjets qui nous oppriment l....aiors,>ce serait cette tutelle et non lai royauté, ce seraient les Guises et non François ïl qu'on atn taqueraiL.La*giueire.oàviiia deviendirait louablei eti la révolte sainte, et je vous crierais le premier : Aux armes i \ >

 Cette énergie de la timidité frappa d'admiration rassemblée, et de nouvelles marques d'approbation vinrent récompenser le courage prudent de Des Avenelles. — Ah ! dit tout bas La Renaudie à Gabriel, je regrette maintenant de vous avoir fait venir. Vous devez nous prendre en pitié. Mais Gabriel pensif se disait en lui-môme : — Non, je n'ai point à leur reprocher leur faiblesse ; car elle ressemble à la mienne. Comme je complais secrètement sur eux, il semble qu'ils comptent sur moi. — Que prétendez-vous donc faire ? cria La Renaudie à son hôte triomphant. — Rester dans la légalité, attendre I répondit résolument l'avocat, Anne Dubourg, Henri Dufaur et trois de nos amis du parlement ont été arrêtés ; mais qui nous dit qu'on osera les condamner, les accuser môme? M'est avis que la violence de notre part pourrait bien n'aboutir qu'à provoquer celle du pouvoir. Et qui sait si notre réserve n'est pas justement le salut des victimes I Ayons le calme de la force et la dignité du bon droit. Mettons tous les torts du côté de nos persécuteurs. Attendons. Quand ils nous verront modérés et fermes, ils y regarderont à deux fois avant de nous déclarer la guerre, comme je vous prie, amis et fi^ères, d'y regarder à deux fois vous-mômes avant de leur donner le signal des représailles. Des Avenelles se tut, et les applaudissémens recommencèrent. L'a vocal, tout glorieux, voulut constater sa victoire. — Que ceux qui pensent comme moi lèvent la main! reprit-il. Presque toutes les mains se dressèrent pour rendre témoignage à Des Avenelles que sa voix avait été celle de l'assemblée. — Voilà donc, dit-il, la décision prise... — De ne rien décider du tout, interrompit Gasteinau. — D'a)Ourner jusqu'à un moment plus favorable les partis extrêmes, reprit des Avenelles en jetant un regard furieux sur rinterrupteur. Le ministre David proposa de chanter un nouveau psauS

 me pour demander h Dieu la délivrance des pauvres prisonniers. — Allons nous-en, dit Là Benaudie à Gabriel. Tout ceci lii'iBdigne et m'irrite, Ces gens-là ne savent que chanter. Ils n'ont de séditieux que leurs psaumes. Quand ils furent dans la rue, ils marchèrent en silence, absorbés qu'ils étaient tous deux par leurs pensées. Au pont Notre-Dame, ils se séparèrent, La Renaudie retournant dans le faubourg Saint-Germain, et Gabriel à l'Arsenal. — Adieu donc, monsieur d'Exmès, dit La Renaudie. Je suis fâché de vous avoir fiiit perdre votre temps. Croyez, cependant, que ceci n'est pas tout à fait notre dernier mot. Le prince, Coligny» et nos meilleures têtes, nous manquaient ce soir. — Je n'ai pas perdu mon temps avec vous, dit Gabriel. Vous vous en convaincrez peut-être avant peu. — Tant mieux î tant mieux 1 reprit La Renaudie. Pourtant, je doute... — Ne douiez pas, dit Gabriel. J'avais besoin de savoir si les protesians commençaient vraiment à perdre patience. Il m'est plus utile que vous ne croyez de m'ôlre assuré qu'ils ne sont pas las encore* VI. AUTRE BPREUVB* Le mécontentement des réformés lui faisant défaut, il res^ tait encore à la vengeance de Gabriel une chance, celle de l'ambition du duc de Guise. Aussi, le lendemain malin, à dix heures, fut-il exact au rendez-vous que la lettre de François de Lorraine lui avai assigné au palais des Tourneiles. Le jeune comte de Montgommery était attendu. Dès son

"S 50 LES DEUX DIANE. arrivée, il îni sur-le-champ introduit auprès de eeita^qoe, grâce à son audace, on appelait maintenant le conquérant de Calais. Le Balafré vint avec empressement au devant de Gabriel et lui serra affectueusement les mains.dans les siennes.^ ^ Vous voilà donc enfin, oublieux ami, lui.dit«-il.; j*|ii été forcé d'aller vous chercher, de vouspoursuivre jusque dans votre retraite^ et si je ne Tavais. fait Dlcu:sait quand je vous aurais revu I Pourquoi cela? Pourquoi n'être pas venu me trouver depuis mon. retour? — Monseigneur,, dit Gabriel àvvoix.basse,.40'douloureur ses préoccupations.i. « — Ah l voilà! j>n.étiBds suit interrompit le. duc d&Guise» lisent aussi menti, n*ést-ce pas ? aux. promesses qu'ils vous avaient faites? Ils vou&ont trompé* mécontenté^ ulcéré? Vous lésauveur de.la.Francel Oh.I jç me suis bien douté qu'il y.avait làqqelqueiniamie ! Mon^frère, le cardinal de Lorraine, qui assistait à votre rentrée auiLouvre^ quia entenduvotrenom de comtetde.Montgommeryy a deviné, avec sa finesse.dé prêtre, que vous alliez.être la dupe ou la victime de ces^ns-lài Pourquoi ne pas vous être adressé à lui ? H eût pu vous aider.en mon absence. — Je vous remercie, monseigneur,^ reprit gravement Gabriel ; mais vous vous trompez, je vous assure. On a tenu le plus strictement du monde les engagemens pris avec moi. — Oh I vous dites cela d'iin ton, ami I... — Je dis cela comme je le s*^ns, monseigneur ; maïs je dois vous répéter que je ne me plains pas, et que les promesses sur lesquellesje comptais ont été exécutées... à la lettre. Ne parlons donc plus de moi, je vous en supplie, vous savez qu'ordinairement ce sujet d'entretien ne me plaît guère. Il ra*est ' aujourd'hui, plus que jamais pénible. Je vous demande en' grâce j monseigneur, de ne pas insister sur vos bienveillantes questions. Le duc de Giiise 'fut frappé- de l'accent 'ddutoureuï 'de Oabrieh' — Cela suffît, ami, lui dit4l; j'aurais peur Bû-eflfét,'^mBm* tenant^ do toucher 'saas. le vouloir à quelqu'une de*^ vos <>• i

LES DEUX DIANE. 51 catrîces mal fcnnéesy et je ne veux plus vous interroger sur vous-même. * — Merci, monseigneur,. dit Gabriel d'un ton digne ot pénétré. — Sachez seulement, reprit le Balafré, qu'en tout lieu, en tout temps et pour quoi que ce soit, mon crédit, ma fortune et ma vie sont.à vous, Gabriel, et que, si j'ai un jour cette chance que vous ayez besoin de moi en quelque chose, voust n'aurez qu'à, étendre votre main pour trouver la mienne.. -* Merci, monseigneur, répéta Gabriel. — Geci.convena entre nous, dit le duc de< Guise, 4^ quoi vous plaît-il, ami, que nous pariions? — Mais de vous, monseigneur, répondit le jçuna homme, de votre gloire, de vos projets ; voilà ce qui m'intéresse I voilà l'aimant qui m'a fait accourir à votre premier appol I — Ma gloire? mes projets? reprit François de Lorraine en secouant la tête. Hélas ! c'est là pour.moi aussi un triste sujet d'entretien. — Ohl que dites-voiis, monseigneur? s'écria Gabriel. — I^ vérité, ami! Oui, je croyais, je l'avoue, avoir gagné quelque réputation; il me semblait que mon nom pou-r vait être actuellement prononcé avec un certain respect eB France, avec ime certaine terreur en Europe. Et ce p^ssé déjà illustre me faisant un devoir xie regarder l'avenir, j'arrangeais mes desseins sur ma renommée, je rêvais de grandes choses pour ma patrie et pour moi-même. Je les eusse accomplies, ce me semble !... — Eh bien? tnonseigneur ?... demanda Gabriel. — Eh bien 1 Gabriel, reprit le duc de Guise, depuis six semaines, depuis ma rentrée dans cette cour, j'ai cessé de croire à ma gloire, et j'ai renoncé à tous mes projets. — Et pourquoi cela ? Jésus ! — Mais n'avez-vous pas vu d'abord à quel traité presque honteux ils ont fait aboutir nos victoires ! Nous aurions été fdreés de lever le siège de Calais, les Anglais auraient, en^ core en leur pouvoir les portes de la France, la défeûte, en* fin; BOUS eût, sur tous les points, démontré rinsufïïsancetlë A /

 nos forces et Timpossibilité do continuer une lutte inégale, qu'on n'eût pas signé une paix plus désavantageuse et plus déshonorante que celle de Gateau-Gambrésis. — C'est vrai, monseigneur, dit Gabriel, et chacun déplore qu'on ail retiré de si pauvres fruits d'une aussi magnifique moisson. — Eh bien I reprit le duc de Guise, comment voulezvous donc que je sème encore pour des gens qui savent si mal récolter î D'ailleurs, ne m'ont-ils pas contraint à l'inaction par leur belle conclusion de paix ? Voilà mon épée condamnée pour longtemps à rester au fourreau. La guerre éteinte partout, h tout prix, éteint en même temps tous mes glorieux rêves ; et c'est bien là aussi, entre nous, une des choses qu'on a cherchées. — Mais vous n'en êtes pas moins puissant, même dans ce repos, monseigneur, dit Gabriel. La cour vous respecte, le peuple vous adore, les étrangers vous redoutent. — Oui, je me crois aimé au dedans et craint au dehors, reprit le Balafré ; mais ne dites pas, ami, qu'on me respecte au Louvre. Tandis qu'on annihilait publiquement les résultats certains de nos succès, on minait aussi en dessous mon influence privée. Quand je suis revenu de là-bas, qui ai-je trouvé plusque jamais en faveur? l'insolent vainca de Saint-Laurent, ce Montmorency que je déteste I... — Oh I pas plus que moi, certes ! murmurait Gabriel. C'est par lui et pour lui que cette paix, dont nous rougissons tous, a été conclue. Non content de faire paraître ainsi mes efforts moins efficaces, il a su encore soigner dans le traité ses propres intérêts, et s'y faire restituer pour la deuxième ou troisième fois, je pense, sa rançon de Saint-Laurent. 11 spécule jusque sur sa défaite et sa honte I — Et c'est là le rival qu'accepte le duc de Guise 1 reprit Gabriel avec un dédaigneux sourire. — Il en frémit, ami I mais vous voyez bien qu'on le lui impose! Vous voyez que monsieur le connétable est protégé par quelque chose de plus fort que la gloire, par quelqu'un de plus puissant que le roi lui-même I Vous voyez bien que mes services ne pourront jamais égaler

 eenx de madame iMane de Poitiers, que la foudre écrase! ~ Oh I Dieu vous entende ! murmura Gabriel. — Mais qu*a donc fait cette femme à ce roi ? le savez-^ TOUS, ami? continua le duc de Guise. Le peuple a-t-il vraiment raison de parler de philtres et de sortilèges? J'imagine, pour ma part, qu'il y a entre eux un lien plus fort que l'amour. Ce ne doit pas être seulement la passion qui les enchaîne ainsi l'un à l'autre, ce doit être le crime. Il y a, j*en jurerais ! parmi leurs souvenirs un remords. Ce sont plus que des amans, ce sont des complices. Le comte de Montgommery frissonna de la tête aux pieds. — Ne le croyez-vous pas comme moi, Gabriel? lui demanda le Balafré. — Oui, je le crois, monseigneur, répondit Gabriel d'une voix éteinte. — Et, pour comble d'humiliation, reprit le duc de Guise, savez-vous, ami, outre le monstrueux traité de CateauGambrésis, savez-vous la récompense que j'ai trouvée ici en revenant de l'armée? ma révocation immédiate de la dignité de lieutenant général du royaume. Ces fonctions extraordinaires devenaient inutiles en temps de paix, m'at-on dit. Et sans me prévenir, sans me remercier, on m'a rayé ce titre, comme on met au rebut un meuble qui ne sert plus à rien. — Est-il possible ? On ne vous a pas témoigné plus d'égards que cela ? reprit Gabriel qui voulait attiser le feu de cette âme courroucée. — À quoi bon plus d'égards pour un serviteur superflu I dit en serrant les dents le duc de Guise. Quant à monsieur de Montmorency, c'est autre chose. Il est et il reste connétable 1 C'est un honneur qu'on ne reprend pas, celui-là, et qu'il a bien gagné par quarante ans d'échecs I Oh 1 mais, par la croix de Lorraine 1 si le vent de la guerre souffle de nouveau , qu'on vienne encore me supplier, m'adjurer, me nommer lé sauveur de la patrie I je les renverrai à leur connétable. Que celui-là les sauve s'il peut I C'est ion emploi et le devoir de sa^charge. Pour moi, puisqu'ils r.

The text on this page is estimated to be only 28.02% accurate

54 LES 1>ECX DIANE; me condamnent 6 Toisiveté^ j'accepte la sentence, et Jibh qu'à des temps m[eilleiirs9 je me repose; Gabriel, après une pause, reprit gravement. — Celte détermination de vetœ part est fâcheuse, moaseigneurtet je laiiépiore. Car je venais.précisément tous faire une proposition.... — Inutile, wamiel inntiiel .dit. le Bateifré. Mon. parti est pris. Aussi bien^ila paix, je vousile répète et vous le savez aussi, nous ^te tout prétexte de gloire^ — PardoUy monseigneury reprit Gabriel, c'est justement la paix gui fait ma proposition exécutable. — Vraiment î dit François de Lorraine torilé. Et c'est quelque chose. de hardi comme le siège de Calais?... — C'est quelque chose de plus hardi, monseigneur. — Comment cela? reprit le duc de Guise étonné. Vous excitez vivement ma curiosité, je l'avoue. ' Vous me permettez donc de parler ? dit Gabriel. — Sans douté, et je vous en prie. — Nous sommes bien seuls ici? — Tout seuls I et âme qui vive ne peut nous entendre. — Eh bien I monseigneur, reprit résolument Gabriel, voici ce que j'avais à vous dire. Ce roi, ce connétable veulent se passer de vous; passez- vous d'eux! Ils vous ont retiré ce tilre de lieutenant général du royaume, reprenez-le ! — Comment? Expliquez-vous 1 dit le duc do Guise. — Monseigneur, les princes étrangers vous redoutent, le peuple vous aime, l'armée est tout à vous : vous êtes déjà plus roi en France que le roi. Vous êtes roi par le génie ; lui ne4'est que par la couronne. Osez parier' en maître, ta* too»vousiéeouterontien sujets. Henri II sera-t-il plus fort* dans son* Lbuvre qaevous dans votre camp? Celui qui vous parle serait heureuxet fier de vous y appeler ie. premier Votre* Majesté. —•Voilà, en effets un audacieux dessein,. Galniel, ditie. duo de Guise. •"* Mais il n'avait pas l'ahr bien irritée II souriait même-sons? sacfeintf» surprise. — J'apporte unudesseini audacieux -àrime' âme extraor^•>)

The text on this page is estimated to be only 23.88% accurate

LES DEUX DIANE. ^ 52? dnmire, reprit fermement Gabriet. Je parle pour le bien de la France. Il lui faut un* grand homme pour roi. N'est-ce pas désastreux que toutes vos idées de grandeur et de conquête soient ignominieusement entravées par les caprices d'une courtisane et la jalousie d'un favori î Si vous étiez nne fois libre et maître, où s'arrêterait votre génie? Vous renouvelleriez Charlemagne ! — Vous savez ^e là maison de Lorraine descend de lui 1 dit vivement le Balafré. — Qiie nul n'endouteen vous voyant agir, reprit Gabriel; Soyez «'votre tour' pour les- Valois un Hugues Gapet» —Qui, mais si je n'étais qu'un connétable de Bourbon? dsA le'duc éé Guise. — Vbus voiM calomniez, monseigneur: Le ■ connétable é& Bourboff «avait appelé à son aide les étrangers, les «ennemis. Vous ne vous serviriez que des forces de la patrie. — Mais ces forces dont je pourrais^ selon vous, disposer, obi sentîtes î demanda^ le Bâlafiré. — Decir partis s'offirentli vous, liit Gabri^. — *^Lesqu9ls donc T car; en vérité, je vous laisse poaAêr coamie si tout cecin'étaii pas une chimère. Quels sent ces deux partis? — L'armée et latRéforiae, mcmseigneur,' répondit Ga^ briel. Vous pouvez d'abord être un chel militaire. — Un usurpateur 1 dit le Balafré. -^ Dites un conquéranll Mais, si vous l'aimez mieux, monsdigofiur, soyez le roi des Huguenots. — Et . le t prince^, de . Gondé? dit ea . souriant le doc. d0 Guise. — Il a le charme, et l'haMletév mak vous avez» la granit deur et l'éclat. Croyez-»vou&*que Calvin hésiteraiLentre vous deux. Or» il faut l^vouer^ c'est le ûls du tonnelle' de Noyon qui disposa de son: parti. Dites un mot, et deoudn vous avez à.vos.ordres trente mille religionoaires. — Mais Je suis un prince catholique, Gabriel. — La religion..des>hommes comme vous, monseigneur^ c'est la gloire. — Je me brouillerais avec Rome. — Ce sera un prétexte pour la conquérir.

M LES DEUX DIANE. — Ami, ami ! reprit le duc de Guise en regardant fixement Gabriel, vous haïssez bien Henri II ! — Autant que je vous aime, j'en conyiens, répondit le jeune homme avec une noble franchise. — J'estime cette sincérité, Gabriel, repartit sérieusement le Balafré, et pour vous le prouver, je veux à mon lour vous parler à cœur ouvert. — Et mon cœur à moi se refermera pour toujours sur la confidence, dit Gabriel. — Ecoutez donc, reprit François de Lorraine. J'ai déjà, j'en conviendrai, envisagé quelqfuefois, dans mes songes, le but que vous me montrez aujourd'hui. Mais vousi m'accorderez sans doute, ami, que lorsqu'on se met en marche vers un tel but, il faut être au moins s(k de Tatteindre, et que, risquer prématurément une telle partie, c'est vouloir la perdre î... — Cela est vrai, dit Gabriel. — Eh bien I reprit le duc de Guise, estimez-vous réellement que mon ambition soit mûre et que les temps soient favorables? Il faut préparer de longue main de si profondes secousses I U faut que les esprits soient déjà tout prêts h les accepter ! Or, croyez-vous qu'on soit, dès aujourd'hui, habitué d'avance, pour ainsi dire, à la pensée d'un changement de règne? — On s'y habituerait 1 dit Gabriel. — J'en doute, reprit le duc de Guise. J'ai commandé des armées, j'ai défendu Metz et pris Calais, j'ai deux fois été lieutenant général du royaume. Mais ce n'est pas assez encore. Je ne me suis pas encore assez approché du pouvoir royal 1 II y a des mécontens sans doute. Mais des partis ne sont pas un peuple. Henri II est jeune, intelligent et brave. Il est le fils de François 1er. H n'y a pas péril en la demeure pour qu'on songe à le déposséder. — Ainsi, vous hésitez, monseigneur? demanda Gabriel. — Je fais plus, ami, je refuse, répondit le Balafré. Ah î si demain, par accident ou maladie, Henri II mourait subitement... — Et lui aussi pense à cela I se dit Gabriel. Eh bien ! si

 ce coup ifliprévu se réalisait, monseigneur y dit-il tout haut, que feriez-vous? — Alors, reprit le duc de Guise, sous un roi jeune, inexpérimenté, tout à ma discrétion, je deviendrais en quelque sorte le régent du royaume. Et si la reine-mère ou bien monsieur le connétable s'avisaient de faire de l'opposition contre moi ; si les réformés se révoltaient ; si enûn l'Etat en danger exigeait une main ferme au gouvernail, les occasions naitraient d'elles-mêmes, je serais presque nécessaire I Alors, je ne dis pas, vos projets seraient peut-être les bien-venus, ami, et je vous écouterais. — Mais jusquc-lè, dit Gabriel^ jusqu'à cette mort, bien improbable, du roi?... — Je me résignerai, ami. Je me contenterai de préparer l'avenir. Et si les rêves semés dans ma pensée ne germent en faits que pour mon fils, c'est que Dieu l'aura voulu ainsi. — C'est votre dernier mot, monseigneur ? — C'est mon dejnier mot« dit le duc de Guise. Mais je ne vous en remercie pas moins, Gabriel, d'avoir eu cette confiance dans ma destinée. — Et moi, monseigneur, dit Gabriel, ie vous remercie d'avoir eu cette confiance dans ma discrétion. — Oui, reprit le duc, tout ceci est mort entre nous, c'est entendu. — Maintenant, ajouta Gabriel en se levant, je me retire. — Eh ! quoi, déjà ! dit le duc de Guise. — Oui, monseigneur, j'ai su ce que je voulais savoir. Je me souviendrai de vos paroles. Elles sont en sûreté dans mon cœur, mais je m'en souviendrai. Excusez-moi, j'avais besoin de m'assurer que la royale ambition du duc de Guise était encore assoupie. Adieu, monseigneur. — Au revoir, ami. Gabriel quitta les Toumelles plus triste et plus inquiet encore qu'il n'y était entré. — Allons ! se dit-il, des deux auxiliaires humains sur esquels je voulais compter, aucun ne m'aidera. Il me reste Dieal r

Diane de Castro, dans- son* Lonvre royal, virait to»Jiours au milieu de douleurs et 'dé. transes mortelles. Elle aussi attendait. Mais «on rôle tout pasâf était peut-être plus cruel encore que celui de Gabriel. Tout lien ne. s.'était pas ronppu cependant entre elle et «elui qui l'avait tant aimée. Presque chaque semaine le page André venait rue des Jardins-Saint-Paul, et sMnforraarit de Gabriel auprès d*AIoyse. Les nouvelles qu*ii reportait à Diane û'étaient guère rassurantes. Le jeune comte de Montgommery était toujours aussi taciturne, aussi sombre, aussi inquiet. La nourrice ne parlait de lui que les larmes aux yeux et la pâleur au visage. Diane hésita longtemps. Enfin un matin de ce mois de juin, elle prit un parti décisif pour en finir avec ses craintes. Elle s'enveloppa d'un manteau, fort ^mple, cacha son visage 50us un voile, et, à l'heure où' l'on s'éveillait à peine au château, . sortit du Louvre, accompagnée du seul André, pour se rendre aupirès de trabriel^ . Puisqu'il l'évitait, puisqu'il se taisait, eflle irait à lui, elle I Une sœur pouvait bien . visiter son frère I son devoir n'était-il même pas de l'avertir ou de le consoler? Malheuiseusement, tout le courage qu'avait dépensé Diane pour se résoudre à cette démarche devait être, inutile. Gabriel, pour ses courses vagabondes, dont il n'avait pas tout à faitp^du l'habitude, cherchait aussi les heures solitaires. Quand Diane, d'une main émue, vint frapper à la porte de son hôtel, il était déjà serti depuis plus d'une demi-heure,

The text on this page is estimated to be only 23.97% accurate

LES DEUX DIANE. 59 .Xfattendre ? On ne savait jamais quaasd il renireTait.JEt une trop. longue absence duLouvre pouvaiit exposer Diane à des caloomies... N'importe I elle, attendrait an-moins le temps qu'elle eût voulu lui consacrer. Elle demanda Aloyse. Aussi bien, elle avait besoin de la Toijr, de riaterrpger ellermôme. André fit enjtrei: sa .maîtresse dans tune ^pièce écartée, et courut prévenir là nourrice. ..Dç|>uis.des. annéefs,. depuis les.jonrs/.henreux do Montgommeryetde Vimoutiers,(AlQyse et.DianerGas8a en .disant, comme autrefois aussi : — Chère nourrice !.«. — Quoil madame, .dit Aloyse émaeanx larmes, vous vous souvenez donc encore de moi ? vous me recoonaissez?-' -* Si je me souviens de toil si je te reconnais! reprit Diane ; c'est comme si je ne devais paSi mf^ souvenir de Ja maison d'Ënguerrand I^ c'est comme si je pouvais ne pas reconnaître le cbAteau dèilonJtgommery! Cependant -Aloyse contemplait. Diane^avecipius. d'attention, et joignant les mains : — Etes-vous belle ! s'écria-t-elle en«souiiint.et eii.«oapirantàlafois. Elle soudait ; . car elle avait bien aimé^te jeune, fille .devenue une si belle dame. Elle soupirait ^.earwelle mesurait toute la douleur, de Gabriel. Diane compf it oe regaoxi en mâme tei|ips inélancoliqiia et ravi d' Aloyse, et se hâta de dire en rougissant. un. peu : — Ce n'est pas .de moi que. je . suis venu parler, nonrnce. ^. — Est-ce de lui T dit Aloyse.

M LES DEUX DIANE. — Et de qui serait-ce ? devant toi, je puis ouvrir mon cœur. Quel malheur que je ne Taie pas trouvé ! Je venais le consoler en me consolant. Gomment est-il T bien morne et bien désolé, n'est-ce pas? pourquoi n'est-il pas venu me voir une seule fois au- Louvre? Que dit-il î que isdt-il^ parle I parle donc, nourrice I ^ Hélas i madame, reprit Âloyse, tous avez bien raison de croire qu'il est morne et désolé. Figurez-vous... Diane interrompit la nourrica — Attends, bonne Aloyse, lui dit-elle ; avant que tu ne commences, j'ai une recommandation à te faire. Je resterais ici jusqu'à demain à t'écouter, vois-tu ; sans me lasser, sans m'apercevoîr de la fuite du temps. Il faut pourtant que je rentre au Louvre avant qu'on n'y ait remarqué mon absence. Promets-moi une chose : quand il y aura une heure que je serai ici avec toi, qu'il soitrentré ou non, avertis-moi, renvoie-moi? — Mais c'est que, madame, dit Aloyse, je suis bien capable d'oublier l'heure, moi aussi ; et je ne me fatiguerais pas plus à vous parler que vous à m'entendre, savez-vous! ^ Comment donc faire ? reprit Diane, je crains nos deux faiblesses. — Chargeons de la dure commission une troisième personne, dit Aloyse. — C'^t cela !... André. Le page, qui était resté dans la pièce voisine, promit de frapper à la porte lorsqu'il y aurait une heure d'écoulée. — Et maintenant, dît Diane en revenant s'asseoir près de la nourrice, causons à notre aise et tranquillement» sinon gaîment, hélas I Mais cet entretien, bien attachant à la vérité pour ces deux femmes attristées, offrait cependant nombre de difficultés et d'amertumes. — D'abord, aucune des deux ne gavait au juste jusqu'où Tautre était dans la confidence des terribles secrets de la maison de Montgommery. En outre, dans ce qu'Aloyse connaissait de la vie précédente de son jeune maître, il y avait bien des lacunes inquiétantes qu'elle avait peur pour elle-même de cornr\

LES DEUX DIANE. 61 menter. De quelle façon expliquer ses absences^s retours soudains, ses préoccupations et son silence même T Enfin la nourrice dit à Diane tout ce qu'elle savait, tout ce qu'elle voyait du moins, et Diane, en écoutant la nourrice, trouvait sans doute une grande douceur à entendre parler de Gabriel, mais une grande douleur à en entendre parler si tristement. En effet, les révélations d'Aloyse n'étaient pas faites pour calmer les angoisses de madame de Castro, mais bien plutôt pour les ra\4ver, et ce témoin vivant et passionné des déchiremens et dos défaillances du jeune comte, rendait présens pour ainsi dire à Diane tous les tourmens de cette vie agitée. Diane put se persuader de plus en plus que, si elle voulait sauver ceux qu'elle aimait, il était grandement temps qu'elle intervînt. Même dans les plus pénibles confidences, une heure est bien vite passée. Diane et Aloyse tressaillirent tout étonnées en entendant André frapper à la porte. — Eh quoi l déjà ! s'écrièrent-elles en même temps.

The text on this page is estimated to be only 20.29% accurate

«3 LES.BEfiX DIA«E. — QhÀ^ ditrielle^tout liattt,.il>faut4UQ>je le voie; il.le faut absoluflaant. — ¥oulâz^yao59 madame^Mque jelui dise de votre part d'aller tous 'trouver au. Louvre. — ^.^on 1 non I pas/au Louvre I .dit. Diane avec terreur; ^u'il ne vienne pas.au Lousre I Je verrai, je.guetterairune occasion comme celle de ce matin. Je Deviendrai ici, moi. — lUiS'S'il estr^ooti encore 1 diiAlpiEaef ^uel j6ur,.quelle «einaineseraHce?vle.&ave2TV0Ufi J'y vais» j'y* .vais,, répondit madame de Gasiro. — AllonsI il fimt noiis^éparer, .bonne. nourrice,. ditroUe tout Jliaut à:dit^Ue»è '13eTéiiie. — Comme lorsqu'il était enfant, comme lorsqu'il^ étitit heureux, dit la nounroe. — Mieux 1 oh ! mieux encore,' Atoyse ; dans cetemps^là îhii'en avait pas* autant besoin. Diane quitta l'hôtel sans que Gabriel fût rentré. Une demi heure après, elle se retrouvait sans encombre dans son Iogement»du. Louvre, Jffais £i les suites de la démarche qu'elle avait risquée .ne 'l'inquiétaient plus, elle n'en.'Sentsdt que. plus vivemûnt aon angoisse 4iu ^ujet des projetainêoBiuis de Gateiel. Les .pressentimens

1 G^tbriel ne rentra 'Cher'Itti*qa'asser atant'dans la jour-^ née. La chaleur "était grande ce*ioar-ià; fl était" fatigué de corps, phis fatigué - d'esprit. Mais quand Aioysreut prmioncé'Ie nom de Diane et lui eut dit sa visite, il se redressa; il se ranima-, tout' vibrant et palpitant — Que voulait-elle?.,, qu'a-t-elle dit^ qu'à-t^llë'fait^:.. Oh I pourquoi n'étais-je pas là ! Mais parle, dis-moi tout,. Aloyse, toutes ses paroles, tous ses gestes. Ce fut à son tour dlnterrogiBr avidement la nourrice en lui laissant à peine le temps de répondre. — Elle veut me voir? s'écria t-il. Elle a quelque chose à me dire? mais elle ne sait quand elle pourra revenir? Oh I je ne puis pas attendre dans cette incertitude, tu conçoi»^ cela, Âloyse. Je vais aller sur-le-champ au Louvre. ^ Au Louvre, Jésus ! s'écria Aloyse épouvantée. — Ehl sans doute, répondit Gabriel avec calme. Je ne sois pas banni du Louvre, je suppose, et celui qui a délivré à €alais madame de Castro a bien le droit d'aller lui présenter ses hommages à Pétri?. ^ Assurément, dit Aloyse toute tremblante. Mais madame de Castro a bien-recommandé que vous ne veniez pas la trouver au Louvre; — Anrais-je quelque chose h y craindre ? dit Gabriel fièrement. Ce serait une raison'pour y aller. — Non, reprit la nourrice, c'est probablement pour elle-mtoie que madame de Castro redoutait?... — Sa réputation aurait bien plus à soufirir d'une démarche secrète et furtive si elle était découverte, que d'une viâte publique et au grand jour comme «elle que je compte* lui faire, que je lui ferai aujourd'hui, à l'instant même. Et il appela ponr qu'on vînt le changer d'habits. — Mais, monseigneur j dit la pauvre Aloyse à bout de ses raisons, vous-même jusqu'ici* vous évitiez le Louvre,, madame de Castro l'a remarqué.- Vous n'avez pas voulu aller la voir une seulefbis depui»>votre*retDur. — > Je n'allais pasr voir madame *de Castro quand elle ne m'appelait pas, ditGabrieh J^évitais le- Louvre quand je^

 n'avais aucun motif é*j aller. Mais aujourd'hui, sans que mon action soit intervenue en rien, quelque chose d'irrésistible m'invite, madame de Castro désire me voir. J'ai juré, Aloyse, de laisser dormir en moi ma volonté, mais d« laisser toujours fkire la destinée et Dieu, et je vais me rendre au Louvre sur l'heure. Ainsi, la démarche de Diane allait produire le contraire de ee qu'elle avait souhaité. vm. L'IUPRUDENCE de la PRÉGAUTIOll. Gabriel pénétra sans opposition dans le Louvre. Depuis la prise de Calais, le nom du jeune comte de Montgommery avait été prononcé trop souvent pour qu'on pensât à lui refuser l'entrée des appartemens de madame de Castro. Diane, dans le moment, s'occupait seule avec une de ses femmes à quelque ouvrage de broderie. Bien souvent elle laissait sa main retomber, et, songeuse, se rappelait son entretien de la matinée avec Aloyse. Tout è coup André entra tout effaré. — Madame, monsieur le vicomte d'Exmès 1 annonça-t-il. (L'enfant ne s'était pas déshabitué de donner ce nom à son ancien maître.) — Qui? monsieur d'Exmès! ici! répéta Diane bouleversée. — Madame, il est sur mes pas, dit le page. Le voici. Gabriel parut sur la porte, maîtrisant son émotion de son mieux. Il salua profondément madame de Castro qui, tout interdite, ne lui rendit pas d'abord son salut. Mais elle congédia du geste le page et la suivante. Quand Diane et Gabriel furent seuls, ils allèrent l'un à Taulre, se tendirent et se serrèrent la main.

LES DEUX DIANE. 65 Ils restèrent ainsi les mains unies une minute à se contempler en silence. •— Vous avez bien voulu venir chez moi, Diane, dit enfin Gabriel d'une voix profonde. Tous aviez à me voir, k me parier. Je suis accouru. ^ Est-ce donc ma démarche qui vous a appris que j'avais besoin de vous voir, Gabriel, et ne le saviez-vous pas bien sans cela T — Diane, reprit Gabriel avec un sourire triste, j'ai fait ailleurs mes preuves de courage, je puis donc dire qu'en valant ici au Louvre, j'aurais eu peur 1 — Peur de qui? demanda Diane qui avait peur ellemême de sa question. ~ Peur de vous I... peur de moi !... répondit Gabriel, » Et voilà pourquoi, reprit Diane, vous avez préféré oublier notre ancienne affection?... je parle du côté légitime et saint de cette affection I se hâta-t-elle d's^jouter. — J'aurais préféré tout oublier, j'en conviens, Diane, plutôt que de reîitrer de moi -même dans ce Louvre. Mais, hélasl je ne l'ai pas pu. Et la preuve... — La preuve î — La preuve, c'est que je vous cherche toujours et partout, c'est que, tout en redoutant voire présence, j'aurais donné tout au monde pour vous entrevoir une minute de loin. La preuve, c'est qu'en rôdant à Paris, à Fontainebleau, à Saint-Germain, autour des châteaux royaux, au lieu de désirer ce que j'étais censé guetter, c'est vous, c'est votre aspect charmant et doux, c'est votre robe aperçue entre les arbres ou sur quelque terrasse que je souhaitais, que j'appelais, que je voulais 1 La preuve enfin, c'est que vous n'avez eu qu'à faire un pas vers moi, pour que, prudence, devoir, terreurs, tout fût oublié par moi. Et me voici dans ce Louvre que je devrais fuir 1 Et je réponds à toutes vos questions I Et je sens que tout cela est dangereux et insensé, et cependant je fais tout celai l>iane, avez-vous assez de preuves ainsi? — OuiyOui, Gabriel, dit précipitamment Diane toute tremblante.

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

w ura DEUX dune. persister dans mon ferme dessein, de ne plus vons iroir, de m'enfuir si vous m'appeliez, de me taire si vous m'inteiroj giosl Cela eût bien mieux valu pour vous et peur me cxoyez-le bien$ Diane. Je savais ce que je faisais. Je préfé--^ rais encore pour vous des inquiétudes h des douleurs; P0urquoi,.meB Dieu I suistje sans force oo&tre votre voix, oontre votre regard .?• •« Diane commençait à comprendre qu'en effet die pouvais avoirreu toit de vouirâ sortir de soa indécision morte4te« Tiouttsujei d'entretâen: étidt.une souffirasee, toute questioa était un péril. Entre* cea decŒ être» que* Dieu > av»it ciëésy pouF le bonhenr peot^^lrev il ne; pouvait- plus' y avoir, grâce aux hommes, que défiance, danger et' Je tenais, mœ, à vous voir-pourdeu^ raisons^ Gabriel? j'avais d'abord une explicationi ài vous donner, etpoisy j'avais à vous en demander une. — Parlez, Diane, repartie Gabri^*. Ouvrez» et déchire» à votre gré mon cœur. U est à vous. — J'avais premièrement besoin de vous faire savoir; Gabrid, pourquoi, dès votre message reçu, je n'avais pas pris tout de suite ce voile que vous me renvoyiez, et n'é* tais pas entrée sur-le-champ dans quelque couvent, ainsi que je vous en avais xprimé le vœu à Calais dans note dernière et douloureuse entrevue. ' Vous ai-je adressé le moindre reproche à ce sqjei;^ Diane? reprit Gabriel. Je vous avais fait dire par André que je vous rendais votre promesse. Ce n'était point desM» part une vaine parole mais une intention réelle. — C'était aussi mon intention réelle de me faire rdin gieuse, Gabriel, et cette intention n'est encore qu'ajour>^ née, sachez-le bien. — Pourquoi, Diane? pourquoi renoncer, à ce monde pour lequel vous êtes faite? — Que votre conscience, se tranquillise sur ce^ point» >

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

LE5*DEDX'DUNE. «? ami; reprit Diane : ce*n*est pas tant* potir obéir an serment que je vous avais juré, mais ponr contenter le secret désir de mon âme, que je veux qi^iler ce monde où j'ai tant soQflèrt. J*ai bien besoin de paix et de repos, allez 1 et ne saurais maintenant trouver le calme qu'avec Dieu. Ne m'en* viez pas ce dernier refuge. — Oh'! si, je-vou^'rënvie! dit Gôhrirt. — Seulement, continua Diane ^ je n'ai pas tont de suite accompli mon irrévocable* dessein; ponr une raison-: je vOTilais veiller à* ce que* vous accomplissiez la demande contenue dans ma dernière lettre, à ce que vous ne vou» ftrssiez pas juge et punisseur,* à ce que vous ne préveniez^ pas Dieu. — Si jamais on le prévient I murmura Gabriel. —: J'espérais enfin*, continua Diane, pouvoir an besoin me jeter entre ceux que j'aime et qui se haïssent, et qui sait? peut-être empêcher un malheur on un crime. M'en voulez-vous de cette pensée, Gabriel ? — On ne petirt en vouloir aux anges de ce qui est de leur nature; Diane. Vous avez été généreuse, et c'est tout simple. ^ Eh ! s'écria madame de Castro, sals-je même si j'ai été généreuse? sais-j^ du moins jusqu'à quel point je le suis. Je pardonne dans l'ombre et au hasard I Et c'est justement là-dessus que j'^ai à vous interroger, Gabriel ; car je veux connaître dans toute son horreur ma destinée. ' Diane I Diame 1 c'est une ciuriosiié fatale I dit GabrieL - ^•N'importe i rej^tiDiiiie. Je>neTesleraipa8 un jour de plus dans cette bonriiÉft^perplexitéi Dites-moi, Gabriel'^ avez-vous aeqnis enfia.lai^coavîetiML que j'étaîs-réelie* meirt votre sonirY oaibtonravinMroiiB perdfi; absolument tout espoir de sa^ov ia* véfilé sm^c&i. étranget seorei? Réipondes (je vousledèonrade^ jeKfws'eivsQppye. — Je répondrai, dit trtstwnent Gabriel. Diane, il* y a un proverbe espagnol qui ditqaet Toujours, il faut caver- a^ pliev Je me suis donc habitùév depuis notre séparatiott, à vous regarder dans ma pensée |comme- masoefor'. Mois te vérité est que je n'en ai pas acquis de nouvettes preuves. ^

68 LES DEUX DIANE. Seulement, comme vous le disiez, je n'ai plus aucun espoir, aucun moyen d'en acquérir. — Dieu du ciel I s'écria Diane. Le... celui qui devait vous fournir ces preuves n'existait-il déjà plus lors de votre retour de Calais T — 11 existait, Diane. — Alors, je le vois, c'est qu'on ne vous a pas tenu la promesse sacrée qu'on vous avait faite ? Qui donc m'avait dit pourtant que le roi vous avait admirablement reçu?... — On a tenu rigidement, Diane, tout ce qu'on m'avait promis. — Oh 1 Gabriel ! avec quel air sinistre vous me dites cela 1 Quelle effrayante énigme y a-t il encore là-dessous, sainte Mère de Dieu ! — Vous l'avez exigé, vous allez tout savoir, Diane, dit Gabriel. Vous allez porter jusqu'au bout la moitié de mon .secret d'épouvante. Aussi bien, je suis aise de voir ce que vous penserez de ma révélation, si vous persisterez, après l'avoir entendue, dans votre clémence, et si votre air, votre figure, vos gestes, ne démentiront point du moins vos paroles de pardon. Ecoutez I — J'écoute et je tremble, Gabriel, dit Diane. Alors Gabriel, d'une voix haletante et frémissante, raconta tout à madame de Castro, la réception du roi, comment Henri II lui avait encore renouvelé sa promesse, les représentations que madame de Poitiers et le connétable avaient paru lui (aire, quelle nuit d'angoisse et de fièvre lui, Gabriel, il avait alors passée ; sa seconde visite au Châielet, sa descente dans l'enfer de la prison pestiférée, le récit lugubre de monsieur de Sazerac, tout enfin I Diane écoulait sans interrompre, sans s'écrier, sans bouger, muette et raide comme une statue de pierre, les yeux fixes dans leur orbite, les cheveux hérissés sur le front. Il y- eut une longue pause quand Gabriel eut achevé sa lugubre histofre. Puis, Diane voulut parler, elle ne le put pas. Sa voix restait dans sa poitrine émue. Gabriel regar>dait avec une sorte de joie terrible son trouble et son épouvante. Enfin, elle put jeter ce cp — Grâce pour le roi!

LES DEUX DIANE. 69 — Ahl s'écria Gabriel, vous demandez grftceîvousie jugez donc criminel aussi 1 GrflceT ah I c'est une condamnation ! Grftce? il mérite la mort, n'est-ce pas? — Oh I je n'ai pas dit cela, reprit Diane éperdue. ~ Si fait l vous l'avez dit! vous êtes de mon aris, je le ?ois, Diane I Vous pensez, vous sentez comme moi. Seulement, nous concluons différemment selon nos natures. La femme demande grftce et l'homme demande justice! ^ Ahl s'écria Diane, imprudente et folle que je suisi pourquoi vousai-je fait venir au Louvre? Au môme instant, quelqu'un frappa doucement à la porte. — Qui est là? que me veuton encore? mon Dieu! dit madame de Castro. André entr'ouvrit la porte. -— Excusez-moi, madame, dit-il, c'est un message du roi. — Du roi ! répéta Gabriel dont le regard s'alluma. — Pourquoi m'apporler cette lettre, André? — Madame, elle est, m'a-t-on dit, pressée. — Donnez, voyons. Que me veut le roi? Allez, André. S'il y a une réponse, je vous appellerai. André sortit. Diane décacheta la lettre royale, et lut tout bas ce qui suit avec une terreur croissante : « Ma chère Diane, » On me dit que vous êtes au louvre ; ne sortez pas, je » vous prie, avant que je ne sois allé chez vous. Je suis au » conseil qui va s'achever d'un moment à l'autre. En le » quittant, je me rendrai sur-le-champ et sans suite à votre » logement. Attendez-moi à toute minute. » n y a â longtemps que je ne vous ai vue seule I Je » suis triste, et j'aurais besoin de causer quelques instans » avec ma fille bien-aimée. A tout à l'heure, donc. » Hbnri. » IMane pftlissante froissa cette lettre dans sa main crispée, quand elle eut achevé de la lire. Que devait-elle faire? /^

70 US DEUX DIAN& ^ Congédier tout de suile Gabriel ? Biais s*il rencontrait' en s'^d allant le roi qui, à tout instant, pouvait venirt Retenir près d'elle lejeune hoainie? Itfais le roi aUait le trouver en entrant ! Prévenir le roi; c'était exciter des soupçons. Préy^nlr Gabriel, c'était' proTX)quer sa colère en paraissant la craindre. Un choc entreœs deux hommes si dangereux l'un pour l'autre semblait maintenant inévitable, et c'était elle^ Diane, elle qui eût voulu les sauver au prix- dcson sang; qui avait amené;cette rencontre fatale (— Que vous mande le roi, Diane? demanda Gabriel avec un calme affecté que démientait le tremblement de sa voix. — Rien, rien, en vérité I répondit Diane. Une recommandation pour la réception' de ce soir. — Je vous dérange peut^tre; Diane, dit GabrieL Je me retire. — Non, non I restez 1 s^oria-Diane vivement. Après cela pourtant, reprit-elle, si- quelque affaire vous appelle au dehors sur-le-champ, je ne voudrais pas vous retenir. — Cette lettre vous a troublée, Diane. Je crains de vous être importun et vais prendre congé de vous. — Vous, importun, ami! le pouvez- vous penser I dit madame de Castro. N'est-ce pas moi qui suis allée vous chercher, en quelque sorte? Hélas I peut-être bien imprudemment, j'en ai peur; Je vous reverrai encore, mais non plus ici, chez vous. Dès que je pourrai m'échapper, j'Irai vous voir, j'irai reprendre cet entretien terrible et doux. Je vous le promets. Comptez sur moi. Pour le moment, vous aviez raison, je vous avoue que je suis un peu préoccupée, un peu souflûrante... J'ai comme la fièvre... — Je le vois, Diane, et je vous quitte, reprit tristement Gabriel. -— A bientêt; ami, dit-elle. Allez, allez I Elle marcha avec lui jusqu'à la porte de la chambre. —* Si je le retiens, pensait^elle en le reonodaisant, il est certain qu'il verra le roi; s'ibs'éleigne dans l'instant, il y a du moins une chance pour qu'il ne lerencoirîre pas.

The text on this page is estimated to be only 14.40% accurate

USS.QEGX IHAMË. If
,.Gependantel1e.hésitaU,.dQuftaitfittraiai)laiteiie0ro. -— Pardon, un dernier mot, Gabriel, dit-elle tontaihors d'elle-même, sur le js9uil.de k^.porlei MntDku IfnolrQ*]iécit m'a tellement: bouIeveEséel... j'aiipeinâbà'draMeHMeP^Bies idées..vQue yoUlais-je TQus.demaBder ?...>Ab l j'y suis«4JQ mot -seulement, jim mot .d'im^oritoce. Vo«tô>iieim>aii«z toujours pas .dit^e./iue Yous-avlaz liitçBtioQicie/airet ¥iâ crié grâce I et vous crlc^ justice 1 Cette Imstiee t^mmmèi 0^^ pévez vous donc TobtenirT — Je n'en^sais rien encore, ditiGabrielrd'iHL aif^soilLbra* Je me && h Dieu^ à Té vénemeal^tt k l'occasion. — ri A l'ooeaaion? répéta Diane eniMsaNmant. 'A I'ocM'aion?.,Qu'«Dtendez^yo«s par là? Oh l rontrez, >r«ntre]2'l ie.neiveux^s irousiaiaaer 'partir^ Gabtiel^tque ^vemstne m^'^yez €(zpUqaé ee mot : è rœeasion. Rcdtez, jeivous^en conjure. t£t, .le prenant par Ja màîn, elld le-ramenbit^anâ la chambre. — S'il rencontre le roi hors d'ici, 'pensait la paurre Diane, ils serontx«eul à seul, letHDi sans si)ite, Gabriel Vépée au côté. Du moins, «si je auis^'lè, je pourrai me précipiteB'Onbre em^ supplier Gabriel, 'me iMenau' ckevant du coup. Il faut que Clabriel teste. ^ — Je me sens mieux, .dit^lèteu^haut. <1l«9tez,*0abrrel, reprenons cette «asweiBailiaD^ièsnDeaHiBoi i^zplioationque j'attends. Je 'me.aanai beaucoup aânx. — '. Non,»Diane, mus^.ôtea^ancore plus agitée' qve^tout à 'heuie,.reprit/Gabriel./E(sa?ez-«yMis q

n LES DEUX DUNE. jKiSy dites? qui vous sembleraient toutes simples» n'esl€epas? i>iane tressaillit, tant le coup av^it Arappé juste t Nénnmolus, rassemblant toute son énergie : — Oh I Gabriel, dit-elle, comment croyez-vous que je puisse concevoir de vous de telles pensées? Vous, mon Gabriel, un meurtrier I Vous, frapper par surprise quelqu'un qui ne se défendrait pasi C'est impossible I Ce serait plus qu'un crime, ce serait une Iftcheté I Vous tous imaginez que je vous retiens? Erreur I Allez I partez I je vous ouvre les portes. Je suis bien traEquille, mon Dieu I Bien tranquille sur ce point, du moins. Si quelque chose me trouble, ce n'est pas une pareille idée, je vous en réponds. Quittez-moi, quittez le Louvre en paix. Je retournerai chez vous achever noire entretien. Allez, mon ami, allez. Vous voyez comme je veux vous garder! En parlant ainsi, elle l'avait conduit jusque dans l'antichambre. Le page s'y trouvait. Diane pensa bien à lui ordonner d'accompagner Gabriel jusque hors du Louvre. Mais celte précaution eût encore trahi sa déûance. Arrivée là cependant, elle ne put s'empêcher d'appeler André d'un signe, et de lui demander à l'oreille : — Savez-vous si le conseil est termmé? — Pas encore, madame, répondit tout bas André. Je n'ai pas vu sortir les conseillers de la grand'chambre. -- Adieu, Gabriel, reprit tout haut Diane avec vivacité. Adieu, ami. Vous me forcez à vous renvoyer presque, pour vous prouver que je ne vous retiens pas. Adieu, mais à bientôt. — A bientôt, dit avec un sourire mélancolique le jeune homme en lui serrant la main. Il partit. Elle resta à le regarder jusqu'à ce que la dernière porle se fût refermée sur lui. Puis, rentrant dans sa chambre, elle tomba à genoux, les yeux en pleurs, le cœur palpitant, devant son prie Dieu. — 0 mon Dieu I mon Dieu I disait-elle, veillez, au nom de Jésus l sur celui qui est peut-être mon frère, sur cela

pfpi est peut-être mon père. Préservez l'un de rautr«> les êtres que j'aime, ô mon Dieu I Vous seul le pourez maïktenant. a. OCCASION. Malgré les efforts qu'elle avait faits pour Tempêcher, ou plutôt à cause de ces efforts, ce que madame de Castro avait prévu et craint se réalisa. Gabriel était sorti de chez elle tout triste et tout troublé. La fièvre de Diane l'avait gagné en quelque sorte, et offusquait ses yeux, confondait ses pensées. Il allait machinalement par les escaliers et les corridors connus du Louvre, sans faire beaucoup attention aux objets extérieurs. Néanmoins, sur le point d'ouvrir la porte de la grande galerie, il se rappela qu'à son retour de Saint-Quentin, c'était là qu'il avait rencontré Marie Stuart et que l'intervention de la jeune reine-dauphine lui avait permis d'arriver jusqu'au roi, auprès duquel l'attendait une première déception. Car on ne l'avait pas trompé et outragé qu'une fois! c'était à plusieurs reprises qu'on avait frappé de mort son espérance I Après une première duperie, il eût bien dû s'habituer et s'attendre à ces interprétations exagérées et lâches de la lettre d'un Irailé sacré I Tandis que Gabriel roulait dans son esprit ces irritans souvenirs, il ouvrait la porte, et entrait dans la galerie. Tout à coup il frémit, recula d'un pas et s'arrêta comme pétrifié. A l'autre extrémité de la galerie, la porte parallèle venait de s'ouvrir. Un homme était enfré. Cet ho^me, c'était Henri II, Henri, l'auteur, ou du moinâ T. III. 5 O

The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate

1 ià n tÉfe DÈti* I)IAAË. le pfiridplàl (îomfJlicë dô ces criminelles déceptîdtis qui aTaieut à Jdtnais désolé et perdu Tâme et la Vie de Gabriell Le roi s'avançait seul, sans armes et sans suite. L'offenseur et TofiTensé, pour la première fois depuis l'outrage, se trouvaient en présence, seuls et séparés l'un de l'autre par une distance de cent pas à peine, qu'en vingt secondes et en vingt bonds l'on pouvait franchir. Nous avons dit que Gabriel s'était arrêté court, immobile et glacé comme une statue, comme la statue de ïa Vengeance ou de la Haine. Le roi aussi s'arrêta, en apercevant sel)itèment celui ^ue, depuis près d'Un an^ il n'avait encore revu que dans ses songes. Ces deux hommes demeurèrent ainsi près d'une minute sans bouger, cotnme fascinés l'un par l'autre. Dans le tourbillon de sensations et d'idées qui remplie aaieni de ténèbres le cœur de Gabriel^ le jeune boiiime éperdu ne savait choisir aucune réflexion^ trouver auctltie r^lution. Il attendait. Quant à Henri^ malgré son courage éprouvé^ ce

The text on this page is estimated to be only 25.68% accurate

îl se disait vagtièmëht (Jilë ôà dernière heure était venue, et t|ue c*était jùsle. Pourtant, il s'ëpprochait toujotrfs. Ses pieds semblaient le porter en aVant d*eui-môn1ë$, ël sans (Jtiô 6à volonté endormie y eût part. Les somnambules doivent mardher aiûsii Lorsqu'il se ttoutâ tout à fait devatit Gabriel, qu*il pUi entendre son soufUe et qu'il eut pu toucher sa maih, il porta, dang sod trouble étrange, la main à sa toque de Velours, et salua le jeune homme. / Gabriel ne lui rendit pas ce salut. Il garda son attitude de marbre^ et sa main pétrifiée ne quitta pas son épée pour son chapeau. Pour le roi, Gabriel n'était plus un sujet, mais un représentant de Dieu devant lequel on s'incline. Pour Gabriel Henri n'était plus un roi, mais un hothitië qui avait tué son père, et auquel il ne pouvait devoir ()uë de la haine. Cependant) il le laissa passer sans rien lui fôire et sans rien lui dire; Le roi, de son côté^ passa sans Èe retourner^ saiis s'étonner du manque de respect. Quand la porte se fut refermée etitte ces deut hommes, et que le charme fut rompu^ chacuti d>ut se réveilla, ^e frotta les yeux et se demanda : — N'était-ce pas un rêvef Gabriel sortit lentement du Loutre; Il ne Regrettait pisis l'occasion perdue, il ne se repentait pas de l'avoir laissé échapper. Il éprouvait plutôt une espèce de joie eonfuâë. -« Voici ma proie qui vient à moi^ pensait-il, la voilà qui tourne autour de mes filets, et qui se rapproche de mon épieu. Il dormit cette nuit là comme il n'avait pas dormi deflUis longtemps. Le roi n'était pas si tranquiUe ! Il se rendit chez Diane qui l'attenddit, et qui le reçut, on devine avec quels transports! Mais Henri fut distrait et inquiet. Il n'osa parler du comte ^

 Il se disait pourtant que Gabriel sortait sans doute de chez sa fille quand il l'avait rencontré. Mais irne voulut point approfondir cela ; seulement, lui qui était venu pour une effusion de confiance, il conserva pendant toute sa visite un air de défiance et de contrainte. Puis il rentra cliez lui sombre et triste. Il se sentait mécontent de lui-même et des autres. 11 ne dormit pas de la nuit. Il lui semblait qu'il était entré dans un labyrinthe d'où il ne sortirait pas vivant. — Cependant, se disait-il, je m'ofiGrais en quelque sorte aujourd'hui à Tépée de cet homme. Il est donc certain qu'il ne veut pas me tuer I Le roi, pour se distraire et s'étourdir, ne voulut pas rester à Paris. Pendant les jours qui suivirent cette rencontre du comte do Montgommery, il alla successivement à SaintGermain, à Chambord et chez Diane de Poitiers, au château d'Anet. Vers la fin de ce mois de juin, il était à Fontainebleau. Et partout il déployait le plus d'activité possible, et semblait vouloh* éteindre sa pensée dans le bruit, le mouvement et l'action. Les fêtes prochaines du mariage de sa fille Elisabeth avec le roi Philippe II donnaient à ce besoin fébrile d'activité un aliment et un prétexte. A Fontainebleau, il voulut oflfirir à l'ambassadeur d'Espagne le spectacle d'une grande chasse à courre dans la forêt. Cette chasse fut fixé par lui au 23 juin. La journée s'annonça comme devant être chaude et lourde. Le temps était à l'orage. Henri ne contremanda pas néanmoins les ordres donnés. Une tempête c'est encore du bruit. Il voulut monter son cheval le plus impétueux et le plus rapide, et se livra à la chasse avex une sorte de fureur. Il y eut même un moment où, emporté par son ardeur et i'fiurdeur de son cheval, il dépassa tous ceux qui le suivaient, perdit la chasse de vue et s'égara dans la forêt. Les nuages s'amoncelaient au ciel, de sourds grondemens retentissaient au loin. L'orage allait éclater. r>

LES DEUX DIANE. 77 Henri, penché sur son cheval écumant, dont îl n'essayait pas de^ ralentir la course, mais qu'il pressait plutôt delà voix et de Téperon, allait, allait, plus vite que le vent, parmi les arbres et les pierres ; ce galop vertigineux lui plaisait, et il riait tout haut et tout seul. Pendant quelques instans, il avait oublié. Tout à coup son cheval se cabra, effrayé ; un éclair venait de déchirer la nue, et le fantôme soudam d'une de ces roches blanches qui abondent dans la forftt de Fontainebleau s'était dressé à Tangle d'un sentier. Le tonnerre en éclatant redoubla la peur du cheval ombrageux. Il s'élança tout effaré. Son brusque mouvement en arrière avait cassé la bride près du mors. Henri n'ev était plus maître. Alors commença une course furieuse, terrible, insensée. Le cheval à la crinière raidie, aux flancs fumans, aux jarrets d'acier, fendait l'air comme un flèche. Le roi, penché sur son cou pour ne pas tomber, les cheveux hérissés, les habits au vent, cherchait vainement à reprendre la bride qui lui eût d'ailleurs été inutile. Si quelqu'un les eût vu passer ainsi dans la tempête, il les eût pris à coup sûr pour une vision infernale et n'eût pensé qu'à faire le signe de la croix. Mais personne n'était même là 1 pas une fime vivante, pas une chaumière habitée. Cette dernière chance de salut qu'ofifre à l'homme en péril la présence de son semblable, manquait au cavalier couronné. Vas un bûcheron, pas un mendiant, pas un braconnier, pas un voleur pour sauver ce roi I Et la pluie ruisselante, et les coups de plus en plus rapprochés de la foudre, accéléraient de plus en plus le galop éperdu du cheval terrifié. Henri, de ses yeux égarés, tâchait vaguement de reconnaître le sentier de la forêt que suivait sa course mortelle. Il se reconnut à certaine éclaircie d'arbres, et il frémit. Le isentier menait droit au sommet d'une roche escarpée, qui surplombait à pic sur un trou profond, un abîme! Le roi s'efforça d'arrêter le cheval de la main, de la voix. lUcn n'y fit. n

The text on this page is estimated to be only 10.17% accurate

qi va mm DiAMB. ^ laisser toinlt^, c'était all»r 10 brigar le ftont sut quelque tronc dVbrà ou quelque Eaillie de granit. Uieux valait n'entplofer qu'au dsmier ipoinant cette ressource déMais en tout cas, lHaac\ «e sentait pesdu, et déjà lecommandait à Dieu ^dq ^ipe pleine de renaoïds et pleine d'épouTWto- * Il ne savait ménie pas au juste à quel endroit du nnlier il se trflurail, et si le précipica était près ou loin. Mais il devait être pr^, et le roit ^ tous risques, allait ge laisser glisset à |erra... En jetant deyarit lui un dernier ragard au loin, il aperçut, AH \X)^\ du sentier, un homme, à (^«val comme lui, mais arrêté à l'abri sous un cbdne. Cet tiçiuDie, il ne pouvait le Faconnattra à celle distance, D'siilflurs, un manloau long Qf uu ctiapBBu à larges bords cacliiiieiit ses traits et sa tqui^Uf'S' Hais c'était sans nul doutQ quelque genlilliommo éj^ar^ aussi dans la torfit. DËs-lor^ à^nri étfiit sauvé. Lq sentiet était éUoit, et IHuconnu n'avait qu'à poii^^'f gOE ctteval en avant pour bfljtrer I- iM -.--i' j i . i:'; .■ .oi, pusaulpruant à allonger la in.iv 1 coursB. Kl uand ménie il y aurait eu k cela quelque di^nger, l'bQgnme, en reconnaissant le roi, ne deyait pas hésiter à çautif ce fl^pger PQur sauver son maîtreEu TlDgt fois moiua 4^ tenipa qu'on n'en met à lire ceci, les trois ou quatre cents pas qi^i séparaient Henri dp son sftuvpHF aïftiept é|é ftapchis. Henri, pour l'avertir, Jeta vBts lu| un cri 4a dé^esse m agitant spq br^s IpvéL'i)o*mi;)^ iQyit p^ &t p^ p^piirament. Il s'aRprllait aans doute. ft|ai§, () terreur 1 1^ cbevfl ^mporfé passa devant lui sans que l'élT^ge pavalièt fit pOHF Is retenir le plus irapercepliùe geste. Il spiîipl* même s'être un peit reculé psuir éviter tout cfioc ppssiMe. Le rqi poussa qo secQud crj ^u^ pluQ d'appel et eie prière, cette fois, mais de rage et de désespoir. <>

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

USS PEUX DIAp:, IV Cependant il croyait sentir sous les pM$ de fejr de son cheval sonner la pier^ et non plus te 3ol. |1 éi4\t arrivé. au rocher fatal. Il prononça le nom de Dieu, dégagea son pied de Vétfisf^ et, à tout hasard, se laissa a|lpr à terre. La secousse l'envoya rouler à quinze pas de là. Mais, par un vrai miracle, il tomba sur un tertre de mousse et d'herbe, et ne se fit point de mal. Il était temps I l'abîme s'ouvrait à vingt pas de là. Quant à son cheval, étonné de ne plus sentir son fardeau, il parut ralentir un peu son élan ; si bien qu'arrivé sur le bord du gou(&ç), i\ eu| le temp^ de le mesurer, et, par un dernier instinct, de se rejeter violemment en arrière, l'œil agrandi, les naseaux fumans, la crinière écheyplée. Mais si le roi l'eût monté encore, ce tefpps ^abit d'arrfij Y^t^\ justement précipité dans l'abîpîe. Aussi, après avoir élevé vers Dieu, qui l'avait si évidenjp}ent protégé, ime fervente action de grâce ; après aypir rejoint, calpié et remonté son cheval; la pren^ière p^psé^ de Henri fi;t 4© courir, plein de colère, sur cet ho^ime qu|, sans l'intervention divine, l'eût laissé si lâchement pénf • l^lnconou était resté à la même place, toujours immobile sous les plis de son manteau noir. — Misérable I lui cria en s'approchant)e roi çfxxàx^d \\ Alt à portée de se faire entendre. N'as-tu donc p4S yu]|ipn d^mger? Ne m'as-tu pas reconnu, régicide? Et, qu^pd op n'eût pas été ton roi, ne devais-tu pas sauvef tout hipmiiiè en un tel péril, puisque \\jl n'avais pour cel^ j^u'4 étg^çlfe le bras, infâme l L'boiifime ne bougea pas, ne répondit pas ; il releva seulement un peu sa tête que dérobait aux yeux de Henifi soi| large feutre. Le roi frémit cq recoimaissant la figure pâle et inomp dfo Gabriel, Dès)ors« il se tut, et, courbant le front : -r Le comte de Montgojnmery ! murmurn-t-ii iq\xi bas j alors je n'ai rien à dire. Et, sans ajouter une parole, il donna de l'éperon k son pbeval, et reptra ^u galop dans |a forêt. fy

N 80 LES DEUX DIANE. — lî ne me tuerait pas, se disait-il pris «i'un frisson mortel, mais il paraît qu'il me laisserait mourir. Pour Gabriel, resté seul, il se répéta avec un sourire lugubre: — Je sens ma proie venir et l'heure s'approcher. X. BICTRE DEUX DEVOIRS. Les contrats de mariage d'Elisabeth et de Marguerite do France devaient être signés le 28 juin au Louvre. Le roi, dès Je 25, était donc de retour à Paris, plus triste et plus préoccupé que jamais. Depuis cette dernière apparition de Gabriel surtout, sa vie était devenue un supplice. Il fuyait la solitude et voulait constamment des distractions à la sombre pensée dont il était pour ainsi dire possédé. 11 n'avait cependant parlé non plus de cette seconde rencontre à personne. Mais il avait à la fois envie et peur de s'épancher là-dessus avec quelqu'un de dévoué et de fidèle. Car pour lui il ne savait plus que croire et que résoudre, et l'idée funeste, à force d'être regardée par lui en face, s'était entièrement brouillée dans son esprit. Il se décida à s'en ouvrir avec Diane de Castro. Diane avait certainement revu Gabriel ; c'était de chez elle que le jeune comte sortait, sans nul doute, quand il l'avait vu la première fois. Diane savait donc peut-être ses desseins. Elle pouvait, elle devait ou rassurer sur ce point ou prévenir son père I Et Henri, malgré les doutes amers dont il était sans cesse assailli, ne croyait pas sa fille bien-aimée coupable ou complice d'une trahison envers lui. Un secret instinct semblait l'avertir que Diane n'était pas moins troublée que lui. Madame do Castro, en effet, si elle

LES DEUX DIANE M ignordit les deux chocs étranges qui venaient d'avoir lieu déjà entre les destinées du roi et de Gabriel, ignorait aussi ce qu'était devenu depuis quelques jours ce dernier. André, qu'elle avait envoyé plusieurs fois à l'hôtel de la rue des Jardins-Saint-Paul pour y prendre des informations, n'en avait rapposté aucune. Gabriel avait de nouveau disparu de Paris. Nous l'avons vu sur les traces du roi à Fontainebleau. Dans l'après-midi du 26 juin, Diane était seule, toute pensive, dans sa chambre. Une de ses femmes, accourant précipitamment, lui annonça la visite du roi. Henri était grave comme à son ordinaire. Après les premiers complimens, il entra tout de suite en matière, comme pour se débarrasser d'abord de ces importuns soucis. — Ma chère Diane, dit-il en plongeant ses yeux dans les yeux de sa fille, il y a bien longtemps que nous n'avons parlé ensemble de monsieur le vicomte d'Exmès, qui a pris maintenant le titre de comte de Montgommery. Y at-il aussi longtemps que vous ne l'avez vu, dites ? Diane, au nom de Gabriel, pâlit et firémit. Mais se remettant de son mieux : — Sire, répondit-«lle, j'ai revu une seule fois monsieur d'Exmès depuis mon retour de Calais. — Et où l'avez-vous vu, Diane? demanda le roi. — Au Louvre, ici même. Sire. — Il y a quinze jours environ, n'est-il pas vrai? dit Henri. — En effet, Siré, répondit madame-de Castro, il peut y avoir quinze jours. — Je m'en doutais, reprit le roi. Il Ût une pause comme pour reconnaître ses nouvelles pensées... Diane le regardait avec attention et crainte, en essayant de deviner le motif de cet interrogatoire inattendu. Mais la physionomie sérieuse de son père lui paruf impénétrable. — Sire, excusez-moi, dit-elle alors rassemblant tout son courage, oserai-je demander à Votre Majesté pourquoi, r

The text on this page is estimated to be only 16.09% accurate

m U» DEUX DIAH& ^pfhn l0 UHig 0ilBDM qi^^elle a en effet gar4é avec moi $nf K^lai qui m'a sauvé h Calais de Uinfamie, aujourd'hui, 4 œtta heu?e» elle me fait Thonneur de oetie visite tout ex^ près, j'imagine, pour me questionner sur aon compte? rrr Vous dësir62 le savoir, Diane? dit le roi. m* Sire, j'ai cette audace, reprit-^lle. f-T {[ioU doue, vpussauree tout, poursuivit Heiiri, et je souhaite que ma confiance invite et provoque la vôtre* Vous ip'avez dit souvent que vous m'aimiez, mon enfant? r-r Je l'ai dit et je le répète, Sire, s'écria Diane ; je vousi aime comme isipp roi, eomme mon bienfaiteur et oomme naon père, mr Je puis tout révéler à ma tendre et loyale fllle, dit le roi i or^ écoutez-rmoi bien, Diane* — Je vous écoute avec toute mon âme, Sire. Denri raconta alora aes deux rencontres avec Gabpial ; la première dans la galerie du Louvre, la second^ ()^9 la forêt de Fontainebleau. Il dit à Diane l'étrange altitude do rébellion muette qu'avait gardée le jeune homme, et comment 1a première fois il n'aviiit pas voulu s^iu^r SQA roi» comment \% ^eeonde il n'avait pas voulu le sauver. Et Pi^no à ce récit ne sut point dissimuler $a tristesse et son effroi. Le conflit qu'elle redoutait tant entre Gabriel et le roi s'était d^à produit dans deux occasions, et pouvait se réproduire plus dangereux et plus terrible enoore, llenrii jBans paraître s'apercevoir de l'émotipn de sa fîUe, termina en disant : trr c^ ^nt là de gn^YM eSm^mi, aW-il pas vrai, Diane P Ce sont presque des crimes de lèse-majesté ! Et cependant, j'ai caché à tous ces injores et dissimulé mon ressentiVfmnU PAro# que ce jeune bomme a souffiirt à cause de moi dans le temps, malgré les glorieux services qu'il fv^t rendus h mon royaume, et dont il aurait dû sans doute être mieux récompBnséM. gt gzapt i^ur Diane son regard pénétrant ; — J'ignore, continua le roi, je veux ignorer, Diana* m ypus avez eu oonnaissaime de mes torts envers monsieur ^'Ëf mes 2 je yèuY t^ulement que vous iieabiez que mon 'à

The text on this page is estimated to be only 21.77% accurate

|,P DEUX PUB9B. m $\\mGe m'a été ponfi^pce, Sire, répondit dûuloureuspm^Ut madame de Castro, ^iqsi placée Çimf^)W (JpYQîrs (}e dtîïff QffectiQfts. :— Cptte cQniaapce est toute naturelle, piai^e, reprit te jroi. Eh bien ?..• ?jPUt^-t4U voyapt que s^ fiH^ bMf?!*— Eh bien I Sire, reprit Pjçine ftyeq effort, jfi prpi;^ qiçip yotre Majesté a raison... et qu'elle agira peut-être sagement... en faisant atlei^tion à monsieur d'Exniès... — Pensez-yous donc, Diane, qi|p ma vie coiu'e dçj dangers f dit Henri. — Ôh ! je ne dis pas cela, Sire î s'éfiiria Diane y^vement^ Mais enfin monsieur d'Exmès paraît avoir été blessj^ profondément, et Ton peut craindre... La pauvre Diane s'arrêta toute tremblante et le ih)nt baigné de sueur, Cette espèce de dénonciation, qjié lui arrachait la contrainte morale, répugnait à ce noblQ cœur. Mais Henri interpréta sa soufiQrance d'une toute autre ftiQon. — Je vous eomprends Diane I diHl en se levant et en marchant à grands pas dans la chambre. Oui, je le pressentais bien ; vous voyez, il feût que je me défie de ce jeune homme... Mais vivre sans cesse avec cette épée de Damoelès sur ma tête, e'est impossible. Les rois ont d'autre obligations que les autres gentilshommes. Je vais faire en sorte que l'on s'assure de monsieur d'Exmès. Et il fit un pfts comme pour sortir ; mais Diane se jeta an devant de lui. Quoi 1 Gabriel allait être accusé, livré, ftdt prisonnier peut-être I Et c'était elle, Diane, qui l'aurait trahi (... Elle ne put supporter cette idée. Après tout, les paroles de Gabriel n'avaient pas été si menaçantes !... -9- Sire, un moment l... s^écria-t-elle» Vous vous mépr^ nez, je vous jure que vous vous méprenez I Je n'ai pas dit

 le moins du monde qu'il y eût péril pour votre tôte deux fois sacrée. Rien, dans les confidences de monsieur d'Exmes, n'a pu me faire supposer la pensée d'un crime. Sans cela, grand Dieu I ne vous aurais-je pas tout révélé î — C'est juste, dit Henri en s'arrôtanl. Mais alors que vouliez-vous dire, Diane î — Je voulais dire seulement, Sire, que Votre Majesté ferait bien d'éviter autant que possible ces rencontres fâcheuses où un sujet ofiTensé pourrait oublier le respec dû à son roi. Mais d'un manque de respect à un régicide, il y a loin. Sire. Sire, serait-il digne de vous de réparer un premier tort par une autre iniquité î... — Non, certes, ce n'était point mon intention, dit le roi; la preuve en est que je me suis tû. Et puisque vous dissipez mes soupçons, Diane, que vous répondez de ma sûreté devant votre conscience et Dieu, et que, selon vous, je puis être tranquille... £tre tranquille I interrompit Diane en frémissant. Mais je ne me suis pas non plus avancée jusque-là , Sire. De quelle terrible responsabilité m'accablez-vous? Votre Majesté devra peut-être au contraire veiller, se tenir sur ses gardes... — Non, dit le roi, je ne puis toujours craindre et toujours trembler? Depuis deux semaines je n'existe plus. Il faut en finir. De deux choses l'une : ou, confiant en votre parole, Diane, je vais m'abandonner tranquille à mon sort et à ma vie, penser au royaume et non à mon ennemi, ne plus du tout m'occuper enfin du vicomte d'Exmès ; ou bien je vais faire mettre l'homme qui m'en veut hors d'état de me nuire, dénoncer à qui de droit ses insultes, et, trop haut placé et trop fièrement inspiré pour me défendre moi-même, laisser ce soin à ceux dont le devoir est de garder ma personne. — Qui sont donc ceux-là, Sire? demanda Diane. Mais, dit le roi, monsieur de Montmorency d'abord, connétable et chef de l'armée. — Monsieur de Montmorency I répéta Diane ea frissonnant j

 Ce nom abhorré de Montmorency lui rappelait à la fois tons les malbeurs du père de Gabriel, sa longue et dure captivité et sa mort Si Gabriel, à son tour, tombait entre les mains du connétable, un sort pareil lui était promis, il était perdu 1 Diane vit devant les yeux de sa pensée celui qu'elle avait tant aimé plongé dans un cachot sans air, y mourant en une nuit, ou, chose plus terrible 1 en vingt ans, et mourant en accusant Dieu, les hommes et surtout Diane, qui, sur quelques paroles incertaines et équivoques, l'aurait lâchement livré. Rien ne prouvait que la vengeance de Gabriel voulût ou put atteindre le roi ; il était certain que la rancime de monsieur de Montmorency n'épargnerait pas Gabriel. Diaue, en quelques secondes, se représenta à l'esprit tout cela, et quand le roi, posant définitivement la question, lui demanda : — Eh bien 1 Diane, quel conseil me donnez-vous ? Gomme vous pouvez mieux que moi conjecturer les dangers que je cours, votre parole sera ma loi. Dois-je ne plus m'occuper de monsieur d'Exmès, ou m'en occuper au contraire? •— Sire, répondit Diane qu'effiraya l'accent de ces dernières paroles du ro ,ie n'ai pas à donner à Votre Majesté d'autre conseil que celui de sa conscience. Si tout autre qu'un homme offensé par vous. Sire, vous eût manqué de respect sur votre chemin ou vous eût abandonné traîtreusement à votre danger, vous ne seriez pas venu me consulter, je pense, pour tirer un juste châtiment du coupa-^ ble. Quelque impérieux motif a donc engagé Votre Majesté au silence du pardon. Or, je ne vois pas de raison pour qu'elle cesse d'agir comme elle a commencé de le faire. Car, enfin, monsieur d'Exmès, si la pensée d'un crime pouvait lui être venue, ne pourrait, ce me semble, attendre deux occaâons meilleures que «elles qui .se sont offertes à lui dans une galerie solitaire du Louvre, et dans la forêt de Fontainebleau^ sur le bord d'une fondrière... — Gela suffît, Diane, dit Henri, et je ne vous demandais pas autre chose. Vous avez effacé de mon flme un grave soud, je vous en remercie, chère enfant. Ne parlons plus

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

^ m IM DEUX Duna de ceci, !• vw pouvoir songcar en toute libinlé d'esprit aux fôtes de nos mariages. Je veux qu'elles soient splendide^, je veux aussi que vous y soye? splendide, entendez-;YPus, Diane? — Que Votre Majesté m'excuse, dit Diane, mnis j^ tqut ials lui demande; justement la permission de ne point paFaîtve à ees réjouissances. J'aimerais mieux, s'il faut l'a^ vouer, pester dans ma solitude. 7^ Eh quoi ! dit le roi, mais ne savez-vous pas, Diane, qae ce sera une popripe tpute royale ? Il y aura des jeux et des tournois les plus beaux du monde, et je serai moi-même uB des tenans de la lioe. Quelle aâj^ire peut donc tous écavter de ces spectacles magnifiques, ma Oile aimée? — Sire, reprit Diane d'un ton grave, j'ai h prier... Quelques minutes après, le roi quittait madame de Casbro, l'âme allégée d'une partie de se^ angoisses. Mais ces angoisses, il les laissait toutes au cmur d(9 Ift pauvre Diane. XI. ? V |riipSf4M«h Le roi, dès-lors, à peu près délivré des inquiétudes qui l'attristaient, pressa de toute son activité les préparatifs de ees fêtes magnifiques qu'il voulait donner à sa bonne ville de Paris, à l'occasion des heureux mariages de sa fillp Elisabeth avec Philippe n, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie. Mariages bien heureux, eq effet, et qui méritaient certes d'être célébrés par tant de réjouissance I Le poëte de ëmi Carlos a dit de façon qu'il n'y ait plus à le redire où abou-^ tit le premier. Nous allons voir ce qu'amenèrent les préliminaires du second. Le contrat de ce mariage de Philibert Emmanuel avec la

The text on this page is estimated to be only 21.61% accurate

LES IffiUX DrANB. (f princesse Marguerite de Fpance devait être $\gn6 le 28 juin. Henri annonça que ce âS, et les deux jours suivans, il y aurait aux Toùmelles lice ouverte pour tournoie ^t aubra^ jeux chevaleresques. Et, sous prétexte demieux honorer les deuil époux» mais en réalité dans le but de satisfiiira son goAt passionaé pour ces sortes de joutes, le roi déclara qu'il serait lui-rgiême ^u nombre des tenans. Mais le matin du 23 juin, la reina Catherine de Hédi^iii» qui pourtant ne sortait guère en ce temps-là de sa retraitot fit demander avec instance un entretien au roi. Henri, cela va sans dire, acquiesça tout d'aboird à ce dé« sir de sa femme et da sa dame. Gatheriiie entra tout émue dans la ehambre du roi. TT Ah ! cher Sirp, s'écria-t-elle. dès qu'elle le ylt, au po[n dp Jésus I je vous en conjure, jusqu*^ la fin de ce mpis de juin, ne sortez pas du I^ouyre. " — Et pourquoi cela, madame? demanda Henri, étonné de ce brusque débat. — Sire, il doit vous arriver malheur ces jours-ci, reprit J^ Flprentine, — Qui vous a dit cela? fit le roi. — Votre étojle, gire, observée cette nuit par moi et mon astrologue italien, avec \^^ si^es les plus menaçans de danger, de danger mortel. Il faut savoir que Cath^niiia de Afé4iQ}^ çoipmepç^t dès lors h ^ livrer k ces pratiques do ffi^gte ej d'astrologie jwdiciair^, q»i, §'il fout ea ijrpire les m^moirps du temps» lui ?pentire«t raremept d^ps topt le cQurs de s^ m, Hais Henri H était fort ippr^d^i© h l'endroit des astr^î^ et répondit k la reipp, en riant ; rrr Eh i piadame, si mon étoile pi^aanono^ PP danger, il m'atteindra aussi bien ici que dehors, TTt Non, Sire, répondit Catherine, c'est sous le ciel et h l'air Hbre que le péril vous attend. ^ Vraiment? c'est peutrêtre alofs quelque ppnp 4^ vent, dit Henri.

LES DEUX DIANE. — Siie, ne plaisantez pas sur ces choses I reprit la raine. Les astres sont la parole écrite de Dieu. — Eh bien I il fkut convenir alors, dit Henri, que récriture divine est en général bien obscure et bien embrouillée. — Comment cela Sire ? — Les ratures 7 rendent, Je pense, le texte inintelligible; de telle sorte que chacun peut y déchifiârer à peu près ce qu'il veut. Vous avez vu, n'est-il pas vrai, madame, dans le grimoire céleste, que ma vie était menacée si je quittais le louvre ? — Oui, Sire. — Eh bien I Forcatel y a vu, le mois passé, autre chose. Vous estimez Forcatel, je crois, madame? — Oui, dit la reine, c'est un savant homme ! qui lit déjà là où nous ne faisons encore qu'épeler. — Apprenez donc, madame, reprit le roi, que Forcatel a lu pour moi, dans vos astres, ce beau vers qui n'a d'autre défaut que d'être inintelligible : c Si ce n'est Mais, redoutez son image. » — En quoi cette prédiction mfirme-t-elle celle que Je vous apporte? dit Catherine. — Attendez, madame I reprit Henri. J'ai là quelque part ma nativité qui fut composée l'an dernier. Vous rappelezvous ce qu'elle me présage ? — Mais assez vaguement. Sire. — D'après cette nativité, madame, il est écrit que je mourrai en due! : ce qui sera irare et nouveau pour un roi, assurément I Mais un duel, ce n'est pas l'image de Mars, il me semble, c'est bien Mars lui-même, à mon humble avis. — Que concluez-vous. Sire, de ceci ? dit Catherine. — Mais, madame, que, puisque toutes les prédictions sont contradictoires, il est plus sûr de ne croire à aucune d'elles. Ces menteuses se démentent les unes les autres, vous voyez bien I — Et Votre Majesté quittera le Louvre ces jours-ci? demanda C4atherîne.

LES DEUX DIANE. — En toute autrecirconstance, dit le roi, je serais heureux, madame, de vous être agréable en y demeurant avec vous. Mais j'ai promis et annoncé publiquement que j'irais à ces fêtes : je dois y aller. — Au moins, Sire, vous ne descendrez pas dans la lice? reprit Catherine. — Ici encore, ma parole donnée m'oblige, à mon grand regret, de vous reftiser, madame. Mais quel danger y a-fc-il dans ces jeux ? Je vous suis reconnaissant du fond du cœur de votre sollicihide ; pourtant , laissez-moi vous dire que de telles craintes sont chimériques, et qu'y céder serait faire croire faussement aux périls de ces gentils et plaisans tournois, que je ne veux pas du tout qu'à cause de moi Ton abolisse. — Sire, reprit Catherine de Médicis vaincue, je suis habituée à céder à votre volonté. Encore aujourd'hui je m« résigne, mais avec la douleur et l'effiroi dans le cœur. — Et vous viendrez aux Toumelles, n'est-ce pas, madame ? dit le roi en baisant la main de Catherine, ne fûtce que pour applaudir à mes coups de lance, et vous convaincre par vous-même de l'aveuglement de vos craintes. — Je vous obéirai jusqu'au bout, Sire, lui dit la reine en se retirant. Catherine de Médicis assista, en efiet, avec toute la cour, moins Diane de Castro, à ce premier tournoi, où, tout le jour, le roi courut des lances contre tout venant. — Eh bien I madame, les étoiles avaient donc tort 1 ditil en riant, le soir, à la reine. Catherine secoua tristement la tête. — Hélas! le mois de juin n'est pas fini, dit- elle. Mais le second jour, 29 juin, ce fut de même : Henri ne quitta pas la lice, et il y eut autant de bonheur que de hardiesse. «- Vous voyez, madame, que les astres se trompaient aussi pour aujourd'hui, dit-il encore à Catherine lorsqu'ils rentr^ent au Louvre. — Ah ! Sire, je n'en redoute que plus le troisième jour 1 s'écria la reine. Ce dernier jour des tournois, 30 juin, un vendredi, de«

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

m LES DEUX DIAHB* ¥ait êh» le plps beau et le plas brillant dus trois, et dore dignement ces premières IBtes. Les quatre tenans étaient : Le roi, qui portait pour livrée blanc, ei i^oir les (soulêun de madame de Poitiers Le duc de Guise, qui portait blanc et incarnat; Alphonse d'Esté, duc de Ferrare, gui portait jaune et rouge. Jacques de Saroie, duc de Nemours, qui porjiait jauQO et noir. « C'étaient là, dit Brantôme, quatre i^rinces des meilleurs hommes d'annes qu'on eût pu teouvjdr, non pas saulemeut en France, mais en autres eontréiB^. Aossi firentils tout ce jour-là merveilles, et ne savait-on à qui donn^ la gloire, encore que le roi fût un das plus excellidiis et des adroits à cheval de son royaume. » Les chances, en et&t, se partagèrent belles entre ees quatre habiles et renommés tenans, et les courses se succédaient, ia journée s'avançait, sans qu'on pût dire à qui appartiendrait 1-honneur du tournoi. Henri n en était tout animé et tout enfiévré. U était, dans ces jeux et passes d'armes, pomme dans son élément, et il tenait à vaincre là autant peut-être que sur de vrais champs de bataille. Cependant le soir venait, et les trompettes et elairons sonnèrent la dernière coursa. Ge Ait monsieur de Guise qui la fournit, et il le fit aux grands applaudissemens des damas et de la fouie assemblée. Puis la reine, qui respirait enfin, se leva. C'était le signal du départ — Quoi ! est-ce donc fini ? s'écria le roi excité et JaloniL Attendez, mesdames, attendez I n'est-ce pas à mon tour a courir t M. de Vieilleville fit observer au roi qu'il avait ouvert la lice le premier, que les quatre tenans avaient fourni un pareil nombre de courses, que l'avantage était, il est vrai, resté égal entre eux, et qu'il n'y avait pas de vainqueur; mais qu^enfin la lipe était fermée et la jourQ^e finie. 1

The text on this page is estimated to be only 17.40% accurate

LE8 DHU^ mAliS, M — Eh I reprit Henri aFec impatienoe^ ù te ro| ^^tr» le premier, il doit sortir te dernier, J[e ne yejjx pas qup celî^ finisse ainsi. Aussi bien voilà encord deu? lanceç eniièir^. — Mais, Sire, reprit mpnsieur de Vieilteville, \\ n-y 9 pli;^ d'assaillans. — Si fôit, dit le roi, tenez, eelul-là qui a toujours t€inu sa visière baissée et n'a pas pouru enccm^ Qui est-ce, Vieilleville? r- Sire, je ne sais pas je n'avais pas remarqué, dit Vieilleville. — Eh I moi&ieur I dit Henri qn s^vançant vers l'ineonnu, vous pillea, s'il vous plafk, rompre une lance, eette^ierr nière lance avec moi. L'homme fut un peu de temps sans répondre, puis pnfln, d'une voix grave, profonde et émue : — Que Votre Majesté, dit-il, ipe peimette de r^ser cet honneur. Sans que Henri pût s>en rendre compte, te soa de cette voix mêla un trouble étrange à l'impatience fébrile dqpt iâ était agité. 7- Yqus peyipettre de refu^r j ppp, i% ne peri^etsf pas cela, monsieur, dit-il avec un jppuvpipeft); ftpryejix dp colère. Alors l'jncflpnH leva §itencteï|sen|fipt §a yisjère. pt, ppur la tpqiçi^pie (pis depu}^ mw^ |P^î^S, te rqi put yoif le vidage pâl^ et njorijp dp pabnel (}p MontIfomm^ry. xn TOUfUVOI FATAL. A l^spect de cette sombre et solennelle figure du jeune comte de Montgommery, le roi avait senti un frémissement de surprise et peut-être de terreur courir par toutes ses veines. L

 Mais il ne youlat pas s'avouer à lui-même, encore moins laisser voir aux autres, ce premier mouvement qu'il réprima aussitôt. Son âme réagit contre son instinct, et, Justement parce qu'il avait eu peur une seconde, il se montra brave et mÂme téméraire. Gabriel dit une seconde fois de sa voix lente et grave : — Je supplie Votre Majesté de ne pas persister dans sa volonté I — J'y persiste cependant, monsieur de Montgommery, répondit le roi. Henri, la vue éblouie par tant d'émotions contraires, croyait deviner une sorte de défi dans les paroles et l'accent de Gabriel. Effirayé par le retour de ce trouble étrange que Diane de Gas^o avait un moment dissipé, il se raidissait énergiquement contre sa faiblesse, et voulait en finir avec ces lâches inquiétudes qu'il Jugeait indignes de lui, Henri H, un fils de France, un roi I 11 dit donc encore à Gabriel avec une fermeté presque exagérée : — Apprêtez-vous, monsieur, à courir contre moi. Gabriel, Tfime aussi bouleversée pour le moms que colle du roi, s'inclina sans répondre. En ce moment, monsieur de Boisy, le grand-écuyer, s'approcha et dit au roi que la reine l'envoyait conjurer de sa part Sa Majesté de ne plus courir pour l'amour d'elle. — Répondez à la reine, dit Henri, que précisément c'est pour l'amour d'elle que je veux encore courir cette lance. Et, se tournant vers monsieur de Yieilleville : — Allons I monsieur de Yieilleville, armez-moi sur-lechamp, dit-il. Dans sa préoccupation, il demandait à monsieur de yieilleville un service qui rentrait dans les attributions de la charge du grand-écuyer, monsieur de Boisy. Monsieur de Yieilleville surpris le lui fit respectueusement remarquer. — C'est juste ! dit le roi en se frappant le front. Où donc ai-jelatête?

 n rencontra le regard froid et immobile de Gabriel, et reprit avec impatience : — Mais si ? j'avais raison I Ne faut-il pas que monsieur de Boisy aille achever la commission de la reine et lui reporter mes paroles? Je savais bien ce que je faisais et ce que disais ! Armez-moi, monsieur de Yieilleville. — Cela étant, Sire, dit monsieur de Yieilleville, et puisque Votre Majesté veut absolument rompre encore cette dernière lance, je lui ferai observer que c'est à moi de la courir contre elle, et je réclame mon droit. En effet, monsieur de Montgommerj ne s'est pas présenté au commencement dans la lice, et n'y est entré que lorsqu'il la croyait fermée. — Vous avez raison, monsieur, dit vivement Gabriel, et je me relire pour vous céder ma place. — Mais dans c«t empressement du comte de Montgommery à éviter tout combat avec lui, le roi s'obstinait à voir les ménagemens insultans d'un ennemi qui s*imaginait lui faire peur. — Non î non ! répondit-il à monsieur de Vieilleville en firappant du pied la terre. C'est contre monsieur de Montgommery et non contre un autre que je veux courii^ cette fois I et voilà bien assez de délais I Armez-moi. Il échangea un regard hautain et fier contre le regard fixe et grave du comte, et, sans rien ajouter, il avança le front pour que monsieur de Vieilleville lui mit l'armet. Evidenmient son destin l'aveuglait. Monsieur de Savoie vint encore le supplier de quitter le champ au nom de Catherine de Médicis. Et, comme le roi ne répondait même plus à ses instances, il ajouta tout bas : — Madame Diane de Poitiers, Sire, m'a dit aussi de vous prévenir en secret de prendre garde avec qui vous alliez disputer cette fois la partie. Au nom de Diane, Henri tressaillit comme malgré lui, mais réprima encore ce tressaillement. — Vais- je donc avoir l'air de craindre devant ma dame 1 se dit-il. '^ /

$4 LES t)ÈUl DiANË. Et il garda toujours ïé sileiiee hautain d^uti homme iinportuné et déterminé. Cependant, monsietur de Vieillevitle, tout en l'armant, lui disait de son côté h voix basse : — Sire, je jure le Dieu vivant qu'il y a plus de trois nuite que je ne fais que songer qu'il Vous doit arriver quelque malheur aujourd'hui, et que ce dernier juin vous est fâtsll (1). Mais le roi he parut pas ih6rtie l'avoir entendu : il était déjà armé et il saisit sa lance. Gabriel tenait la sienne et comparaissait aussi en lice. Les deux champions montèrent à cheval et prirent champ. Il se fit alors dails la foule un silence étrange et profond. Tous les yeux étaient attentif, toutes les respirations suspendues. t'outtant, le connétable et biane de Casbo étant absens, chactth, à rexcèption de madame de Poitiers, ignorait qu'il y eût entre le roi et le comte de Montgommëry des motifs de haine et des sujets de vengeance. Nul ne prévoyait clairement k Un combat simulé une issue sanglante. Le foi, habitué à ces jeiix sans danger, s'était montré cent fois, depuis trois jouts, dans l'arène, dans des conditions ëîi apparence semblables à celles qui sé présentaient encore. Et cepeiidAnt, datiâ cel ttdvéi*sairc^ festé mystérieux jusqu'au bout, dans ses refus sighiûcatifs de combattre^ dans l'obstination aveugle du roi, oh sentait vaguement quelque chose d'inusité et de terrible, et, devant ce danger inconnu) on se taisait et on attendait. Pourquoi? personne n'aurait pu le dire ! Mais un étranger qui fût arrivé en ce moment, à voir l'air de tous les visages, se serait dit : Quelque événement suprême va certainement avoir Uen l Il y avait de l'effroi dans l'air. Une circonstance remarquable donna un signe évident de cette disposition sinistre des pensées de la foule : r (1) Mémoires de Tincent Carloix, secrétaire de M. de VieilieviUe.

The text on this page is estimated to be only 23.29% accurate

LES tiÉVt mAl^Ë. M Âtiji Coursos Orditiali-eâ^ et tant qu'elles duràlem, les cl&irOHS et les trotiipett^â sonnaient de Oontiniielles et étotlt^ dissantes fanfares. C'était comme la voix éclatante et jbjrètise du tournoi. Mais lorsque le roi et Gabtiel entrèrent dans la lice, léâ i^Dinpe(tes se turent tout à coup et tontes ensemble ; U n't en eut plus une seiAe qui chantât^ et, sâtië qu'on s'eu ^eûdtt compte, l'attente et l'horreui! générales, dans të sileiice iuatièoutumë, redoublèrent. Les deux champions^ bien plus encore que les assiâtâùs, resseiitaient ces impressions extraordinaires de trouble «îiii remplissaient pour ainsi dire l'atmosphèi^e. Gabriel ne pensait plus, ne voyait plus, no vivait pltis, I^ésque; U allait machinalement et cooime dans Un téve, faisant d'instinct ce qu'il avait dëjè fait dàtis des oittkms^ tances pareilles^ mais conduit en quelque sorte par ime secrète et puissante volonté qui, à coup sûr, n'était pas là sienne. Le roi était plus passif et plus égaré encore; Il avait ausâÂ devant les yeux une espèce de nuage, elj pour lui-mômë, avait l'air d'agb* et de se mouvoif dans une fiintasmagdrie idôuIO qtii n'était ni la réalité ni le songd. Il y etit touteA>is un éclair do sa pensée où il J^evit nettettiènl et & la lois les prédictions que la teine lui avait ap^ portées l'avant-veille au matin, celles de sa iiativité, et tsëllës de Forcàtel. Tout à tonpi éclairé par Je ne sais Quelle lueur terrible, il comprit et le sens et les corl*élatiôns de ces sinistres augures. Une sueur froide l'iUonda de là tetë aux pieds. H eut un instant Penvie de sortir de la lice et de renoncer à ce combat. Mais quoil ces milliets d'yeut attentifs pesaient sur lui et le douaient à sa place I D'ailleurs, monsieur de Vieilleville venait de donner le sigtal du départ. Le sort en est jeté. En avant ! et que Dieu ikssè ce qu'il lui plaira ! Les deux chevaux partirent an galof^, en ce ihoment plus intelligens et moins aveugles peut-ôtire que leurs lourds cavaliers balrlés de fei*. Gabriel et le roi se rencontrèrent au milieu ae l*arene. y

LES DEUX DIANE. Leurs lances à tous deux se choquèrent et se rompirent sur leurs cuirasses, et ils se dépassèrent sans aucun accident. Les pressentimens d'épouvante avaient donc eu tort ! Il y eut comme un grand murmure do joie qui s'échappa à la fois de toutes les poitrines soulagées. La reine éleva vers Dieu un regard reconnaissant. Mais on se réjouissait trop tôt! Les cavaliers, en effet, étaient encore dans la lice. Après avoir touché chacun l'extrémité opposée à celle par où ils étaient entrés, ils devaient revenir au galop à leur point de départ, et, par conséquent, se rencontrer une seconde fois. Seulement, quel danger pouvait-on craindre encore t ils se croisaient sans se toucher. Mais soit dans son trouble, soit avec intention, sou par malheur, qui sut jamais la cause hormis Dieu? Gabriel, en revenant, ne jeta pas, selon la coutume, le tronçon de la lance brisée qiii lui était resté dans la main. U le porta baissé devant lui. Et, en courant, emporté par son cheval lancé au gaiop, il rencontra au retour avec ce tronçon la tête de Henri n ! La visière du casque fut relevée par la violence du coup, et l'éclat de la lance entra protondément dans l'oeil du roi et sortit par Toreille. U n'y eut que la moitié des spectateurs déjà distraits et levés pour le départ qui vit ce coup terrible. Mais ceux-là poussèrent un grand cri qui avertit les autres. Cependant, Henri avait lâché la bride, s'était attaché au col de son cheval, et avait achevé ainsi la carrière au bout de laquelle le reçurent messieurs de Vieilleville et de Boisy. — Ah ! je suis mort I ce fut la première parole du rc^û Il murmura encore : — Qu'on n'inquiète pas monsieur de Montgommery I..» c'était juste... je lui pardonne. Et il s'évanouit. Nous ne peindrons pas le trouble qui suivit. On enhralna Catherine de Médicis à demi morte. Le roi fut transporté n,

The text on this page is estimated to be only 13.07% accurate

U» mVi PtANE. ^ Puis, la fièvre le psit, pi |e dé\m, ^t l'agooio. Enfin, le lu juillpt 1^, le lendemaîQ du jour où, selo^ sa dernière volonté, sa sœur Marguerite en larmes ^vait épopsé le duc de Savoie, Hmn II expira, ^pr^s pf)zp longs jours d^agonie. Le naème jour, Eia49me Diane de Castro ^t^it p^^ne a|i plutôt s'était enfuie ppur $QP apciea peuvent des j^^nédiç^ tines de Saint-Quentin, rouvert depuis la f^^ dp Çatef^r Oambr^si^ I . RÈGNÇ PE FRANÇOIS H. xin, NQUVBi, gr4T «lis CPQS», Pour la favorite comme pour le favori ^*^^ rpii la frfl|e m&ft ce p'^t pas la inqrt, c'est la di^g^r^ce. Le fils du comte de Montgommery devait c^opp avpfr suffisamment vepgé sur |e connétable et sur Diapp flp Poitiers rhorribje iport de spp père, si, p^ Ipi^ les deijx pq^pable9 tombaient de)a ppissancp dans Texil, e\ 4^ réo(at dansToubli. C'est ce rési|ltat que Gabriel attendait encore dai|s la morne et songeose solitude 40 spn hôtel, où il s'était pnaevelit apite le copp fatal du 90 juin. Ce p'étaii point ^n propre supplice qu^ redoutait, si Montmorency e(sa pôipplice restaient au pouyp|r, p'ét^t lepr a^solutioii. Ç^ il §tlendait. Durant les on^e jours} d'agonie de Henri ÏI, }e popnélaJ)|e de Montmorency avait mis tout en cpifyrp pqiir (;9PsprYpr /'.

 sa part d'influence dans le gouvernement. Il avait écrit aui princes du sang, les exhortant à venir prendre leur place dans (e conseil du jeune roi. Ses instances s'étaient adressées surtout à Antoine de Bourbon, roi de Navarre, le plus proche héritier du trône après les frères du roi. Il lui avait mandé de se hâter, et que le moindre délai allait donner à des étrangers une supériorité qu'on ne pourrait plus leur ravir. Enfin, il avait envoyé courrier sur courrier» excité les uns, sollicité les autres, et n'avait négligé rien pour former un parti capable détenir tête à celai desGuise. Diane de Poitiers, malgré sa douleur, l'avait aidé de son mieux dans ses efforts ; car sa fortune, à elle aussi, était maintenant attachée à celle de son vieil amant. Avec lui elle pouvait régner encore, sinon directement, effîcacement du moins. En effet, quand, le 10 juillet 1559, l'aîné des fils de Henri II fut proclamé roi par le héraut d'armes, sous le nom de François U, le jeune prince n'avait que seize ans, et, bien que la loi le déclarftt majeur, son âge, son inexpérience et la faiblesse de santé le condamnaient à abandonner pour plusieurs années la conduite des affaires à un ministre plus puissant sous son nom que lui-même. Or, quel serait ce ministre ou plutôt ce tuteur ? Le duc de Guise ou le connétable? Catherine de Médicîs ou Antoine de Bourbon? Là était la question pendante le lendemain du Jour de la mort de Henri II. Ce jour-là, François II devait recevoir à trois heures les députés du parlement. Celui qu'il leur présenterait comme son ministre pouvait, en conscience, être salué par eux comme leur véritable roi. Il s'agissait donc d'emporter la partie, et le matin de ce 12 juillet, Catherine de Médicis et François de Lorraine s'é-: talent rendus, chacun de son côté, auprès du jeune roi, sous prétexte de lui apporter leurs condoléances, mais, en réalité, afin de lui souffler leurs conseils. La veuve de Henri II avait même enfreint, pour ce but important, l'étiquette qui lui ordonnait de rester quarante jours sans se montrer. ^. m • • . . • •

LES DEUX DIANE. 101 Catherine dé Médicis, opprimée et laissée à l'écart par son mari, avait senti, depuis douze jours, s'éveiller en elle cette vaste et profonde ambition qui remplit le reste de sa vie. Mais, puisqu'elle ne pouvait être la régente d'un roi majeur, sa seule chance était de régner par un ministre dévoué à ses intérêts. Le connétable de Montmorency ne devait pas être ce ministre, il n'avait pas peu contribué sous le précédent règne à écarter l'influence légitime de Catherine, pour y substituer celle de Diane de Poitiers. La reine-mère ne lui pardonnait pas ces menées, et ne songeait plutôt qu'à le punir de ses procédés, toujours durs, et souvent barbares envers elle. Antoine de Bourbon eût été dans sa main un instrument plus docile. Mais il était do la religion réformée ; mais Jeanne d'Albret, sa femme, était une ambitieuse, elle aussi ;^ mais enfin son titre de prince du sang, joint à ce pouvoir effectif, pouVait lui inspirer de dangereuses velléités. Restait le due de Guise. Seulement, François de Lorraine allait-Il reconnaître de bonne grâce l'autorité morale de la roine-mère, ou bien se refuser à tout partage de la puissance?. C'était ce dont Catherine de Médicis était bien aise de s'assurer. Aussi accepta -t-elle avec joie l'espèce d'entrevue qu'en présence du roi, dans la matinée de ce jour décisif, le hasard avait amenée entre elle et François de Lorraine. Elle allait trouver ou créer des occasions d'éprouver le Balafré, et de sonder ses dispositions à son égard. Mais le duc de Guise, de son côté, n'était pas moins habile en politique qu'à la guerre, et il se tint soigneusement sur ses gardes. Ce prologue avant Sa pièce se passait au Louvre, dans la chambre royale où François U avait été installé la veille, et n'avait pour acteurs que la reine-mère, le Balafré, le jeune roi, et Marie Stuart. François et sa jeune reine, à côté de ces ambitions déjà 6. r^

The text on this page is estimated to be only 13.87% accurate

i09 LOB DWX DIAN]£8. égoïstes 0^ froiLl0s de Ce^U^erîae et du duc de Quise, u'étaiei^t, e]ix^ que deseufans cbapmaus, naïfs ^i amoureux , 4pnt la Gûnftanc0 devait appartenir au pren^ier veau qui saurait adroitement s'emparer de leurs âmes. ()8 pleuraient sincôrement la mort du roi (eur p^ia, et Cat|;ieripe le^ trouva tout triste^ et désolé^, — Mon fils, dit-elle à François, c'est bien à yousdedOQv n^ c^ l^Pie^ à la mémoire de celui qua, le premier de tous, vQps devez regretter. Vous savez si je partage of^ttQ amère douleur? Cependant, songez ^ussi que yous n'avez p^s seulement des d^voirs de ûls h remplir? Vous ôtps pèr^ 4 yotre topr. père de yotre peuple I Âpr^s avoir accordé 411 . passé ce légitime tribut de regrets, tour«ez-yoHs vers Tavisr nir. Souvenez-vous enfin que vous êtes roi, mon fils, pu Plutôt Votre M^yesté, pour me conformer à un langage qui vous rappelle ep mémo temps et yos ol)lig^tions et vo§ droits, -T Hélas I dit François II en secouant)a tôte, a'0st, ma^ djime, ttp bm lQur4 farde^tt qufi le seeptre d6 Frimce pou? des mains de seize ans, et rien ne m'avait préparé à pons m qu'un tel poids 4At acGQt)ter sitô^ ma jamespe s^ps expérience ei sans gravité, — Sire, reprit Catherine, acoeptefi» ityec i^sigaatiaB et reconnaissance à la fois, la charge que Dieu vous impose; ^ s^ra ensuite ^ oeu^ qui vous entourent et qui vous aiment à Talléger de tout leur pouvoir, et h joindre leums e& fort* auiE yôtres pour yous aider à la soutenir dignenaent, nr Madame... je yons rdmrrcior.. murmura le jeune vui embarrassé de la réponse à faire à ces avances. Et mept^inalement il tournait «es regards 4u eAté du duc de Guise çpmme Ppur dep^ander des ppnseils ^ Topcle 4e §a fiimme? 4u premier pa8 dan» la royauté 1 et niôme yisrà-rvis d« sa mère, le pauvre adolescent couronné sentait déjà ina« tineUyement des embAohe^ sur son etiemin..)lais lé due de Guise lui dit alors wis hésiter : ^ Oui» §ire» Votre Majesté a raison ; remareieiE» remarrr ciez avec effusion la reine de ses bonnes et encourageantes; parpie§i Mais ne yous contente? pa^ 4e la remerrâ^. DîtesI i

The text on this page is estimated to be only 14.93% accurate

lui aussi avec hardiesse que parmi eeui qui tous aiœeut et que vous aimez, elle est au premier r^ïng eaflu, et que, par aiBsi, vous deFez compter et vous oompte? sur sbh efficace et maternel concours dans la tAcha diiQpilQ que fou^ ôtM appeU si jeune h remplir. rr-Mou oncle de Guise a été l'intnrpràte fidèle de mes pensées, madame, dit alors tout ravi le jeune roi h sa mère, et si, de peur de les affaiblir, je ne vous répète point ses expressions, tenez-les cependant pour dites par moi-même, madame et mère bien aimée, et daignez promettre à ma faiblesse yotre précieux appui. La reine-mère avait jeté déjà ^u due ^e Guise up coup d'oeil de bienveillance et d'assentiment. — Sire, réppftdit-elte ^ spu filj?. le peu i» lumières ^\x^ jp possède est ^ vous, lej je sera; heureuse et flèrp chaque lois que vous i^i!^ cppsul1e]rez. Mais je ne suis qu'une fem-? me, et jl faut k côté dp yotre trône pu (jéfepseur qui puisse tenir une épée. Ce bras fort, cette énergie yinje, Vûirf Illajesté S^ura tes trpuyer m^s doute panni c§ux-là ij^ômes que Fallippipe et la parenté font ses soutiens pâturels. Catb^oe de |f édici^ payait tout 4e ^uite au duc 4q Qllise sa dette de bons procédés. Cfi (ut autre eux eom^a m P^^ WP^t iH^PPla P9^ un seul regard, mais qui, av^uon^le, n'était sincère ni d*uz| côté ni de l'autra» et m devait pai^, en (g yerra, ôtre fort durable» is mw m efmmi s^ m^i^f et, epp^uragi^ pm up lor gard de Marie, tepdit sa main timide au Salafrét D^sf ee sefreoiant dp maip» îl M dpimaii 1q gouvamar ment de la France. ToutaftHs Catbeiina do Médiô!! ue fpulut pas lalsaap son fils s'engager trop avant, jusqu'à ea que la duo de Qi^is» lui eût dopati à elle-fmâma des gagea aMPtaiua dq §on bon vouleir. Elle devança donc ie jeune roi, qui allait probablpni^t oonflrmer par quelque promessa formelle son gestu de confiance, et prit la parple la premiàru : ~ En tout cas, avant que vous ayex un ministiB, Sm, ^

toi LES DEUX DIANE. dit-relle, votre mère a non pas une faveur à vous demander, mais une réclamation à vous faire. ~ Dites un ordre à me donner, madame, répondit Fran* çoîsn. Parlez, je vous prie. ~ Eh bien ! mon fils, reprit Catherine, il s*agit d'une emme qui m'a fait beaucoup de mal, et en a fait plus encore à la France. Ce n'est pas à nous à blâmer les faiblesses de celui qui nous est plus que jamais sacré. Mais enfin votre père n'est malheureusement plus, Sire; sa volonté ne règne plus dans ce château , et cependant cette femme, que je ne veux même pas nommer, ose y demeurer encore et m'inflige jusqu'au bout l'insulte de sa présence. Pendant la longue léthargie du roi, on lui avait déjà représenté qu'il n'était pas convenable qu'elle restât au Louvre. — Le roi est-il mort? a-t-elle demandé. —Non, il respire encore.— Eh bieni personne que lui n'a d'ordre h me donner. Et elle est impudemment restée. Le duc de Guise interrompit avec respect la reine-mère et se hâta de dire: — Pardon, madame ; mais Je croîs connaître les intentions de Sa Majesté au sujet de celle dont vous parlez. Et, sans autre préambule, il frappa sur un timbre pour appeler. Un valet parut. — Qu'on fasse prévenir madame de Poitiers, lui dit-il, que le roi veut lui parler à l'instant. Le valet s'inclina et sortit pour accomplir l'ordre. Le jeune roi ne paraissait pas le moins du monde s'étonner ou s'inquiéter de cette autorité qu'on prenait ainsi de ses mains sans son aveu. Le fait est qu'il était ravi de tout ce qui pouvait diminuer sa respousabilité et lui épargner la peine d'ordonner et d'agir. Toutefois, le Balafré voulut donner à sa démarche la sanction de l'acquiescement royal. — Je ne crois pas trop présumer, n'est-ce pas, Sire, reprit-il, en me disant certain des désirs de Votre Matesté sur cette question ? — Non, certes, notre cher oncle, reprit François avec empressement. Allez I faites 1 je sais d'avance que ce que vous ferez sera bien fait. .;

 •* Et ce qae vous dites est bien dit, mon mignon, glissa doucement Marie Sluart à Toreille de son mari. François rougit de satisfaction et d'orgueil. Pour un mot, pour un regard d'approbation de sa Marie adorée, il eût, à vrai dire, compromis et livré tous les royaumes de la terre. La reine-mère attendait avec une curiosité impatiente le parti qu'allait prendre le duc de Guise. Elle crut cependant devoir ajouter, autant pour remplir le silence que pour mieux marquer son intention : —Celle que vous venez de mander, Sire, peut bien d'ailleurs, ce me semble, laisser le Louvre sans partage à la seule reine légitime du passé, aussi bien qu'à la charmante reine du présent, sjouta-t-elle en s'inclinant gracieusement vers Marie Stuart. L'opulente et belle dame n'a-t-elle pas pour refuge et consolation son superbe château royal d'Anet, plus royal et plus superbe, certes, que ma simple maison de Chaumonl-sur-Loire. Le duc de Guise ne répondit rien, mais il nota dans son esprit cette insinuation. Il faut l'avouer, il ne détestait pas moins Diane de Poitiers que ne le faisait Catherine de Médids. C'est madame de Valentinois qui, jusque-là, pour plaire à son connétable, avait entravé de tout son pouvoir la fortune et les desseins du Balafré ; c'est elle qui l'eût, sans doute, à tout jamais relégué dans l'ombre, si la lance de Gabriel n'eût brisé, avec la vie de Henri II, le pouvoir de l'enchanteresse. Mais le jour de la revanche était arrivé enfin pour François de Lorraine, et il savait aussi bien haïr qu'il savait aimer. Dans ce moment, l'huissier annonça à haute voix : — Madame la duchesse de Valentinois. Diane de Poitiers entra, évidemment troublée, maishau* taine encore. r

m LES DEUX DIANB. XIV. 8UI11SS DES VBIIGI^ANGBS DE GABRIBL. If^dam^ de Yalentinpis s'inclina légèrement devant le jeune roi, plus légèrement encore (Jeyai|t Catherine de Médicis et Marie Stuàrt, et ne pqrut môme pas s'apercevoir de la présence du duc de Giiise, — Sire, dit-elle. Votre Majesté m'a IHit ordonner de comparaître dèvan^ elle.. . Elle s'arrêta. François ïl^ à la fojs irrité et troublé par la fière attitude de Fex-favonte, hésita, rpug:it, et finit par dire: — Notre oncle de Guise a bien voulu se charger de vous fairp connaît^ nos intentions, madam^. Et il se repait à causer à voix ^a§se avec Marie Stuart, Diane se retourna lentement vers le Balafré, et voyant le soprire fiq et ipo(jueur qui errait sur ses lèvres, essaya d'y opposer le plus iïnpérieux de ses regards deJunon jcpurrouçée. Mais je Balafré était beaucoup mpins facile à intimide^ que son royal néveii. — Madame, dit-il à Djaije après un pyolond salut, lei roi ^ su Ip chagrin sincère aue vous avait causé Ip terrible malheur qui nous a frappes tous. Il vous en remercie. Sa Majesté croit al}eç au-devant de votre plus cher désir en vous permettant de quittpr la cour ppur la solitude. Vous pourrez partir aussitôt (]\iè vous le jugerez convenablp, ce soir par exemple. Diane dévora une larme de rage dans son œil enflammé. — Sa Majesté remplit en effet mon souhait intime, ditelle. Qu'aurais-je à faire ici maintenant? Je n'ai rien tant ?i cœur que de me retirer dans mon exil, et cela, monsieur, le plus tôt possible, soye? tranquille I ^

The text on this page is estimated to be only 21.30% accurate

ySS DEUX BIABTEi ^ Tout est done poar le mieux, teprit légèrement le eue de Guise éil jouant avec les nœuds de smi tnaiiteau de ▼elottts. Mais, madame; ajèuta^t-il plus sérieusement et en donnant à sa parole l'accent et la signification d'un ordre^ tbtte chftteau d'Anet; que Vous tenei des bontés du feu roi^ est pedt-être uiiëtetraite bien mondaine, bien eu?ertô et bien joyt^use pour uiie solitaire désolée comme tousi Vdîei dotiC madame la reine Catherine qui Veds offre en échange son château de Cbauihont^ur-Loitë, plus éloigné de Paris, et partant plus conforme à vos goûts et à tos besoins du moment, je présume, il sëM this à votre disposition dès que tous le souhaiterez. Madame de Poitiers comprit ft)rt bieil que C(^t échange prétendu déguisait seulement une cbnfisCatioh arbiti^airc; Mais qiié fdire f comment résister Y Elle n'avait plus ni crédit, ni poHvoit ! Tous ses amis de la veille étaient ses ennemis du jour ! Il fallait Céder en frémissante Elle céda. ^lé setdi heUteuse, dit-elle d'une voix sburde^ d'offrir à le Mue le magnifique domaide que je dois en effet à la générosité 9e son libble époux; ^ J'accepte cette réparation^ madame; dit sèchement Gàthetihe de Médicis en jetant à Diane un froid regard^ et un regard reconnaissant au due dé Guisë; Il semblait qtie ce fût Itli qui ftt présent d'Abet ^ Le èbàtéatt de Chaumbnt-sur-Loite eSt à vous, ma^ dame, ajouta-t-elle, et sera mis en état de recevoir di|^e^ ment sa nouvelle propriétaire. — Et là} poursuivit le duc de GuiSe pour oppdsër du moins dne innocente raillerie aux forieui coups d'Ceil dont lé foudroyait Diane, là, dans le fcàlme, vous pourre*} niadame^ fous reposer à loisir des Mgues que vous ont occasionnées, m'a-t-on dit, durant ces derniers jours, les nombt^eu^ correspondances et conférences tenues par vous de concert avec monsieur de Montmorency... -=- Je ne croyais pas mal servir celui qui alors encore était le roi, reprit Diane, en m'entendant avec le grand bonune d'Etat, le grand homme de guerre de son règne» pour tout ce qui concernait le bien du royaume. Mais, dans son empressement à rendre un mot piquant

 pour un mot piquant, madame de Poitiers ne songeait pas qu'elle fournissait des armes contre elle-même, et rappelait à la rancune de Catherine de Médicis son autre ennemi, le connétable. — C'est vrai, dit l'implacable reine-mère, monsieur de Montmorency a rempli de sa gloire et de ses travaux deux règnes tout entiers! et il est bien temps, mon fils, £jouta^ t*elle en s'adressant au jeune roi, que vous songiez à lui assurer aussi Thonorable retraite qu'il a si laborieusement gagnée. ~ Monsieur de Montmorency, reprit Diane avec amertume, s'attend comme moi à cette récompense de ses longs services I II était chez moi tout à l'heure quand Sa M^'esté m'a demandée. Il y doit être encore, je vais l'y rejoindre et lui annoncer les bonnes dispositions où l'on est à son égard ; il va pouvoir venir présenter tout de suite au roi ses remerciemens avec ses adieux. Et il est homme, lui, il est connétable, il est un des puissans seigneurs du royaume I sans nul doute, il trouvera tôt ou tard l'occasion de témoigner mieux que par des paroles sa profonde reconnaissance à un roi si pieux envers le passé, et aux nouveaux conseillers qui concourent si utilement à l'œuvre de justice et d'intérêt pubhc qu'il veut accomplir. — Une menace ! se dit le Balafré. La vipère se redresse encore sous le talon. Eh bien, tant mieux I j'aime mieux celai — Le roi est to^jours prêt à recevoir monsieur le con-> nétable, reprit la reine-mère toute pâle d'indignation. Et, si monsieur le connétable a des réclamations ou des observations à adresser à Sa Majesté, il n'a qu'à venir I on l'écoûtera, et, comme vous dites, madame, on lui fera justice. — Je vais l'envoyer, repartit madame de Poitiers d'un aûr de défi. Elle fit de nouveau au roi et aux deux reines son salut superbe, et sortit, Ip front haut mais l'âme brisée. Forgueil sur le visage et la mort dans le cœur. Si Gabriel eût pu la voir^ il se fût trouvé déjà assez vengé d'elle. > «

 UA Catherine de Médicis elle-même, au prix de cette humiSation, consentait à ne plus autant en vouloir à Diane I... Seulement la reine-mère avait remarqué avec inquiétude qu'au nom du connétable le duc de Guise s'était tu» et n'avait plus relevé les insolentes provocations de madame de Poitiers. Le Balafré craignait-il donc monsieur de Montmorency et voulait-il le ménager? Conclurait-il au besoin une alHance avec ce vieil ennemi de Catherine? n était important pour la Florentine de savoir à quo'î s'en tenir* là-dessus avant de laisser tomber sans résistance \5 pouvoir aux mains de François de Lorraine. Donc, pour le sonder et pour sonder en même temps ie roi, elle reprit après la sortie de Diane : — Madame de Poitiers est bien impertinente, et paratt bien forte avec son connétable! Au fait, il est certain que si vous rendez à monsieur de Montmorency quelque autorité, mon fils, ce sera donner à madame Diane la moitié de cette autorité. Le duc de Guise garda encore le silence. — Quant à moi, poursuivit Catherine, si j'ai un avis à ouvrir à Votre Majesté, c'est celui de n^ pas partager votre conûance entre plusieurs, c'est d'avoir pour seul ministre ou monsieur de Montmorency, ou votre oncle de Guise, ou votre oncle de Bourbon, à votre choix. Mais l'un ou l'autre et non pas les uns et les autres. Une seule volonté dans l'Etat, avec celle du roi conseillé par le petit nombre de personnes qui n'ont intérêt qu'à^on salut et à sa gloire... * n'est-ce pas là votre opinion, monsieur de Lorraine? — Oui, madame, si c'est la vôtre,' répondit le duc de Guise comme avec condescendance. — Allons ! se dit Catherine, je devinais juste I il pensait à s'appuyer sur le connétable. Mais entre lui et moi il faut qu'il f se décide, et je ne crois pas qu'il y ait lieu d'hésiter. f — Il me semble, monsieur de Guise, reprit-elle tout haut, que vous devez d'autant mieux partager mon avis qu'il vous sert ; car, le roi connaît ma pensée, ce n'est ni le connétable de Montmorency, ni Antoine de Navarre que je lui voudrais pour conseiller. Et, quand ^e me déclare

The text on this page is estimated to be only 15.96% accurate

ii« LES wm OtiVC pour rejjclusjçA, ce p'est pas cpatro Ywa quo je m© déclare. — Vadame, dît le duc de Guise, croyez, en même temps q^^h ma profonde recoimaissance, h mon dévouement non iiloi'X3 e:(clusir. L^ fin politique appuya sur ces demiera mots comme s'il eOt pns son PArti et aacri&é déoidànent l^ connétable à Û\theriDe. — À la bonne heure t reprit la reine^m^re* Quand ces ma'^eurs du parlement vont arriver, x\ ^t l^ien qu'ils trouvent pa^mmoua cette rare et touchante unanimité de ▼nos et de senlimens. — C'est moi surtout qui suis réjoui de ce bon accord ! s'écria le jeune roi en battant des mains. Avec ma mère pour conseiller et mon oncle pour ministre, je commenee à me réconcilier avec cette royauté qui mWrayait tant d*abord. Tf- Nous gouvfarnarona ea &miUe, i^outa griment Marie 8tuart*eque madame de Yaleniinois. Sans doute aussi il avait été prévenu par ell^ et youlait du moins tomber avec honneur. Il s'inclina respectueu3ement devant François H, et prit la premier la parole. — Sire, dit-U, ie ine dputais bien d'avance ^ue le vieux serviteur de votre p^ et de votre aïeul aurait près de vous peu de faveur. Je ue me plains paa de ce revirement de fortune que j'avais prévu« le me retire sans un murmure. Si jamais le roi ou la France ont en^re besoin de mot, on me trouvera à GhaniU^t âpe» et mes biens, mes s*

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

LES DEUX DtANE. lit 0ûfftiis, ma propre yîe, tout ce que je possède sera toujours aa senice de Voire Majpslé. Cette modération parut touclier le jeune roi, qui, phis embarrassé que jamais, se tourna vers sa mère avec unç forte de détresse. Mais le duc de Guise, pressentant bien que sa seule intervention at^ait fdir» tourner en colère ia réserve du vîeu^ connétable, dit alors avec les formes de la plus excessive '^ Puisque oiensi^ur de Montmorency quitte la eour, il iroudra bien, je pense» remettre, avant son départ, è Sa Majesté, le eacbet royal que lui avait oonûé le feu roi » diont nous avons besoin dès aujourd'hui. Le Balafré ne s*étail pas trompé* Ces simples paroles eicitteent au plus haut point Tire du jaloux connétable. — Ce cachet, le voici I dit-il avec aigreur en le tirant de dessous soa pourpoint. J'allais, sans qu'il fût besoin de m'en prier, le rendre à Sa Majesté ; mais Sa Majesté, je 1% Yois;« est entourée d^ gens disposés à loi conseiller Vaffront envers ceux qui n'auraient droit qu'à la reconnaissance. — De qui veut parler monsieur de Moatmorencyl demanda d'un air hautain Catherine. -^ Eh? l'ai parlé de ceux qui entourent Sa Majesté, mar dame, reprit le Qoimétable revenant à sa nature bourrue et brutale. Mais il avait mal cboisî son temps, et Catherine n'attendait que cette occasion pour éclater. Elle se leva et, dispensée de tout ménagement, commença à reprocher au connétable les laçons rudes et dédaigneuses dont il avait toujours usé avec elle, son bostiMté pour tout ce qui était florentin, la prélérence qu'il avait publiquement donnée à la maîtresse sur la femme légitime. Elle n'ignorait pas que c'était à lui qu'il fallait attribuer toutes les humiliations souffertes par les émigrés qui l'avaient suivie t Elle savait que, pendant les premières années de son mariage, Montmorency avait osé proposer à Henri n de la répudier comme stérile, que, depuis, U ^tvait lâchement calomniée l... A cela, le connétable furieux, et pen accoutumé aux re« /r^

"H LES DEUX DIANE. proches, répondit par un ricanement qui était une nouvelle insulte. Cependant, le duc de Guise avait eu le temps de prentilre à voix basse les ordres de François II, ou plutôt de lui dicter ces ordres, et, à son tour, élevant tranquillement la voix, il foudroya son rival, à la plus grande satisfaction de Catherine de Médicis. — Monsieur le connétable, lui dit-il avec sa politesse narquoise, vos amis et créatures qui siégeaient avec vous au conseil, Bochetel, l'Aubespine et les autres, notanmient Son Ëminence le garde des sceaux Jean Bertrandi, voudront probablement vous imiter dans vos désirs de retraite. Le roi vous charge de les remercier en effet de sa part. Dès demain ils seront entièrement libres et déjà remplacés. — C'est bien ! murmura monsieur de Montmorency entre ses dents. — Quant à monsieur de Coligny, votre neveu, qui est à la fois gouverneur de la Picardie et de l'Ile-de-France, poursuivit le Balafré, le roi considère qu'il y a là une double besogne vraiment trop lourde pour un seul, et veut bien décharger monsieur l'amiral de Tun des gouvernemens, à son choix. Vous aurez, n'estril pas vrai ? la bonté de l'en avertir. — Comment donc ! reprit le connétable avec un douloureux ricanement. — Pour vous, monsieur le connétable... continua paisiblement le duc de Gmse. — Me reprend-on aussi le bâton de connétable ? interrompit avec aigreur monsieur de Montmorency. — Oh I repartit François de Lorraine, vous savez bien que la chose est impossible, et que la charge de connétable n'est pas comme celle de lieutenant général du royaume -. elle est inamovible. Mais n'est-elle pas incompatible aussi avec celle de grand-maître dont vous êtes également revêtu? C'est Topinion de Sa Majesté, qui vous redemande cette dernière charge, monsieur, et veut bien me l'accorder; à moi qui n'en ai pas d'autre.

LES DEUX DIANE. Itl — C'est au mieux I reprit Montmorency qui grinçait des dents. Est-ce tout? monsieur. — Mais oui, je pense, dit le duc de Guise en se rasseyant. Le connétable sentit qu'il lui serait difficile de contenir plus longtemps sa rage, qu'il allait éclater peut-être, manquer de respect au roi, de disgracié devenir rebelle... Il ne voulut pas donner cette joie à son ennemi triomphant. U salua brièvement et se disposa à partir. Pourtant, avant de s'éloigner, et comme se ravisant : — Sire, un dernier mot seulement, dit-il encore au jeune roi, un dernier devoir à remplir envers la mémoire de votre glorieux père. Celui qui l'a frappé du coup mortel, l'auteur de notre désolation à tous, n'a peut-être pas été uniquement maladroit. Sire, j'ai du moins tout lieu de le croire. Dans ce funeste hasard, il a bien pu entrer, selon moi, une intention criminelle. L'homme que j'accuse devait, je le sais, se croire lésé par le roi. Votre Majesté ordonnera sans doute une sévère enquête à ce sujet... Le duc de Guise frémit de cette accusation formelle et dangereuse contre Gabriel. Mais Catherine de Médicis se chargea cette fois de répondre. — Sachez, monsieur, dit-elle au connétable, qu'il n'était pas besoin de votre intervention pour appeler sur un tel £iit l'attention de ceux auxquels n'était pas moins précieuse qu'à vous l'existence royale si cruellement interrompue. Moi, la veuve de Henri II, je ne puis laisser à personne au monde l'initiative dans un soin pareil. Soyez donc tranquille, monsieur, vous avez été devancé dans votre sollicitude. Vous pouvez vous retirer en paix sur ce point. — Je n'ai rien à ajouter alors, dit le connétable. Il ne lui était même pas permis de satisfaire personnellement sa profonde rancune contre le comte de Montgommery, et de se porter le dénonciateur du coupable et le vengeur de son maître. Suffoqué dé honte et de colère, il sortit désespéré. Il partait le soir même pour son domaine de Chantilly. Ce jour-là madame de Yalentinois quittait aussi ce rr\

The text on this page is estimated to be only 21.28% accurate

114 LES DEUX DUNE. Louvre, où elle avait régné plus que la reine, pour ¥& morDe et icintain exil de Chaumont-sur-Loire, d*où elto ne devait plus revenir jusqu'à sa mort. Yis-^èKvis do Diane de Poitiers la vrageanoe de Gabriel fot donc accomplie» Il est vrai que da son côté l'ex-favorite en ^rdait une terrible h celui qui Tavait ainsi précipitée de aa grandeur^ Pour le connétable, Gabriel n'en avait paa fini avec lui, et devait le retrouver le jour où il regagnerait son i»^it. Mais n'anticipons pas sur les événemens, et revenons en bftte au Louvre oîi l'on \ieat d'annoncer k François II les députés du pariemenl. XV. CBÂHGEHEXT DE ttflIlPftAATinillI. galon le vœu émis par Catherine de Médids, les envoyés du parlement trouvèrent au Louvre l'accord le plus par^ ùjU François II, ayant à sa droite sa femme, et sa mère à sa gauche, leur présenta le duc de Guiâe comme lieutenant général du royaume, le cardinal de Lorraine comme su-*perintendant des finances, et François Olivier comm« garde des sceaux. Le Balafré triomphait, la reine-mèra souriait à son triomphe, tout allait peut le mieux I Et nul symptôme de mésintelligence ne semblait troubler les fortunés auspices d'un règne qui promettait d'être aussi long qu'heureux. Un des conseillers au parlement pensa sans doute qu'une idée de clémence ne serait pas mal venue dans ce bon* heur, et, en passant devant le roi, cria du milieu d'ua groupe : — Grâce pour Anne Dubourg I Mais ce conseiller oubliait quel zélé catholique était le nouveau ministre. Le Balafré, selon sa manière, feignit

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

LES DEUX DIANE. Uf dWoir mal entendu^ et, sans même consulter le roi ni te reine-mëre, tant il était sûr de leur asseatimeat I répondit d^ime voix haute et lerme : — - Oui^ messieurs» oui« le procès d'Anne Dubourg et et ses coaccusés sera poursuivi ot promptement terminé^ soyez tranquilles! Sur cette assurancei les memfcfres du parlement quittèrent le Louvre, joyeux ou tristes suivant leur opinion, mais pei^ suadés tous que jamais gouvemans n'avaient été plus unis et mieux satig^its les uns des autres que i^eux qu'ils Ye>* naient de saluer. Après leur départ en efiet le duc de Guise vit ^core sur les lèvres do Catherine de Médicis le sourire qui, chaque fois qu'elle le reg«ffdait, y sommait maintenant stéréotypé. Pour François II» il ae leva d^à fatigué par toute eetia représentation. -~ Nous voilà enfin quittes pour aujourd'hui^ j'espère» de ces affaires et de ces oérémoii'ns, ditriL lia mère^ moa oncle, est-ce que nous ne pourrons pas un de ces joun laisser un peu Paris^ et àlket unir le temps de notre deuil à Blois^ par exemple^ au bord de cette Loire que Marie aima tant I Ne le pourrons-nous pas, dites ? -~ Oh I tâchée tous que cela se puisse I dit Marie Stuart. Par ces beaux jours d'été, Paris est si ennuyeux et les champs sont si gais I — Monsieur de Guise verra cela, dit Catherine. Mais pooÉ aujourd'hui, mon ûls, votre tâche n'est pas encore tout à fidt achevée. Avant de vous laisser au repos, j'ai encore à vous demander une demi-heure de votre temps, et il vous reste à remplir un devoir sacré. — Lequel donc, ma mère T demanda François. — Un devoir de justicier. Sire, dit Catherine, celui dans l'accomplissement duquel monsieur le connétable s'imaginait m'avoir devancée Mais la justice de l'épouse est plus prompte que celle de l'ami. ^Que veut-elle dire? se demanda le due de Guise, alarmé. — Sire, reprit Catherine, votre auguste père est mort de r*

116 LES DEUX DIANE. mort violente. Celui qui l'a frappé n'est il que malheureux ou bien est-il coupable ? Je penche, quant à moi, pour oette dernière supposition... Mais, en tout cas, la question, ce me semble, vaut la peine d'être posée. Si nous acceptions avec indifférence un pareil attentat, sans prendre môme le soin de demander s'il était volontaire ou non, quels dangers ne courraient pas tous les rois, vous le premier. Sire? Une enquête sur ce qu'on appelle l'accident au 30 juin est donc nécessaire. — Mais alors, dit le Balafré, il faudrait, à votre avis, madame, faire arrêter sur-le-champ monsieur de Montgommery comme prévenu de régicide? — Monsieur de Monlgommery est arrêté depuis ce matin, dit Catherine. — Arrêté! et sur l'ordre de qni ? s'écria le duc de Guise. Sur le mien, reprit la reine-mère. Aucune autorité n'était constituée encore. J'ai pris sur moi cet ordre. Monsieur dé Montgommery pouvait à tout instant prendre la fuite il était urgent de le prévenir. Il a été conduit au Louvre sans bruit et sans scandale. Je vous demande, mon fils, de l'interroger. Sans autre permiiSsion, elle firappa sur un timbre pour appeler, comme avait fait le duc de Guise, deux heures auparavant. Mais cette fois, le Balafré fronça le sourcil. L'orage se préparait. ^ Faites amener le prisonnier, dit Catherine de Médicis à l'huissier qui parut. Il y eut, quand l'huissier fut sorti, un silence embarrassant. Le roi paraissait indécis, Marie Stuart inquiète, le duc de Guise mécontent. La reine-mère, seule, affectait la dignité et l'assurance. Le duc de Guise laissa seulement tomber cette simple parole : — Il me semble que si monsieur de Montgommery eût voulu s'échapper, rien ne lui eût été plus facile depuis quinze jours. Catherine n'eut pas le temps de répondre ; car Gabriel fat amené au même moment. j

LES DEUX DIANE. Ii7 n était pâle, mais calme. Ce matin-là, de grand matin, quatre estafiers étaient venus le chercher à son hôtel, au grand effroi d'Aloyse. II les avait suivis sans résistance aucune ; depuis, il attendait sans trouble apparent. Lorsque Gabriel entra d'un pas ferme et d'un air tranquille, le jeune roi changea de couleur, soit émotion de voir celui qui avait frappé son père, soit eflfîroi d'avoir pour la première fois à remplir ce devoir de justicier dont sa mère venait de lui parler : le devoir le plus terrible en effet qu'ait imposé aux rois le Seigneur. Aussi, ce fut d'une voix qu'on entendit à peme qu'il dit à Catherine, en se tournant vers elle : — Parlez, itiadame, à vous de parler. Catherine de Médicis usa sur-le-champ de la permission. Elle se croyait maintenant certaine de sa toute-puissante influence sur François II et sur son ministre. Elle s'adressa donc à Gabriel, d'un ton magistral et superbe : — Monsieur, lui dit-elle, nous avons voulu, avant toute information, vous faire comparaître devant Sa Majesté elle-même, «t vous interroger de notre. propre bouche, pour qu'il n'y eût même pas besoin, vis^-vis de vous, d'une réparation si nous vous trouvions innocent; pour que la justice fût plus éclatante, si nous vous trouvions coupable. Les délits extraordinaires veulent des juges extraordinaires. Etes-vous prêt à nous répondre, monsieur? — Je suis prêt à vous entendre, madame, dit Gabriel. Catherine fut plutôt irritée que persuadée par ce calme de l'homme qu'elle haïssait déjà avaat qu'il ne l'eût rendue veuve, qu'elle haïssait de tout l'amour qu'elle avait pu ressentir un moment pour lui. Elle reprit donc avec une sorte d'amertume offensante : — De singulières circonstances, s'élèvent contre vous, monsieur, et vous accusent : vos longues absences de Paris, votre exil volontaire de la cour depuis près de deux ans, votre présence et votre attitude mystérieuse au fatal tournoi, vos refus même d'entrer en lice contre le roi. Comment se fait-il, vous habitué â ces jeux et passes d'armes, que vous ayez omis la précaution accoutumée et nécessaire de jeter au retour le tronçon de votre lance? Corn.

The text on this page is estimated to be only 25.06% accurate

m LES CEUX DÏÀNÈ menl etpllc}ue2-voUs cet ëlfange oubli î Répondez enfin. Qu'avez-vous à dire à tout celaT — Rien, madame, dit Gabriel. — Rien? fit la reine-mère étonnée, — Absolument rien. — Comment! reprit Catherine, vous convenez dotic?... vous avouez donc?.., — Je n*avoue rien, ie ne conviens de rien, inadame — Alors, vouîniezT — Je ne nie rien non plus, jfe me tais. Marie Stuart laissa échapper un geste d'approbation ; François II écoutait et regardait avec une sorte d'avidité; le duc de Guise restait muet et immobile. Catherine feprit d*un ton dé plus en plus ôpre : — Monsieur, prenez garde î Vous feriez mieut peut-êtro d*essayer dô vous défendt-e et de vous juslifler. Apprenez une chose : monsieur do Montmorency, qu'au besoin on entendrait comme témoin, affirme, qu'à sa connaissance, vou^pouviez avoir contre lô roi certains griefs, des motifs d'animosilë personnelle. — Lesquels, madame ? Monsieur de Montmotency a-t-il dit lesquels? — Pas encore, mais il les dirait sans doute. — Eh bien! qu'il les dise^ s*il l'ose I reprit Gabriel Avec un sourire fier et paisible. — Ainsi, vous refusez tout à foit de parler T insista Catherine. — Je refuse— La torture aurait peut-être raison de cet orgueilleux silence, 3avez-vous? — Je ne crois pas» madame* — Et puis, de cette' façon-là, vous risquez votre vie, J« vous en préviens. — Je ne la défeodrais pas, madame. Elle n'en vaut plus la peine. -« Vous êtes bien décidé, monsieur? Pas un mot? — Pas un seul, madame, dit Gabriel en secouant la tête. — « Eh bien! c'est bienj s'écria Marie Stuart comme entraînée par un élan irrésistible. C'est noble et grand, ce si

The text on this page is estimated to be only 22.28% accurate

m DEUX DIANE. fit lence I c'est d'un gentilhomme qui ne Teut même pas m^ pousser le soupçon, de peur que le soupçon ne le touché. Je dis, moi) que ce silence est la plus éloquente des Justl» fications! Cependant, la vieille reine regardait la jeune reine d'un air sévère et oourroucéi ^ Oui) j*ai peut-être tort de parler ainsi, reprit Mari» Btuart ; mais tant pis I je dis ce que je sens et ce que J» pense. Mon cœur ne pourra jamais faire taire ma bouChéw Il faut que mes impressions et mes émotions se Âissent jour» Mon instinct^ c'est ma politique à moi. Or, il me crié ici que monsieur d*Exmès n'a pas froidement conçu et exé

 enfant ; de plus, elle se croyait forte de l'appui du duc de Guise, qui ne s'était pas prononcé jusque-là, et qu'elle ne ^savait pas un protecteur déroué, et, pour ainsi dire, un complice tacite, pour le comte de Montgommery. Elle osa donc franchement se mettre en colère. — Ah I c'est ainsi ! dit-elle aux dernières paroles légère^ ment moqueuses de Marie. Je réclame un droit, et l'on me raille I Je demande, en toute modération, que le meurtrier de Henri II soit au moins interrogé, et, quand il refuse de se justifier, on approuve son silence, bien plus, on le loue ; Eh bien I puisque les choses vont de cette sorte, plus de lâches réserves et de demi-mesures. Je me porte hautement l'accusatrice du comte de Montgommery. Le roi refusera-t-il justice à sa mère farce qu'elle est sa mère?... On entendra le connétable, on entendra, s'il le faut, madame de Poitiers l la vérité se fera jour; et, si l'Etat a des secrets compromis dans cette affaire, nous aurons des jugemens, une condamnation secrète. Mais la mort d'un roi traîtreusement assassiné en présence de tout son peuple sera du moins vengée. Pendant cette sortie de la reine-mère, un sourire triste et résigné errait sur les lèvres de Gabriel. Il se rappelait, à part lui, les deux derniers vers de la prédiction de Nostradamus: •••. • Enfin, raimera, puis, lasl le tuera Dame du roy. Allons I la prédiction, jusque là si exacte, devait s'accomplir jusqu'au bout! Catherine ferait condamner et périr celui qu'elle avait aimé ! Gabriel s'y attendait, Gabriel était prêt. Cependant la Florentine, jugeant peut-être elle-même qu'elle allait bien loin, s'arrêta un instant, et se tournant de sa meilleure grâce vers le duc de Guise toujours taciturne : — Mais vous ne dites rien, monsieur de Guise ? fit-elle. Vous êtes de mon avis, n'est-il pas vrai? — Non, madame, reprit lentement le Balafré, non, Je ne

LES DEUX DUNE 121 suis pas de votre avis, je Tayoue, et voilà pourquoi je ne tiisais rien. — Ah I vous aussi I... vous vous mettez contre nîoi 1 reprit Catherine d'une voix sourde et menaçante. — J'ai pour cette fois ce regret, madame, dit le duc de Guise. Vous voyez cependant que jusqu'ici j'avais été avec vous, et que, pour ce qui concernaitj le connétable e madame de Valentinois, je suis entré tout à fait dans vos vues. — Oui, parce qu'elles servaient les vôtres, murmura Catherine de Médicis. Je le vois à présent et trop tard. — Mais quant à monsieur de Montgommery, continua tranquillement le Balaliré, je ne puis en conscience partager votre sentiment, madame. Il me semble impossible de rendre responsable d'un accident tout fortuit un brave et loyal gentilhomme. Un procès serait pour M un triomphe, pour ses accusateurs une confusion. Et quant aux périls que ferait, selon vous, madame, courir à la vie des rois une indulgence qui veut plutôt croire au malheur qu'au crime, je trouve au contraire que le danger serait d'habituer trop le peuple à cette idée que les existences royales ne sont pas pour le monde aussi invulnérables et sacrées qu'il le suppose... — Voilà de hautes maximes politiques sans doute? reprit Catherine avec amertume. — Je les estime du moins vraies et sensées, madame, cgouta le Balafré, et pour toutes ces raisons et d'autres encore, je suis d'opinion que ce qui nous reste à faire c'est de nous excuser vis à vis de monsieur de Montgommery d'une arrestation arbitraire, demeurée heureusement secrète, heureusement pour nous plus encore que pour lui I et ces excuses acceptées, nous n'aurons plus qu'à le renvoyer libre, honorable et honoré comme il Tétait hier, comme il le sera demain, comme il le sera toiyours. J'ai dit. — A merveille I reprit en ricanant Catherine. Et, s'adressant brusquement au jeune roi : — Et cette opinion, voyons I est-ce aussi la vôtre, par hasard, mon fils? lui demanda-t-elle.

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

m LFS DEUX DIA5È. t*attlttide de Marie Stiiart, dont le fegûtà et le sourire remerciaient le duc de Guise, ne devait pas laisser d'hésitàtîôn dans Tesprit de François ÎI. — Oui, ma mftre, dit-il, Je conviens que Toplnion do mon oncle est la mienne. — Ainsi Vous trahissez la mémoire de votre père ? reprit Catherine d'une voix tremblante et profonde, — ie la respecte, au contraire, madame, dit François n. La première parole do mon père aprè^ sa blessure ne futelle point pour demander qu*on n'inquiétât pas monsieur de Montgommery ? N'a-t-il pas, dans un des momens lucides de son agonie, réitéré cette demande ou plutôt cet ordre? Permettez, inadame, à son fils d'y obéir. — fiien ! et vous ttiéprisez, en attendant et pour commencer, la volocité sainte de votre tnère I... — Madame, interrompit le duc de Guise, laîssez-mpi vous rappelet à vous-même vos propres paroles. Une seule volonté dans I*Élat I — Mais j'ai dit, monsieur, que celle du ministre ne de- , vait venir qu'après celle du roi, s'écria Catherine. — Oui, madame, reprit Marie Stuart, mais vous avez ajouté que celle du roi pouvait être éclairée par les personnes dont le seul intérêt était évidemment celui de soti salut et de sa gloire. Or, personne plus que moi, sa femme, n'a cet intérêt, je présume. Et je lui conseille, avec mon oncle de Guise, de croire plutôt à la loyauté qu'à la perfidie d'un sujet éprouvé et vaillant, et de ne pas inaugurer son règne par une iniquité. — C'est à de telles suggestions que vous adhérez, mon fils I dit encore Catherine. — Je cède à la voix de ma conscience, ma mère, répondit le jeune roi avec plus de fermeté qu'on n'eût pu en attendre de lui, — Êst-cô votre dernier mot, François? reprit Catherine. Prenez-y garde ! Si vous yefusez à votre mère la première demande qu'elle vous adresse, si vous vous posez ainsi d'a^ bord pour elle en maître indépendant et pour d'autres en instrument docile, vous pourrez bien régner seul, avec ou sans vos fidèles ministres I je ne m'occupe plus de rien qui j

The text on this page is estimated to be only 22.86% accurate

ES DEUX DIANE. 123 ait rapport au roi ou au royaume, je vous retire les conseils de mon expérience et de mon dévoûment, je rentre dans ma retraite, et vous abandonne, mon fils. Songez-y I songez-y bien ! — Nous déplorerions cette retraite^ mais nous nous y résignerions, murmura à voix basse Marie Stuart que Fran« çois II seul entendit. Mais l^amoureux et imprudent jeune homme^ oomme un écho fidèle* répéta tout haut i — Nous déplorerions cette retraite, mais nous nous y ré* signerions, madame. — C^est bon 1... dit seulement Catherine^ Elle ajouta à Voix basse en désignant Gabriel t — Quant à celui-ci, je le retrouverai tôt ou tar^* — Je le sais, madame, lui répondit le jeune homme qui pensait encore à la prédiction. Mais Catherine ne l'entendit pas. Furieuso, elle enveloppa le royal et charmant couple et le duc de Guise dans un regard vipérin* sanglant et terrl^ ble, regard fatal où Ton eût pu pressentir déjà tous les cri«* mes de i*ambition de Catherine et toute la sombre histoire des derniers Valqj^ !••« Puis, sur ce foudroyant regard^ elle sortit sans ajouter une parole. tVÏ. GUISE ET GOLIGNT. Après cette sortie de Catherine de Médicis, il y eut ufl moment de silence. Le jeune roi paraissait étonné luimôme de son audace. Marie* dans une intuition délicate de SIX tendresse, songeait avec quelque terreur à ce dernier regard menaçant de la reine^mère« Pour le duo de Guise, il était secrètement charmé de se trouver aébarrassé, dès sa

IM LES DEUX DUNE. première heure de pouvoir d'une ambitieuse et dange* reuse associée. Gabriel, qui arait occasionné tout ce trouble, prit le premier la parole : — Sire, dit-il, et vous, madame, et vous aussi, monseigneur, je vous remercie de vos bonnes et généreuses intentions envers un malheureux que le ciel môme abandonne. Mais, malgré cette profonde reconnaissance dont mon cœur est pénétré pour vous, je vous le dis : à quoi bon écarter les dangers et la mort d'une existence aussi triste et aussi perdue que la mienne. Ma vie ne sert plus à rien et & personne, pas môme à moi. Allez ! je ne l'aurais pas disputée à madame Catherine, parce qu'elle est désormais inutile... Dans sa pensée il ajouta tristement ; — Et parce qu'elle pourrait encore ôlre nuisible un jour. — Gabriel, reprit le duc de Guise, votre vie a été glorieuse et bien remplie dans le passé, et sera encore bien remplie et glorieuse dans l'avenir. Vous ôtes un homme d'énergie comme il en faudrait beaucoup à ceux qui gouvernent les empires, et comme ils n'en trouvent que trop peu. — Et puis, ajouta la voix consolante et douce de Marie Stuart, et puis vous ôtes, monsieur de Monlgommery, un grand et noble cœur. Depuis longtemps je vous connais, et nous nous sommes bien souvent entretenus de vous, madame de Castro et moi. — Enfin, reprit François II, vos services précédens, monsieur, m'autorisent à compter sur vos services futurs. Les guerres actuellement éteintes peuvent se rallumer, et je ne veux pas, moi, qu'un moment de désespoir, quel qu'en soit le motif, prive à jamais la patrie d'un défenseur aussi loyal, j'en suis certain, qu'il est vaillant. Gabriel écoutait avec une sorte de surprise mélancolique et grave ces bonnes paroles d'encouragement et d'espérance. Il regardait tour à tour chacun des hauts personnages qui les lui adressaient, et il semblait profondément réfléchir. — Eh bien I oui, reprit-il enfin, cette bonté inattendue

» que TOUS me témoignez, vous tous qui devriez me haïr peut-être, cette bonté change mon âme et ma destinée. A vous, sire, à vous, madame et monseigneur, tant que vou& vivrez, cette existence dont vous m'avez fait don, pour ainsi dire 1 Je ne suis pas né méchant I Ce bienfait me touche au fond du cœur. J'étais fait pour me dévouer, pour me sacrifier, pour servir d'instrument aux belles idées et aux grands hommes. Instrument parfois heureux, parfois fatal I Hélas ! la colère de Dieu ne le savait que trop I... Mais ne parlons plus du passé lugubre, puisque vous voulez bien me croire encore un avenir. Cet avenir pourtant, ce n'est pas a moi, c'est à vous qu*il appartient, c'est à mes admirations et à mes convictions. J'abdique ma volonté. Que les êtres et les choses auxquels je crois fassent de moi ce qu'il leur plaira. Mon épée, mon sang, ma mort, tout ce que je suis est leur chose. Je donne sans réserve et sans retour mon bras à votre génie, monseigneur, comme mon âme à la religion... Il ne dit pas à laquelle. Mais ceux qui F écoutaient étaient trop aveugles catholiques pour que la pensée de la réforme leur vint un seul instant à l'esprit. L'éloquente abnégation du jeune comte les toucha. Mairie eut les larmes aux yeux, le roi se félicita d'avoir été ferme pour sauver ce cœur reconnaissant. Quant au duc de Guise, il croyait savoir mieux que personne jusqu'où pouvait aller chez Gabriel cette ardente vertu du sacrifice. — Oui, lui dit-il, ami, j'aurai besoin de vous. Je réclamerai quelque Jour, au nom de la France et du roi, cette brave épée que vous nous promettez. — Elle sera prête, monseigneur, demain, aujourd'hui, toi^U'oursI — Gardez-la pour quelque temps au fourreau, reprit le duc de Guise. Sa Ms^jesté vous le disait, le moment est tranquille, les guerres et les factions ont fait trêve. Reposez-vous donc, Gabriel, et laissez ainsi se reposer et s'apaiser le bruit funeste qui a entouré dans ces derniers Jours votre nom. Certes, nul de ceux qui ont un titre et un cœur de gentilhomme ne songe à vous accuser de votre malheur. Mais votre vraie gloire exige que votre cruelle

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

iTênomméd sMtéfgne un peu. Plus tard, dans tm aA o\i deux, je redemanderai au roi, pour vous, cette char^ (te capitaine des gardes dont vous n*avez pas cessé d*êM digne... — Ah ! dit Gabriel, ce iûe Sont pas des honneurs que Je souhaite, mais des occasions d'être utile au roi et à la France, des occasions de combattre, Je n'ose plus dire, Aa peur de Vous paraître ingrat, des occasions de mourir. -* Ne parlez pas ainsi, Gabriel, reprit le Balafré. Ditesmoi seulement que lorsque le roi Vous appellera contre Ses ennemis, vous vous rendrez sur-le-champ h rnppel. ^ En quelque lieu que jo sois et qu*il faille aller, ouï, monseigneur. -^ C*est bien, dit 16 duc de Guise, je ïi6 VOUS demande pas autre chose. — Et moi, dit François YT, Je Vous remercie de Cette promesse, et Je ferai en sorte que vous ne vous repentiez pas de ravoir tenue. — Et moi, ajouta Marie Stuart, je vous assurtô que nôtre confiance répondra toujours èi Votre dévouement, et quô vous serez à nos yeut un de ces amis auxquels on ne ca*che rien, et auxquels on ne retUsc rien non plus. Le jeune comte, plus ému qu'il n'eût voulu se Tavouèlr h lui-môme, s'inclina et toucha respectueusement de sôs lèvres la main que lui tendait la reine. Puis, il serra celle du duc de Guise, et, congédié par Uii geste bienveillant du roi, se retira, désormais acquis par un bienfait au ûls de celui qu'il ë'étàit engagé à poursuivre jusque dans sa postérité. Gabriel, en entrant chez lui, y trouva ramital de Coligny qui l'attendait. Aloyse avait appris à ^amiral, qui était venu visiter son compagnon de Saint-Quentin, qu'on avait mandé le malttt son maître au Louvre; elle lui avait fait part de ses inquiétudes, et Colignv avait voulu rester jusqu'à Ce que le Retour du comto ae Montgommery l'eût rassuré en rassurant la nourrice. Il reçut Gabriel avec effusion, et interrogea sur ce qut B*était passé.

The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate

LES bEtJX blÂMË. hfl tjAbrfèl, àatlS entitàt dar^is aucun datait, lui dit seuletnéïit que, sur une simple explicatioti donnée par lui, Ibuchant]^ âét)lorable toort de ilehri It, il avait été renvoyé intact dans sa personne et son honneur. -^ Il ne pouvait en être autrement, reprît Vamirai, et toute la noblesse de France eût protesté contre un soupçon qui eût ainsi entaché un de fies plus dignes représeatans. — Laissons ce scget^ dit Gabriel avec contrainte et tristesse» Je suis aise de vous voir, monsieur i*a mirai. Vous savez que déjà j*appartenais de cœur à la religion réformée, je vous rai dit et écrit. Puisque vous pensez que je ne déshonorerai pas la cause k laquelle je croirai, Je veux et je puis abjurer maintenant; vos discours, ceux de maître Paré^ et les livres et mes propres réflexions, m'ont tout à t'ait convaincu I je suis des vôtres. ^ Une bonne nouvelle et qui arrive à propos! dit Tamirah «^ Il me semble toutetbls, repnt OabrieU que, dans l'it^ térdt même de la religion, il serait peut-être bon de tettir quelque temps ma conversion secrète. Ainsi que me ie faisait observer tout à 1 heure monsieur de Guise, tout bruit autour de mon nom est pour l'instaht è éviter» Os retard, d'ailleurs, se conciUera avec do nouveaux devoirs q«e J'ai è rempliri — Nous serions toujours fiers dé VôQS nommet paMiquetnent parmi les nôtres, dit Tamifal. — Mais c'est à mol de refuser ou d'ajoumet, du moîtts, cette précieuse marque de retre estime, répondit Gabriel Je tiens seulement adonner ce gage à ma croyance intime et inébranlable, et à pouvoir me dire dans ma conscience, un de vos frères, et paï Tintetition et par le fait. — A merveille! reprit monsieur de Colignv. Tout ce que je vous demande, c*est de me permettre d'annoncer aut chefo du parti cette notable conquête que font définitive* ment nos idées. — Oh ! j'y consens de tout mon cœur, dit Gabriel. — Aussi bien, continua l'ambrai, le prince deCondé, La

â28 LES DEUX DIANE. Renaudie, le baron de Casteln^u, vous connaissent déjày et vous apprécient à votre valeur. — J*ai peur, hélas I qu'ils ne se l'exagèrent : cette valeur en tout cas, est bien diminuée. — Non, non ! reprit Coligny, ils ont raison d'y compter. Moi aussi, je vous connais I D'ailleurs, continua-t-ii en baissant la voix, nous allons peut-être avoir avant peu l'occasion de mettre à l'épreuve votre nouveau zèle. — Ah! vraiment? dit Gabriel surpris. Vous savez, monsieur l'amiral, que vous pouvez compter sur moi; pourtant avec certaines réserves maintenant, que j'aurai à vous faire connaître. — Qui n'a les siennes T... reprit l'amiral. Mais écoutez, Gabriel. Ce n'était pas seulement l'ami, c'était aussi le religionnaire qui venait vous faire visite aujourd'hui. Nous avons parlé de vous avec le prince et avec La Renaudie. Même avant votre acquiescement décisif à nos principes, nous vous tenions pour un auxiliaire de mérite singulier et de probité inattaquable. Enfin, neus nous accordions chacun de notre côté à vous considérer comme un homme capable de nous servir s'il le pouvait, incapable de nou trahir quoi qu'il advînt. — J'ai cette dernière qualité, en effet, à défaut de la première, reprit Gabriel. On peut toigours se fier, sinon à mon aide, du moins à ma parole. — Aussi avons-nous résolu de n'avoir jamais de secret pour vous, dit l'amiral. Vous serez, comme un des chefs, initié à tous nos desseins, et vous n'aurez que la responsabilité du silence. Vous n'êtes pas un homme comme les autres, et vis-à-vis des hommes d'exception, il faut agir exceptionnellement. Vous demeurerez libre et nous seuls serons liés... — Une telle confiance I^.. dit Gabriel. — Ne vous engage qu'à la discrétion, je vous le répète, dit l'amiral. Et pour commencer, sachez une chose : les projets qui vous ont été révélés à l'assemblée de la place Maubert, et qui avaient dû être ajournés, deviennent exécutables aujourd'hui. La faiblesse du jeune roi, l'insolence des Guise, les idées de persécution qu'on ne dissimule plus

 contre nous» tout nous exhorte à Tactien, et nous allons agir... — Pardon ! interrompit Gabriel. Je vous ai dit, monsieur l'amiral, que je ne me donnais à vous que dans de certaines limites. Avant que vous vous avanciez plus loin dans vos confidences, je dois vous déclarer que précisément je n'entends toucher en rien au côté politique de la réforme, du moins tant que durera le règne qui commence. Pour la propagande de nos idées et notre influence morale, j'offire volontiers ma fortune, mon temps, ma vie, mais je n'ai le droit de voir dans la réforme qu'une religion et non un parti. François II, Marie Stuart, et le duc de Guise lui-même, viennent d'agir avec moi avec générosité et grandeur. Je ne trahirai pas plus leur confiance que la vôtre. Laissez-moi m'abstenir de l'action et ne me préoccuper que de l'idée. Réclamez mon témoignage quand vous voudrez ; mais je réserve l'indépendance de mon épée. Monsieur de Goligny réfléchit une minute, puis reprit : — Mes paroles, Gabriel, n'étaient point des paroles vaines. Vous êtes et serez toujours libre. Marchez seul dans votre voie si cela vous convient. Agissez sans nous ou n'agissez pas. Nous ne vous demanderons aucun compte. Nous savons, igouta-t-il, d'un air significatif, que c'est quelquefois votre manière de ne vouloir ni associés, ni conseillers. — Que voulez-vous dire î demanda Gabriel, surpris. — Je m'entends, reprit l'amiral. Pour le moment, vous demandez à ne pas vous mêler à nos conspirations contre l'autorité royale ? Soit ! Notre rôle à nous se bornera à vous avertir de nos mouvemens et de nos projets. Suivez-nous ou restez à l'écart, cela vous regarde et ne regarde que vous. Vous saurez toujours, soit par lettre, soit par messager, quand et comment nous aurions besoin de vous, et puis, vous ferez comme bon vous semblera. Si vous venez, vous serez le bien-venu ; si vous vous abstenez, nul n'aura de reproche à vous faire. Voilà ce qui était convenu à votre égard entre les cheDs du parti, même avant que vous /

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

19S LES DEUX DIANE. m'eussiez prévenu de votre position. Vous ppavez accepter de telles eondtlions, ce me semble, — Aussi, je les accepte et vous rpmercie, dit Gabriel. La nuit qui suivil ce jour-là, Gabriel, agenouillé dans le caveau funéraire des comtes de Montgommerj, devant la tombe de son pèfe, parlait à son cher mort, et lui disait : «

The text on this page is estimated to be only 14.42% accurate

U!9 Wt» OUKI; m)(ai4t du moins, 4ans cet espace de temps, se prépara rent des évéaf mens d'une certaine gravités f Qur les opnni^ttre et nous mettre au courant, pons n'ayons qu*à nous transporter, te 25 février 1650, dans Tendroit où Ton est censé toujours savotr le mieux lea nou^ velles^ c'est-à-dire, dftus le cabinet de monsieur le lieu-tenant de police, qui s'appelait, pour le rnoo^^t monsieur é» Sraguelonua. Donc, le 25 févrifp 1560, un soir, mpusieup de Praguelonne, nonchalammeiit f^ dani^ son grand fauteuil de cuir de Cordoue, écouMût le 9^DPQrt d^ mi\xe^ Arpiup, l'un de ses secrétaires. Mettre Arpion lisait : « Cejourd'bui, le fiimeux voleur Gilles Rose a été «rrêté dans la grande salle du palais, coupant un boni de c^in-* tore garaied'oY h un ohanoiue de la gainte-Cba pelle. ^ — A un chanoine de la Sainte-Chapelle ! voye^l-TOU^ cela ! s'écria monsieur de Braguelonne. — C'est biea iiapie ! dit maître Arpion. — Et bien adroit I reprit. le lieutenant de poliem bien adroU I oar le chanoine est défiant. J^ you^ dirai tout à l'heure, maître Arpion, oe qu'il £9iudra. iaire de ce fltou retors. Passons. « Les demoiselles des clapiers de la rue du Grand-Heuleu, continua Arpion, sont en état de révolte ouverte... » •» Et pourquoi donc, lé&us? — Elles prétendent avoir adressé directement une rer qaète au roi, notre Sire, pour être maintenues en leur logis, et, en attendant, eUea ont mia ou lait miettre 1& guet en déroute. -^ C'est fort drôle 1 dit en riant moDsieur de Braguelonne. On mettra aisément ordre à cela. Ces pauvres âUes ! Autre chose. Mettre Arpion reprit : « Messieurs les députés de la Sorhonne s^tant présentés à Pans, chez madame la princesse deCondé, pour rengager à ne plus manger de viande pendant le saint carême, ont été reçus avec force tirocaida par monsieur de SediéUes, lequel leur a dit, entra autres outrages, qu'il les aimait à /

1 1112 LES DEUX DUNE. peu près comme un clou sur son nez, et que c'étaient d'étranges ambassadeurs que des veaux comme eux. » — Âh I voilà qui est grave ! dit le lieutenant de police en se levant. Ref\iser de faire maigre et insulter ces messieurs de la Sorbonne I Ceci va grossir votre compte, madame de Condé, et quand nous vous présenterons le total!... Arpion, est-ce tout? — Mon Dieu, oui I pour aujourd'hui. Mais monseigneur ne m'a pas dit ce qu'on ferait de ce Gilles Rose T — Voici, dit monsieur de Braguelonne : Vous le prendrez dans sa prison avec les plus adroits filous et tire-laines que vous y trouverez avec lui, et vous enverrez ces bons drilles à Blois, où l'on veut, dans la fôte qu'on prépare an roi, amuser Sa Majesté en leur faisant faire montre de leurs tours et adresses. — Mais, monseigneur, s'ils retiennent les objets volés pour rire? — Us seront pendus alors. En ce moment, un huissier entra et annonça : — Monsieur l'inquisiteur ëe la foi. Maître Arpien n'eut pas même besoin qu'on lui dit de sortir. Il salua respectueusement et s'esquiva. Celui qui entrait était effectivement un important et redoutable personnage. A ses titres ordinaires de docteur en Sorbonne et de chanoine de Noyon, il joignait le beau titre extraordinaire de grand inquisiteur de la foi en France. Aussi, pour avoir un nom si sonore que son titre, se faisaitril appeler Démocharès, bien qu'il s'appelât simplement Antoine de Mouchy. Le peuple avait baptisé ses émissaires mouchards. — Eh bien I monsieur le lieutenant de police? demanda le grand inquisiteur. — Eh bien I monsieur le grand inquisiteur ? demanda le lieutenant de police. — Quoi de nouveau à Paris ? — J'allais précisément vous adresser la même question.. — Cela veut dire qu'il n'y a rien, reprit Démocharès avec un profond soupir. Ah I les temps sont durs. Rien ne va. Pas le moindre complot! pas le plus léger attentat'!

LES DEUX DIANE. 1^ Que ces huguenots sont lâches ! Nos métiers s'en vont, monsieur de Braguelonne 1 — Non, non, répondit monsieur de Braguelonne avec conviction. Non, les gouvernemens passent, mais la policé reste. — Cependant, reprit avec amertume monsieur de Mouchy, voyez où vient d'aboutir votre descente à main armée chez ces réformés de la rue des Marais. En les surpr^ nant à table au milieu de leur cène, on devait bien espérer les surprendre mangeant du cochon en guise d'agneau pascal, comme vous nousi'aviez annoncé. On n'a rapporté de cette belle expédition qu'une pauvre poularde lardée. Est-ce cela, monsieur le lieutenant de police, qui peut faire beaucoup d'honneur à votre institution? — On ne réussit pas toujours, dit monsieur de Braguelonne piqué. Avez-vous été plus heureux, vous, dans votre affaire de cet avocat de la place Maub^t, de ce Trouillard, je crois? Vous en attendiez pourtant des merveilles. — Je l'avoue, dit piteusement Démocharès. — Vous comptiez prouver clair comme le jour, poursuivit monsieur de Braguelonne, que ce Trouillard avait livré ses deux filles à ses coreligionnaires à la suite d'une épouvantable orgie , et voilà que les témoins, que vous avez si chèrement payés, ah 1 ah I ah ! se rétractent tout à coup et vous démentent. — Les traîtres I murmura de Mouchy. — De plus, continua le lieutenant de police, j'ai reçu les rapports des chirurgiens et des matrones : il y est établi le plus nettement du monde que la vertu des deux jeunes filles n'a pas reçu la moindre atteinte. — Cest une infamie I grommela Démocharès. — Affaire manquéel monsieur le grand inquisiteur de la foi. Affaire manquée ! répéta monsieur de ^aguelonne avec complaisance. — Eh ! s'écria avec impatience Démocharès, si l'affaire est manquée, c'est de votre faute. — Gomment! de ma faute ! reprit le lieutenant de poUoe stupéfoit. •» Mais sans doute. Vous vous arrêtez à des rapports, à T. m. 8 r

The text on this page is estimated to be only 22.80% accurate

 des rétractations, à des niaiseries ! Qu'importe ces échecs et ces démentis t il foHait poursuirre tout de même î ei, comme si de rien n'élait, accaser hardiment ees parpaillots. — Qaol ! sans preuves î — Oui, et les condamner. — Sans crimes? — Oui ! et les ftdïe pendre. — -Sans jugest — Eh ! oui, cent fois oui I sans luges, sans crimes, sans Ereures ! Le beau mérite de faire pendre de trais coupâtes! — Mais (fuefles cîameurs et quelles fbrenrs contre noas alors t dit monsieur de Braguelonne. — Ah 1 c'est là que je vous attendais f reprît Démoçharès triomphant. Là est la pierre d'assise de tout mon système, monsieur. Fn efffet, que produisent ces fbreurs dont vous parlez? des complots. Qu'amènent ces complots T des révoltes. Que ressort-il de ces révoltes? l'fjvidente utilité de nos fonctions. — Il est certain qu'à ce point (}^ vue t... dît en riant monsieur de Braguelonne. — Monsieur, reprit magistralement Démocharès, retenez bien ce principe : Pour récolter des crimes, il faut en semer. La persécution est une force. — £h ! dit le lieutenant de police, il me semble que, depuis le commencement de ce règne, nous ne nous en sommes pas t^it faute de la persécution. Il était difficile d'exciter et de provoquer plus qu'on l'a fait les mécontens de toute scrte. — Penh I Qu'a-t-on Odtt dît le grsgid inquisiteur avec quelque dédain. — Mais d'abord comptez-vous ppur rien les visites, attaques et pillages de tous les jours, chez les bugueQots innocens ou coupables? — Ma foil oui, je compte cela pour rien, dit Démocharès, vous voyez ^aen qu'il§ supportent a^vec une patlcnc calme ces vexations par trop médiocres. r- Et le supplice d'Aone Dubourg, aeveu 4'vin chancelier

de Prance, brûlé, il y a deux mois, en plà(^ de Grève» n'est-ce rien aussi t — C'est peu de chose toujours, dit le difficile de Mouchy. Qu'a produit ce supplice? l'assassinât du président Minard, un des juges, et une prétendue conspiration, dont on n'a pas retrouvé les traces. Voilà-l-il pas de quoi faire un graiid fracas 1 — Et le dernier édît, qu*en pensez-vôusî demanda mon sieur de Braguelonne, le dernier édit qui s'attaque, nonseulement aux huguenots, maïs à toute la noblesse du royaume. Quant à moi, je l'ai dit sincèrement à monsieur le cardinal de Lorraine, je trouve cela bien audacieux. — Quoi 1 dit Démocharès, parlez-vous de l'ordonnance qui a supprimé les pensions? — Non, vraiment, mais de celle qni enjoignait aux solliciteurs, nobles ou vilains, dé quilterja cour dans les' vingt-quatre heures, sous peine d'être pendus. La hart pour les gentilshommes comme pouf les manans, convenez que c'est assez dur et passablement révoltant. — Oui, la chose ne manque pas de hardiesse, dit Démocharès avec un sourire de satisfaction, ti y a seulement cinquante ans, une ordonnance pareille, eût, je l'avoue* soulevé toute la noblesse du royaume. Mais aujourd'hui^ vous voyez, ils ont crié, il n'ont pas agi. Pas un n'a bougé. — C'est ce qui vous trompe, monsieur le grand inquisiteur, dit Braguelonne en baissant la voix, et, s'ils ne bougent pas à Paris, je crois qu'ils se remuent en province. — Bahl s'écria de Mouchy avec empressement, vous avec donc des nouvelles ? — Je n'en ai pas encore, mais j'en attends à toute mînute. — Et d'où cela? — De la Loire. — Vous avez par là des émissaires? — Je n'en ai qu'un , mais il est bon. — Un seul 1 c'est bien chanceux, dit Démocharès d'un air capable. — J'aime mieux, moi, reprit monsieur de Braguelonne, /:

 payer un seul afQdé intelligent et sûr aussi cher que vingt coquins stupides. C'est ma manière, que Toulez-voos? — Oui, mais qui vous répond de cet homme ? — Sa tête, d'ak)rd, et puis ses services passés ; il a fait ses preuves. — N'importe, c'est bien chanceux ! reprit Démocharès. Maître Arpion rentra doucement, comme monsieur de Mouchy parlait encore, et vint dire un mot tout bas à l'oreille de son maître. — Ah! ah! s'écria le lieutenant do police triomphant. Eh bien ! Arpion, introduisez Lignières, sur-le-champ Oui, en présence de monsieur le grand inquisiteur ; n'estil pas un peu des nôtres T Arpion salua et sortit. — Ce Lignières est justement l'homme dont je vous parJais, reprit monsieur de Braguelonne en se firottant les mains. Vous allez Tentendre. Il arrive de Nantes à l'instant. Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre, n'estce pas? et je suis aise de vous prouver que ma façon en vaut bien une autre. Ici, maître Arpion ouvrit la porte au sieur Lignières. C'était ce petit homme maigre, noir et chétif que nous avons vu déjà à l'assemblée protestante de la place Maubert, le môme qui avait si hardiment montré la médaille républicaine, et parlé de lis tranchés et de couronnes foulées aux pieds. On voit que si, dans ce temps-là, le nom d'agent provocateur n'existait pas encore, la chose florissait déjà. xvra Clf ESPION. Lfgnîères, en entrant, jeta d'abord sur Démocharès un ivf^ard froid et défiant, et après avoir salué monsieur de

 Bragruelonne, resta prudemment silencieux et immobile, attendant qu'on l'interrogeât. — Je suis enchanté de vous voir, monsieur Lignières, dit monsieur de Braguelonne. Vous pouvez parler sans crainte devant monsieur le grand inquisiteur de la foi en France. — Oh I certes 1 s'écria Lignières avec empressement, et si j'avais su que j'étais en présence de l'illustre Démocharès, croyez, monseigneur, que je n'aurais pas ainsi hésité. — Très bien I dit, en hochant la tête d'un air approbateur, de Mouchy, évidemment flatté de la déférence respectueuse de l'espion. — Allons I... parlez, monsieur Lignières, parlez vite I dit le lieutenant de police. — Mais, reprit Lignières, monsieur n'est peut-être pas parfoitement au courant de ce qui s'était passé à i'avantdernier conciliabule des protestans, à La Fertéî — Je ne sais pas grand'chose, en effet, là-dessus, dit Démocharès. — Je vais donc, si l'on me le permet, ajouta Lignières, reprendre de là en quelques mots rapides le récit des faits graves recueillis par moi dans ces derniers jours ; ce sera plus clair et mieux assis. Monsieur de Braguelonne doima d'un signe l'autorisation que Lignières attendait. Ce petit retard servait mal, sans doute, l'impatience du lieutenant de police, mais flattait sa fierté, en laissant briller devant le grand inquisiteur la capacité supérieure et même l'éloquence extraordinaire des agens qu'il savait choisir. Il est certain que Démocharès était à la fois surpris et charmé comme un connaisseur habile qui rencontre un instrument plus irréprochable et plus complet que ceux dont il s'est jusque là servi. Lignières , excité par cette haute faveur, voulut s'en montrer digne, et fut véritablement fort beau. — Ce n'a pas été réellement bien grave cette première assemblée de La Ferté, dit-il. Il ne s'y est fait et dit que des choses assez fodes, et j'ai eu beau proposer de renverser 8,

The text on this page is estimated to be only 29.91% accurate

188 LES DEUX Diane. Sa Majesté et d'établir en France la constitution des EUts suisses, je n'ai trouvé pour écho que des injures* On a seulement arrêté provisoirement qu'on adresserait au roi une requête, pour mettre un terme aux persécutions contre les religiounaires, et pour demander le renvoi des Guise, le ministère des princes du sang, et l'appel immédiat aux Etats-Généraux. Une simple pétition, pauvre résultat! Cependant on s'est compté et organisé. C'est quelque chose. Puis, il s'est agi de nommer des chefs. Tant qu'il n'a été question que des chefs, secondaires de districts, on n'a trouvé aucuUQ dit ûculté. Hais le chet général, la tôte de la conspiration, c'est là ce qui a donné de la peine I mon-^ sieur de Coligny et le prince de Condé ont récusé par leurs représentans le dangereux honneur qu'on voulait leur ki

LES BËtrX DIANE è j» plus possible son espèce de possession de ces deux ftmes. — Des faits I des laits 1 cria le lieutenant de police^ avec impatience. — En voici donc, et vous allez frémir. Après quelques discours et préliminaires insignifians, La Kenaudie a pris la parol0i et voici ce qu'il a dit en substance : a L'an dernieTf quand la reine d*Ecosse a voulu faire juger les mi-* nistres à Stiriingi tous leurs paroissiens ont résolu de les suivre dans cutte ville, et, quoique sans armes^ ce grand mouvement a suH! pour intimider la régente et la faire renoncer à la violence qu'elle méditait. Je propose qu^en France nous commencions de môme, qu'une grande multitude de religionnaires se dirige vers Blois, ou le roi pour le moment réside, et qu'elle s'y présetite sans armes» poior lui remettre uno pétition par laquelle il sera supplié de supprimer les édits de persécution, et d'accorder le libre exeroice de leur religion aux réformés ; et, puisque leurs assemblées nocturnes et secrètes ont été calomniées, de leur permettre de s'assembler dans les temples, sous les yeux de l'autorité. '^ Eh bien 1 quoi ! c'est toujours la môme chose t interrompit Démocharès d'un air désappointé. Des manifestations paciûques et respectueuses qui n'aboutissent à rien ! Des pétitions I des protestations 1 des supplications I Sont-ce là les terribles nouvelles que vous nous annonciez, maître Lignières f — Attendez I attendez ! dit Lignières. Vous comprenez bien que comme vous et plus que vous je me suis récrié à l'innocente proposition de La Renaudie. Où avaient aly)uti, où devaient aboutir ces démarches sans portée ? D'autres religionnaires se sont prononcés dans ce sens. Alors La Renaudie, enchanté, a découvert le fond de sa pensée et trahi le hardi projet qu'il cachait sous ces humbles ap« parences. — Voyons ce hardi projet, dit Démocharès, en homnie disposé à ne pas s'étonner pour peu. «*~ Il vaut, je crois, la peine qu'on le déjoue, reprit Lignières. Tandis que l'attention sera distraite par cette foule de pétitionnaires timides et sans armes qui s'approcheront /:

 du trône cm suppliant, cinq cents cavaliers et mille fantassins, vous entendez, messieurs, quinze cents hommes, choisis parmi les gentilshommes les plus résolus et les plus dévoués à la réforme et aux princes, se réuniront des diverses provinces, sous trente capitaines élus, s'avanceront en silence sur Blois par différentes routes, pénétreront dans la ville, de gré ou de force, je dis de gré ou de force, enlèveront le roi, la reine mère et monsieur do Guise, mettront ceux-ci en jugement, et substitueront à leur autorité celle des princes du sang, quitte à faire décider ensuite par les États-Généraux la forme d'administration qu'il conviendra d'adopter... Voilà le complot, messieurs. Qu'en dites-vous? Est-ce un enfantillage î Faut-il passer outre sans autrement s'en occuper ! Suis-je enfin bon à rien ou utile à quelque chose ? Il s'arrêta triomphant. Le grand inquisiteur et le lieutenant, de police se regardaient tout surpris et assez alarmés. Il 7 eut une assez longue pause remplie pour eux par des réflexions de tout genre. — Par la messe ! c'est admirable I je l'avoue, s'écria enfin Démocharès. — Dites que c'est effirayant, reprit monsieur de Braguelonne. — Il faut voir I il faut voir I continua le grand inquisiteur en hochant la tête d'un air capable. •^ Eh I dit monsieur de Braguelonne, nous né savons que les desseins que ce La Renaudie avoue ; mais il est facile de deviner qu'on ne doit pas s'en tenir là, que messieurs de Guise se défendront, qu'ils se feront tailler en pièces, et que si Sa Majesté confie au prince de Condé le pouvoir ce ne sera que par la violence. — Mais puisque nous sommes prévenus I reprit Démocharès. Tout ce que ces pauvres parpaillots vont faire contre nous tourne dès-lors contre eux, et ils se prennent à leur propre piège. Je gage que monsieur le cardinal sera ravi, et qu'il aurait payé cher cette occasion d'en finir avec ses ennemis. — Dieu veuille qu'il soit ravi jusqu'au bout ! dit monsieur de Braguelonne.

LES DEUX DIANE. iH Et s'adressant à Lignières, qui devenait un homme à ménager, un homme précieux, un homme important : — Quant à vous, lui dit-il, monsieur le marquis (il était réellement marquis le misérable !), quant à vous, vous avez rendu à Sa Majesté et à l'État le plus éminent service. Vous en serez dignement récompensé, soyez tranquille ! — Oui, ma foi I dit Démocharès, vous méritez une belle chandelle, monsieur, et vous avez toute mon estime 1 A vous aussi, monsieur de Braguelonne, mes sincères complimens sur le choix de ceux que vous employez I Ah I monsieur de Lignières a droit de compter sur ma plus haute considération, en vérité ! — Ce m'est un prix bien doux de ce que j'ai pu faire, dit Lignières en s'inclinant avec modestie. — Vous savez que nous ne sommes pas ingrats, monsieur de Lignières, continua le lieutenant de police. Mais, voyons, vous n'avez pas tout dit? A-t-on fixé une époque? un lieu de rendez-vous? •» On doit se réunir autour de Blois le quinze mars, répondit Lignières. ^ Le quinze marsl voyez-vous cela ! dit monsieur de Braguelonne. Nous n'avons pas vingt jours devant nous! Et monsieur le cardinal de Lorraine qui est à Blois I Près de deux jours encore pour l'avertir et avoir ses ordres! Quelle responsabilité! •* Mais quel triomphe au bout! dit Démocharès. — Voyons, mon cher monsieur de Lignières, reprit le lieutenant de police, avez-vous les noms des chefs? •» Oui, par écrit, répondit Lignières. ^ Un homme unique I dit Démocharès avec admiratîoiK Ceci me réconcilie un peu avec l'humanité. Lignières défit une couture intérieure de son pourpoint, en tira un petit papier qu'il déroula, et lut à voix haute: « Liste des chefe avec les noms des provinces qu'ils doivent diriger : » Castelnau de Chalosses, — Gascogne. » Mazères, — Béam. » Du Mesnil, — Périgord.

 » VaîHé de Brézé, — Poitou.)» La Chesnaye, — Maine. x> Sainte-Marie, — Normandie. » Cocqueville, — Picardie. » De Ferrières-Maligny, — Ùe-de-Ff ance et Champagi». » Chftteauvieux, — Provence, etc. » — Vous lirez et commenterez celte liste à loisir, monsieuTf dit Lignières en remettant au lieutenant de police la pancarte de trahison. — C'est la guerre civile organisée I dit monsieur de Braguelonne. — Et notez, ajouta Lignières, que, dans le môme temps que ces bandes se dirigeront vers Blois, d'autres chefs, en chaque province, devront se tenir prêts à. réprimer tout mouvement qui s'y manifesterait en faveur de messieurs de Guise. — Boni nous les tiendrons tous comme en un vaste filet! disait Démocharès en se trottant les mains. Ehi comme vous avez Tair altéré, monsieur de Braguelonne I Après le premier moment de surprise, je déclare que je serais bien fâché, pour mon compte, que tout ceci n'eût pas lieu. — Mais voyez donc combien il nous reste peu de temps! dit le lieutenant de police. En vérité, mon bon Lignièresi je ne voudrais pour rien au monde vous adresser un seul reproche, mais, depuis le 5 février, vous auriez bien dû me prévenir. — Le pouvais-je? dit Lignières. J'ai été chargé par La Renaudie de plus de vingt commissions depuis Nantes jusqu'à Paris. Outre que j'ai pu recueillir ainsi de précieux renseignemens, négliger ou ajourner ces commissions c'eût été exciter les soupçons ; vous écrire une lettre ou vous envoyer un messager c'eût été compromettre noft secrets. — C'est juste I dit monsieur de Braguelonne, et vous avez raison toujours. Ne parlons donc plus de ce qui est fait mais de ce qui est à faire. Vous ne nous avez rien dit du prince de Condé ? N'était-il pas avec vous à Nantes? — Il y était, répondit Lignières. Mais avant de prendre I ^

The text on this page is estimated to be only 25.71% accurate

LES PEUX PUNE. 143 un pc^rtU il désirait avoir vu Chaudieu et l'ambassadeur anglais, et il a dit qu'il accompagnerait dans ce but La Ke» naudie à Paris* — Il viendra donc à Paris? La Renaudie y viendra donc? ^ Mieux que gqI^^ ils doivent y être arrivés, dit Li« gnières. — £t ail logent-ils ? demanda monsieur de Braguelonne avec empressement. ^ Pour cala» ie l'ignore. J*ai bien demandé» en manière de rien, où je pourrais retrouver notre chet si j'avais quelque communication h lui faire, mais on ne m'a enseigné qu'un moyen de correspondance indirect. Sans doute La Ronaudie ne veut pas compromettre le prince. ^ Voilà qui est fâcheux^ on ne saurait en disconvenir, reprit le lieutenant de police. Nous aurions eu besoin de suivre jusqu'au bout leurs traces l Maître Arpion rentra encore une fois, dans ce ipoment, de son pied léger et mystérieux. •-* Qu'est-ee que c'est, Arpionî dit avec impatience monsieur de Braguelonne- Vous savez bien que nous BOUS occupons de (quelque chose d'important, que diable l •^ À^issi uft me serais* je pas p^mis d'entrer sans quelque chose de non moins important, répondit Arpion. — Voyons, qu>6l-ee que c'est? Dites vîtes et dites tout haut. Nous sommes entre Doas id. — Un nommé Piwre Des Avenelles... reprit Arpion. De Braguelonne, Démocharès et Lignières înterrompi* rent Arpion par un seul et même cri : — Pierre Des A venelles 1 — C'est cet avocat de la rue des Marmousets qui héberge d'ordinaire les réformés à Paris, dit Démocharès. — Et sur la maison duquel f ai l'œil depuis longtemps, reprit de Braguelonne. Mais ie bonhomme est cauteleux et prudent, et déjoue toujours ma surveillance. Que veut-il, Arpion? — Parler h monseigneur, sur-le-champ, dit le secrétaire. U m'a semblé tout effaré. -^11 ne peut rien savoir I dit vivement Lignières aveo

 Jalousie. D*ailleurs, £youta-t-U avec dédain, c'est un honnête homme. — Il fiiut voir I il faut voir 1 reprit le grand inquisiteur (c'était son mot). — Arpion, reprit monsieur de Braguelonne, introduisez tout de suite cet homme. — Tout de suite, monseigneur, dit Arpion en sortant. — Pardon, mon cher marquis, continua de Braguelonne en s'adressant à lignières, ce Des Ayeneliesvoûs connaît, et votre vue inattendue le pourrait troubler. Puis, ni vous ni moi ne devons nous soucier qu'en tout cas il vous sache des nôtres. Ayez donc l'obligeance, pendant cette entrevue, de passer dans le cabinet d'Arpion, là-bas au fond de ce couloir. Je vous ferai rappeler dès que nous aurons terminé. Pour vous, restez, monsieur le grand inquisiteur. Votre présence imposante ne peut que nous être utile. — Soit, je demeure pour vous servir, dit Démocharès satisfait. — Et moi, je m'éloigne, reprit Lîgni^es. Mais rappelezvous ce que je vous dis, monsieur le lieutenant de police': Vous ne tirerez pas grand'chose de ce des Avenelles. Une (pauvre cervelle I esprit timoré mais probe I rien qui vaille 1 rien qui vaille! I — Nous ferons pour le mieux. Mais allez, allez, mon » cher Lignières. Voici notre homme. ^ . Lignières n'eut en effet que le temps de s'échapper... [Un homme entra tout pâle et agité d'un tremblement ner\ ' veux, amené et presque porté par maître Arpion. * C'était l'avocat Pierre Des Avenelles, que nous avons vu I pour la première fois avec le sieur Lignières, au conciabule l de laplace Maubert, et qui avait eu, si l'on s'en sonvient , le succèsde la soirée avec son discours si bravement timide. » o u

lllS DEUX DîaNE. iSb vu DELATEUR. Ce Jour ob nous le retroavons, Des Avenolles était tout à fait fimidey et n'était plus du tout brave. Après avoir salué jusqu'à terre Démocharès et de Braguelonne : -^ je sois sans doute, dit-il d'une voix tremblante, en présence de monsieur le lieutenant de police !... — Et de monsieur le grand inquisiteur de la foi« ajouta de Braguelonne en montrant de Mouchy. -^ Oh 1 Jésus 1 s'écria le pauvre Des A venelles, pftlissant davantage encore s'il était possible. Messeigneurs, vous voyez devant vous un bien grand coupable, un trop grand coupable. Puis-je espérer ma grftce ? je ne sais. Un aveu sincère peut-il atténuer mes fautes? c'est à votre clémence à répondre. Monsieur de Braguelone vit tout de suite à quel homme il avait affaire. — Avouer ne suffit pas, dit-il d'une voix dure, if faut réparer. — Oh I si je le puis, je le ferai, monseigneur ! reprit Des Avenelles. — Oui, mais pour le taire, continua le lieutenant de police, il faudrait avoir quelque service à nous rendre, quelque précieux renseignement à nous donner. — Je tâcherai d'en donner, dit l'avocat d'une voix étouffée. — Ce sera difficile, reprit négligemment de Braguelonne, car nous savons tout. — Quoi I vous savez ?••• — Toutl vous dis-je, et, dans la passe où vous voua T. ui. 9

The text on this page is estimated to be only 29.01% accurate

t«» LES DEUX DIANE. êtes mis, votre repentir tardif ne peut plus guère, je vaus en préviens, sauver votre tête. — Ma tête! ôciel! ma tête est en danger? Pourtant, puisque je suis venu... — Trop tard î dit l'inflexible Braguelonne. Vous ne pouvez plus nous être utile, et nous savons d'avance ce que vous pourriez nous révéler. — Peut-être, dit Des Avenelies. Excusez ma question, que savez-vous? — D'abord, que vous êtes un de ces hérétiques damnés, dit d'une voix tonnante Démocharès- intervenant.— Hélas I hélas I ce n'est que trop vraî4 répondit Dès Avenelies. Oui, jesui&de'lai^iigiea. Pourquoi*?' 'Je* n'en sais rien. Mais j'abjurerai, monseigneur, si vous m'accordez la vie» Le prêche* a trop de périls. Je rerien^à la messe. — Ce n'est pas tout, dit Démoekarèsy vous logez ches* vous.de» huguenots. -~0n n'a pu en déeoovdr un- seiil^ dans aucune des peiquisilioiis, reprit vivement l'avocat. — Oui, dit monsiear de-Braguelonne, vous»avez ppoba*blementdans votre domicile qu^que issueseerèfte,* quelque couloir caché, quelque* communieation inconnue avecle dehors. Mafis, un

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

LEb DEUl DUNE. If7 tout; car tous ne me pariez que de moi, et vaus vous taisez sur les ai&ires générales du parti, bien autrement impidrtantes en somme.«. Done, je vois avee plaisir que vous ignorez encore bien des choses. — C'est ce qui vous trompe^ dit le lieutenant.de police, . et nous allons vous prouver le contraire. Démochoiès \xà fit signe de prendre garde. . — Je vous comprends, monsieur le grand inquislteu?, lui dit«-il. Miais il n'y a pomtd^imprudence à moi à montrer notre jeu à monsieur ; car monsieur ne sortira pas td'ici de longtemps. — Gomment ! je ne sortirai' pas ûé longt^mps^i'ici ? s'é^ cria Pierre Des Avenellesawc épouvante. — Non, sans doute, dit'tnoiBieur tle Braguelonne^avec* calme. Vous figurez*voosdonc que, sous couleur de vemir faire des révélations, vous pourrez tranquillement voir ab nous en sommes, etvousassurerdece que nous sa vous, pour aller rapporter le tout à vos compliees^? H n*ten va-» pas ainsi, mon cher monsieur,' et vous êtes'de ce moment ' notre prisonnier. ^ Prisonnier ! répéta Desr Atenellès; d'abord abattu^ Puis, avee la réflexion, il prit son parti. Notre homme^ on se le rappelle, avait au plus haut point le courage de la lâcheté. — Eh bien! j'aime mieux celai^au fait! s*éerîa-t4L Je. suis plus en sûreté ici que chez moi, au milseutde tous «eurs complots. Et, puisqij^e vous me gasdear, monsieur le lieutenant de police, vous ne vous ferez plus scrupule de vouloir bien répondre à jquekpie&-anes de mes .respe&^ tueuses questions. M'est am.quenrôus n'êtes pas toute faU aussi complètement informé que vous, croyez l'être, et que je trouverai moyen de vous prott¥Ar,.piur qi^elqu^ utile . révélaticm, ma bonne foi et ma loyauté.'. . — Hum ! j'en doute, dit monsieur de Braguelonna.> — Desi dernières assemblées des huguenots», d'abord^x]qe sayez-vous, monseigneur? demanda ravooait. , — Parlez-vouft de .caUede Nantes) ditle lieutenant do . pouce? /

m LES DEUX OlAcNE. — Âïe I vous savez cela. Eh bien ! oui, voyons, de celle de Nantes. Que s'y est-il passé ? — Est-ce è la conspiration qu'on y a formée que vous dûtes allusion ? reprit monsieur de Braguelonne. — Hélas I oui, et je vois que Je ne vous apprendrai pas grand'chose là-dessus, reprit Des Avenelles. Cette conspiration... — Est d'enlever le roi de Blois, de substituer violemment les princes à messieurs de Guise, de convoquer les ÉtatsGénéraux, etc... Tout cela c'est de l'histoire ancienne, mon cher monsieur Des Avenelles, et qui date déjà du 5 février. — Et les coi^urés qui se croient si sûrs du secret ! s'écria l'avocat. Ils sont perdus I et moi aussi. Car, sans nul doute, vous connaissez les chefe du complot ? — Les cbeÊ; occultes et les che& avoués. Les chefs occultes, c'est le prince de Condé, c'est Tamiral. Les chefs avoués, ce sont La Renaudie, Castelnau, Mazères... Mais rénumération serait trop longue. Tenez, voici la liste de leurs noms et celle des provinces qu'ils doivent soulever. — Miséricorde I que la police est habile et que les conspirateurs sont fous! s'écria encore Des Avenelles. N*auraije donc pas le plus petit mot à vous apprendre ? Le prince de Condé et La Renaudie, vous savez oii ils sont ? — A Paris, ensemble. — C'est effrayant I et je n'ai plus qu'à recommander mon âme à Dieu. Pourtant, un mot encore, de grâce : où sont-ils à Paris? Monsieur de Braguelonne ne répondit pas tout de suite, mais, de son regard pénétrant et clair, sembla vouloir sonder l'âme et les yeux de Des Avenelles. Celui-ci respirant à peine répéta sa question : -^ Savez-vous où sont à Paris le prince de Condé et La Renaudie, monseigneur? — Nous les trouverons sans peine, répondit monsieur do Braguelonne. — Mais vous ne les ave> pas encore trouvés! s'écria D«s Avenelles ravi. Ah ! Diev Mi loué ! je puis encore gagner mon pardon. Je sais otk Us sont, moi, monseigneur !

LES DEUX DUNE. 149 L'oeil de Démocharès éiincela, mais le lieutenant de police dissimula sa joie. ^ Où sont-ils donc? dit-il du ton le plus indifférent possible. — Chez moi, mesâeurs, chez moi I dit fièrement l'avocat. — Je le savais, répondit tranquillement monsieur de Braguelonnè. — Quoi I comment I vous le saviez aussi ? s'écria Des Âvenelles, pâlissant. — Sans doute !... Mais j'ai voulu vous éprouver, voir si vous étiez de bonne foi. Allons I c'est bien ! je suis content de vous. C'est que votre cas était grave au moins. Avoir donné refuge à de si grands coupables ! — Vous vous faisiez aussi coupable qu'eux I dit sentencieusement Démocharès. — Oh ! ne m'en parlez pas, monseigneur, reprit Des Avenelles. Je me doutais bien des dangers que je courais. Aussi, depuis que]e connais les efiEîrayans projets de mes deux hôtes, je n'existe plus. Mais je ne les connais que depuis trois jours. Depuis trois jours seulement, je vous le jure. Vous devez savoir que je n'étais pas à l'assemblée de Nantes. Quand le prince de Condé et le seigneur de La Renaudie sont arrivés chez moi au commencement de cette semaine , je croyais bien recevoir des réformés, mais non pas des conspirateurs. J'ai en horreur les conspirateurs et les conspirations. Ils ne m'ont rien dit d'abord, et c'est ce dont je leur en veux. Exposer ainsi à son insu un pauvre homme qui ne leur avait jamais rendu que des services I c'est très mal. Mais ces grands personnages n'en font jamais d'autres. — Hein? dit monsieur de Braguelonne qui se regardait comme un très grand personnage. — Je parle des grands personnages de la réforme I se bftta de dire l'avocat. Donc, ils ont commencé par me cacher tout. Mais ils chuchotaient ensemble tout le jour , mais ils écrivaient le jour et la nuit; mais ils recevaient des visites à toute minute. J'ai guetté, j'ai écouté. Bref^ j'ai deviné le commencement, de sorte qu'ils ont été obli

The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate

> ,150 Ii£S ««j^X DIANE. gés de SDe.fiODfesserla fin, laur assemblée. 4e iNaotes, letir* grande conspiration, tout ce que yous savez e^ûn ot c% qu'ils croient si bien à l'abri*. Mais depuis cette révélation, je ne dors plus, je ne mange plus, je ne vis plus. Gbaque fois qu'on^enta^ chez moi, et^ Dieu sait comme on y entre souvent! je m'imagine qu'on vient me chercher pour me tntner devant les juges. La nuit, dans mes rares instans de sommeil fiévreux, je ne rêve que tribunaux, échafauds -et bourreaux. Et je m'éveille,, baigné d'une sueur froide, pour supputer, prévoir et mesurer les risques que je cours. ^ Les risques que vous couriez? dit monsieur de Bragudonne.'litais la prison d^abord... — .La torture ensuite, rçpdt Démochorès. — Puis, la pendaison purobafblement, • ajouta le lie^iteaant de police* — Peut-être le bûcher, continua le grand inquisiteur. ^ Voire môme d'occasion, la roue, dit,, pour t^miner par un «effet, monosieur de Braguelonne. — fimf»NSonnél torturé I pendu I brûlé 1 jK»«iél s'exela. mait à chaque parole mattre Des Â^venelles, ominae s'il «eût subi chacun des suppUces qu'on lui énumérait. — Damel vous êtes avocat, vaus.sa^z la loi, reprit {monsieur de Braguelonne. — Je ne la sais que trop I s'écria Des Avenelles.^ Jiusssi, au.bout de trois jours d'augoisses, je n'aipuy tenir, j'ai bien senti qu'un tel uecret était un fardeau trop lourd pour ma respon^iiité, et. je suis venu le remettre entre nsieur le lieutenant xle police. — C'était le plus sûr, reprit mouaieur de Braguelonue, et,; quoique votre révélation ne nous^serve pas à grand'chose, comme vous voyez, . nous aurons .cependant égpard è votre bonne volonté. Il s'entretint quelques instans h VDix< basse avec de Mouchy, qui parut lui iaire adopter, non sans quelque peine, la résolution à suivre.— Avant tout, je vous demanderai en grAce, leur dit Des Avenelles suppliant, de ne pas trahir ma défection vis-à-vis de mes anciens... complices; car, hélas I ceux i

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

USB mm BUNË. 15t qui ont xMkassaerél» présidant ttiaafu8:pouMez r€^]feTi libtiem«[^t^ez vous à l'instant même, répcMidit dd fir5gu«Aon«ie. — En vérité? dit Tavocat. Alors ce sont racs hôles, je le ▼ois, que vous allez faire rflaitfir. — ^ ;Bas darraintage. rU& Testeront ^Sanrn comme vous. — Comment cdb? denanda Bes^veiieHes stupéfait. — ficoutezimoi, reprit mtosJeur deBraifuelonneavec autorité, et retenez bien mes paroîesl Vous allez retourner chez vous sur l'heure,' de «peur

1S91 LES D£UX DIANE. — Il saffit, dit Braguelonne. Vous aT«z entendu. Sou* venez-Yous. Au revoir. ^ Il lui fit de la main un geste impérieux. Le trop prudent avocat sortit» à la fois soudage et oppressé. Après son départ, il y eut un moment de silence entre le lieutenant de police et le grand inquisiteur. — Vous l'avez voulu, j'ai cédé, dit enfin le premier. Mais j'avoue qu'il me reste des doutes sur cette façon de procéder. — Non, tout est pour le mieux! reprit Démocharès. Il faut que cette affaire ait son cours, je vous dis, et, pour cela, rimportant était de ne point donner l'éveil aux conjurés. Qu'ils se croient sûrs du secret et qu'ils agissent. Ils s'imaginent marcher dans la nuit, et nous suivons tous leurs mouvemens au grand jour. C'est superbe I une pareille occasion ne se prâsenterait pas, d'id à vingt ans, de terrifier par un grand coup l'hérésie. Et je connais là-dessus les idées de Son Ëminence le cardinal de Lorraine. — llieux que moi, c'est vrai, dit de Braguelonne. Que mous reste-t-il cependant à faire Y ^ — • Vous, dit Démocharès, vous demeurez h Paris, vous surveillez, par Ugnières et par Des AveneUes, vos deux chefs de conspiration. Moi, dans une heure, je pars pour Blois et j'avertis messieurs de Guise. Le cardinal aura d'abord un peu peur, mais le Balafré est auprès de lui pour le rassurer; et, avec la réflexion, il sera ravi. C'est leur affaire è tous deux de réunir en quinze jours à petit bruit autour du roi toutes les forces dont ils pourront disposer. Nos huguenots cependant n'auront pu se douter de rien. Ils arriveront ensemble ou l'un après l'autre dans le piégo tendu, ces étoumeaux aveugles, et ils sont à nousl nous les tenons I Tuerie générale 1 Le grand inquisiteur se promenait à graçds pas dans la chambre en se fh)ttant les mains tout joyeux. » Dieu veuille seulement, dit monsieur de Braguelonne, qu'aucun retour imprévu ne vienne réduire à néant ce magnifique projet! ^ — Impossible! reprit Démocharès. Tuerie générale! Nous les tenons! Faites revenir, s'il vous plaît, Ugnières» J

 qu'il achève de nous fournir les renseignemens que je vais reporter au cardinal de Lorraine. Maïs je tiens déjà Thérésie pour morte. Tuerie générale I XX. ROI ET RBllCB ENFANS. En franchissant par la pensée deux jours et quarante lieues, nous serons au 27 février et dans le splendide chftteau de Blois, où la cour était pour le moment réunie. Il y avait e!u la veille grande fête et réjouissance au château, fSte ordonnée par monsieur Antoine de Baïf le poëte, avec joutes, ballets et allégories. Si bien que ce matinriè, le jeune roi et sa petite reine pour l'amusemeni desquels la fête avait été donnée, se levèrent plus tard que de coutume et un peu fatigués encore de leur plaisir. Heureusement, aucune réception n'était indiquée; et* pour se délasser, ils parent à loisir deviser ensemble des belles choses qu'ils avaient admirées. — Pour moi, disait Marie Stuart, j'ai trouvé tous ces divertîssemens les plus beaux et les plus singuliers du monde. -» Oui, reprenait François II, les ballets et les scènes jouées surtout. Mais j'avouerai que les sonnets et madrigaux m'ont paru faire un peu longueur. — Comment! se récria Marie Stuart, ils étaient forts galans et spirituels, je vous assure. — Mais trop perpétuellement élogieux, conviens-en, mignonne. Ce n'est pas très amusant, vois-tu, de s'entendre ainsi louer pendant des heures, et je m'imaginais hier au soir que le bon Dieu devait avoir parfois des momens d'impatience dans son paradis. Ajoute à cela que ces messieurs, surtout messieurs de Baïf et de Maisonfleur, sèment r

The text on this page is estimated to be only 21.75% accurate

154 . LES J>EDX DIANE. leurs iUscour&ae.iM)inbre,de nobots ktûis.que jena^ompieods jMis toujours. — Mais c'est de fort boAair.eela^ dit -Marie, c'est une façon qui sent son homme docte et de goût choisi. — Ah ! c'est que tu es une savante, toi, Marie! reprit le jeune roi en soupirant. Tu fais des vers, et tu comprends le latin auquel je n'ai jamais pu mordre. » Mais c'est notre lot et notre récréation à nous autres femmes, le savoir ! comme à vous autres hommes et princes l'action et le commandement. — C'est égal iTeprit François -H, je voudrais, ne fût-ce que pour f ^aler en quelque chose, être seulement aussi instruit, tiens 1 que mon frère Charles. -•«-n A propos de notre fkère Charles, interrompit Marie, l'avez^vous remarqué hier dans son rôle de Tallégoriede la RÊligiori' défitndue par les iroitmVerttu théologahs? «— Oui, dit le roi, il ikisait un des chevaliers qui représentaient les Vertus, la Chanté, Je. crois. — C'est cela même, reprit Màile. Eh hien ! avez-vous vu, sm,. aveo qmelle £ureur il frappait laitète de l'H^Msie? — Oui, vraim^t, lorsqu'elle s'est avenoée au.mfilieu des flammes jnir ce corps de serpent... Charles était >bors /le lui, c'est la vérité. — Et, ditesiiBai, mon doux sire, reprit la raine, est-ce qu'elle ne vaus. a ipas.|Mra rcosembliN: à quei^u'jun .cette tôte de l'Hérésie? -^.Eaaâbt, dit Erançois n, j^a^fraiscru me tromper^inais elle avait. assuiéBent de l'air .de \ monsieur . de Cotig^y» a'e^-cepas? -n-, Dttesi que c'était monsieur X'/aniral 4rait pour trait. — Et tous ces diahJes qui l'ont emporté 1 dit le roi. * --JBtila joie de notre '4)nGle4e cardinal,* roprit.Marie. — Et le sourire de ma mère I • — U était presque effirayant I dit la, jeune reiae^ N'im-porte 1 François, elle ^était encore bien; belle hier, voire Sûkx^y avec sa robe d'or frisé, et son voile de crôpa tanné I un magnificpieaccoutrement I

The text on this page is estimated to be only 22.56% accurate

XES.PEUX X)UN£ |55 par monsieur de Grandchamp, et vous ejurez* aussi «in voile de gaze romaine pareil à celui de ma mère. — Oh i merci, laon-^eDytil ^od I.îre qu'il jke .vous a fias plu. — Si fait bieni recna François. Mais quVuuraâflhje dit, bon Dieu ! à côté de tous ces beaus esprits de la cour qui te. complimentaient en prose et en vers. Dubellay prétendait ($ue tu n'avais pas besoin. d'un ilambeau comme les antres dames, et que c'était bien .^ns^z de tes deux yeuîi. Maisonfleur s'e£&ayait du danger de ces deux vives lumières de. tes prunelles qui ne s'éteignaient pas, elles 1 et qui pouvaient embraser la salle caitière. Sur. quoi Ronsard ajoutait que ces astres de tes regards devaient éclairer Ja nuit parmi les ténèbres» et le jour parmi ie soleil. Fallait-il donc, après cette poésie, venir te dire tout uniment que .je vous avais trouvées charmantes^ toi.et,ta danse. -T Et' pourquoi pas? i^prit. Marie. Ce simple .mot de vous. m'eût plus r^ouie que toutes leurs fadeurs. ^ Eh bien 1 ^ce. mot je ,teie ,dis ce matin, mignopne, et de tout mon cœur ; ioox celte danse, est toute parfaite et m'a presque fait oublier Ja pavane d^Gapagne que j'aimaisitaisit, et les.pazzemeni d'Italie qAieiu,daiosais si divlnemenLavec cette pauvre Elisabeth. C'est que ce que tu fais esttQujouv's mieux fait que ce que .font les autres. C!est quetues^a belle desbellfis, et que. les plustj.olie& femmes paraissent conune chambrières .auprès de toil Oui, dans,4on costume royal comme dans ce aimple.dé^billé, tu es to^jo«rs ma reine et mon amour. Je ne icois que toi I je n'aime que toil — Mon cher mignon ! /

156 LES DEUX DIANE ^ Mon adorée l ^Ma viel — Mon bion saprême ! Tiens f n'eusses-tu qu'on chaperon de paysanne, je t'aimerais encore mieux que toutes les reines de la terre. — Et moi, reprit Marie, quand tu ne serais qu'un simple page, ce serait toi encore qui aurais mon cœur. ^Ohl Dieu! dit François, que j'aime à passer mes doigts dans ces cheveux si doux, si blonds, si fins, à les mêler, à les brouiller. Je conçois bien que tes dames te demandent souvent à baiser ce col si rond et si blanc, et ces bras si gracieux et si potelés... Pourtant, ne le leur permettez plus, Marie. — Et pourquoi? — J'en suis jaloux I dit le roi. — Enfant! reprit Marie avec un geste adorable d'enfant. — Ah I liens, s'écria François avec passion, s'il fallait renoncer à ma couronne ou à Marie, mon choix serait bientôt fait. — Quelle folie I reprit la jeune reine. Est-ce qu'on peut renoncer à la couronne de France, la plus belle de toutes après celle du ciel? — Pour ce qu'elle fait sur mon front I... dit François avec un sourire moitié gai, moitié mélancolique. -^ Comment 1 reprit Marie, mais j'oubliais que nous avons justement à régler une afTaire... une affaire de haute importance que mon oncle de Lorraine nous a renvoyée. -* Oh ! oh ! s'écria le roi, cela ne lui arrive pas souvent. — Il nous charge, dit gravement Marie, de décider les couleurs de l'habillement de nos gardes-suisses. * C'est une marque de confiance qui nous fait honneur. Entrons donc en délibération. Quel est, madame, l'avis de Votre Majesté sur cette difficile question ? — Oh I je ne parlerai qu'après vous, sire ? — Voyons! je pense que la forme de l'habit doit rester la même; large pourpoint à larges manches tailladé aux trois couleurs, n'est-il pas vrai ? — Oui, sire. Mais quelles seront ces couleurs? Là est la question. i

LES DEUX DIANE. 157 — Elle n'est pas aisée. Mais vous ne m^aidez pas, mon gentil conseil. La première couleur?... — Il faut que ce soit blanc, dit Marie, la couleur de France. — Alors, reprit le roi» la seconde sera colle d'Ecosse: bleu. — Soit I mais la troisième ? — Si c'était jaune? — Oh I non c'est la couleur d'Espagne. Vert plutôt. — C'est la couleur de Guise, dit le roi— Eh bien I monsieur, est-ce donc un motif d'exclusiont reprit Marie. » Non pas I mais ces trois couleurs s'harmonieraientelles bien ? — Une idée I s'écria Marie Stuart. Prenons le rouge, la couleur de la Suisse ; cela rappellera au moins un peu leur pays à ces paurres gens. — Idée excellente comme ton cœur, Marie I reprit le roi. Voilà donc cette importante affaire glorieusement terminée. Ouf! nous avons eu assez de peine I Les choses sérieuses nous en donnent moins, par bonheur. Et vos chers oncles, Marie, veulent bien se charger pour moi de tout le poids du gouvernement. C'est charmant I Ils écrivent, et je n'ai qu'à signer, parfois sans lire. Si bien que ma couronne sur mon fauteuil royal me remplacerait fort suffisamment s'il me prenait fimtaisie... de Aire un voyage. » Ne savez-vous pas bien, sire, dit Marie, que mes oncles n'auront jamais à cœur que votre intérêt et celui de la France? — Comment ne le saurais-je pas? reprit le roi, ils me le répètent trop souvent pour que je l'oublie. Tenez, c'est aujourd'hui jour de consail, nous allons voir arriver monsieur le cardinal de Lorraine, avec ses humbles façons et ses respects exagérés, qui ne m'amusent pas toujours, il faut l'aTouer, et nous l'entendrons me dire, avec sa voix douce, et en s'inclinant à chaque parole : « Sire, la proposition que je soumets à Votre Majesté n'a en vue que Thonneur de votre couronne. Voire Majesté ne peut pas douter du zèle qui nous anime pour la gloire de son r^e et le bien de /

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

son peuple.* Sire, la splendeur du trône et de TEglise est le but unique, etc., etc. » — Comme vous Timitez bien 1 3'écna Marie, en riant et battant des mains. Mais^ d'un ton plus sérieuii elle reprit: — il faut cependant être indulgent et généreux, François. Croyez-vous donc que votre mère, madame Catherine de Médicis, me réjouisse beaucoup, aussi, qaand, avec sa grande figure sévère et pâle, eUemc'iait des sermons sans fin, sur ma parure, mes. ^ns et mes équipages. Ne 'entendez-vous pas d'ici, me disant,, la boucbe pincée : « Ma fille, vous êtes la reine ; je ne suis plus aujourd'hui .que la seconde femme, du royaume ; mais si j'étais A votre place, j'exigerais que mes femmes ne perdissent jamais la messe, non plus que les vêpres et le sermon. Si j'^étais à votre place, je ne porterais pas de velours incama(îin,,parce que c'est une couleur trop peu grave. Si j'étais à votjre place, je réformerais ma robe d'argent et colombin à la bourbonnaise, parce. qu*elle est trop décolletée. Si j'étais à votre plac^, je ne danserais jamais de ma;persQnne, et me contenterais de voir âdanser. Si j'étais à votre place... — Ob l s'écria le roi, en nant aux éclats, comme c'est l)ien ma mère I Mais vois-tu, mignonne, elle est ma mère, après tout, et je l'ai d^'a offensée assez grièvement en ne lui laissant aucune, part dans ies aSlBytres..de l'État, que les oncles seuls administrent. Il faut donc lui passer -quelque «chose, et supporter avec respect sesgronderies. 'Moi,de mon côté, je me résigne à la tutelle doucereuse du cardinal de Lorraine, .uniquement parce que.tu es jsa nièce» entends^tu? — Merci ,;Xher Sire,iinei*cidexe .sacrifice ! dit Marie, avec un baiser, — Mais réellement, ^^ontinua François, il y a des laomens où je suis tenté d'abandonner juj^qu'au titre de Jri^i , comme j'en ai déjà abandonné le pouvoir. — Oh I que dites-vous là? se récria^Marie Stuart. — Je dis. ce , que. je sens, Marie.Ah ! si pour être»

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

.XES DEUX DIANE. .459 n'ai que les.ennuis et les contraintes dorla royauté. Le dernier de nos- sujets est plus .libre que moi. Eiîiin, si je ne m'étais fâché pour tout de bon, nous aurions eu chacun un appartement séparé f Pourquoi ? parce que, pnétendait-on, c'est Tusage des rois et reines de France. — Qu'ils sont absurdes aveclonr usage! reprit Ttfarie, "Eh bieii I nous le changeons, l'usage I et nous en établissons .un nouyeau, lequel. Dieu merci ! vaut bien l!autre. — Assurément, Marie. Dis-moi, sais-tu quel est le secret désir que jeoiourris depuis quelque temps, déjà ? — Non,: en Kértté. — Celui de nouséfiiderf denous^^eoCuir, àe nous flo^voler^.'ëe.qiiiiiïteii'poar un temps Itsi soumis, du trône, ^aris, aBlois la FtBaocexnème^ et d'aller...

Ï60 LES DEUX DIANE. beau, toujours chaud. Ciel bleu et mer bleue I des orangers en fleurs, de la musique et des fêtes I — Accepté ntalie ! s'écria galment le roi. Nous verrons la sainte religion catholique dans sa gloire, les belles Églises et les saintes reliques. — Et les peintures de Raphaël, dit Marie, et Saint-Pierre et le Vatican I — Nous demanderons au saint-père sa bénédiction, et nous rapporterons force indulgences. — Ce sera charmant I dit la reine, et réaliser ce doux rêve ensemble, à côté Tun de l'autre, aimés, aimans, avoir Tazur dans nos cœurs et sur nos têtes I... — Le paradis ! reprit François II avec enthousiasme. Mais comme il s'écriait ainsi, bercé par ce ravissant espoir la porte s'ouvrit brusquement, et le cardinal de Lorraine, repoussant l'huissier de service qui n'eut pas même le temps de l'annoncer, entra tout pflle et tout essoufflé dans la chambre royale. Le duc de Guise, plus^calme, mais aussi sérieux, suivait son frère à quelque distance, et l'on entendait déjà son pas grave retentir dans l'antichambre à travers la porte restée ouverte* XXL FDf BU VOTAGB EN rTALIl. — Eh ! quoi, monsieur le ordinal, dit le jeune roi avee vivacité, ne saurais-je donc avoir un moment de loisir et de liberté, même en ce lieu Y — Sire, répondit Charles de Lorraine, j'ai regret de contrevenir aux ordres donnés par Votre Mcgesté ; mais Taffaire qui nous amène, mon frère et moi, est de telle importance qu*elle ne soufllre pas de délais. En ce moment, le duc de Guise entra gravement, salua

LES DEDX DIANE. iH en silence le roi et la reine, et resta debout derrière son frère, muet, immobile et sérieux. — Eh bien ! je vous écoute, parlez donc, monsieur, dit François au cardinal. — Sire, reprit celui-ci, une conspiration contre Votre Majesté vient d'être découverte; ses jours ne sont plus en sûreté dans ce château de Blois : il importe de le quitter à l'instant même. — ; Une conspiration I quitter Blois I s'écria le roi, qu'estce que cela signifie ? — Cela signifie. Sire, que des méchans en veulent aux jours et à la couronne de Votre Majesté. — Quoi i dit François, ils m'en veulent à moi si jeune, à moi assis d'hier sur le trône, à moi qui, sciemment et volontairement du moins, n'ai jamais fait de mal à personnel Quels sont donc ces méchans, monsieur le cardinal Y — Et qui serait-ce, reprit Charles de Lorraine, sinon ces maudits huguenots et hérétiques. — Encore les hérétiques ! s'écria le roi. Etes-vous bien sûr, monsieur, de ne pas vous laisser entraîner contre eux à des soupçons sans fondement? — Hélas I dit le cardinal, U n'y a malheureusement pas lieu de douter cette fois. Le jeune roi, si mal à propos interrompu dans ses rêves de joie par cette désolante réalité, paraissait vivement contrarié ; Marie était tout émue de sa mauvaise, humeur, et le cardinal tout troiri)lé par les nouvelles qu'il apportait. Le Balafré seul, calme et maître de lui, attendait l'issue de toutes ces paroles dans une attitude impassible. — Qu'ai-je donc fiiit à mon peuple pour qu'il ne m'aime pasT reprit François dépité. — J'ai dit, je crois, à Votre Mugesté, que les révoltés ne sont que des huguenots, dit le cardinal de Lorraine. — Ce n'en sont pas moins des Français! repri le roi. Enfin, monsieur le cardinal, je vous ai confié tout mon pouvoir en espérant que vous le feriez bénir, et je ne vois autour de moi que troubles, plaintes et mécontentemens. — Oh ! sire I sire! ditrie Stuart avec reproche. Le cardinal de Lorraine reprit avec quelque sécheresse : r

The text on this page is estimated to be only 20.25% accurate

.1162 LES D£DX BIA99E. •«^8m» flBiittt:.p«Httste, âre^ de nous, rendre responsables de œ qni ne tient qui'aax malheiirs du temps. — Pourtant» monsieur, ^âontinua le jôune roi, je désirerais connaître une fois le fond des choses, et que pour un temps yo«s ne fassiez pke à • mon cô té,. afin de savoir si c'est à moi .ou bien à vous qu'o&«n 'veut. ^ Oh ! Yotre JMj^sté l s'écria encore Marie Stoart vivement affectée. François «anr^ta, «se reprochent d^à d'avoir été trop loin. Le duc de Guise ne manifestait pas le moindre, trouble. Charles de Lorraine,. après un silence glacé, reprit de l'air digne et contraint d'un homme i(\justem^t offensé "^ Sire, puisque nous avons la douleur de voir nos efforts méconnus oa inutiles, il ne nous resteplus, en loyaux sujets et en parens dévoués, qu'à. nous éloigner pour laisser la place à de plus, dignes ou à de plus heureux... Le roi embarraspé^se.lint, et le cardÂnal continua après une pause : . ^ Yotre Majesté n'aura donc iqu'à. nous dire en quelles maina nous, devons r^ffliettre nos offîœs. En ce qni me touche, rien ne sera pluaaisé sans» doute- que de meremplacer, ei Votre^Maiiesté'n'auraf qu'à.clMnsir entre monsieur le chancelier Olivier, monsieur le «andinal de Toumon., et monsieur de.L'liôpitaL.. . Marie Stuart désaléacaokainn iront 4ans «es mains^ et François repentant n'eût' pas «mieux. demandé que de reve: nir sur sa colère* d'enfant ; ' seuleaaae^t, i le silence hautain I du grand Balafré l'JAtimidait. — Mais, poursuivit Charles de. Lorraine, la charge: de ,,grand-rma!tre etla.. direction .des ;dioses'de la guerre exigent des talens si rares et une iliuslaration si haute, qu*a..près&mon £rère, je trouva à-peine deux . hommes qui puissent 7 prétendre* anomsieur «de Bassac^ut^être... -* Ohl Brissac, toijgottrs.griui

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

..JLEaDEIIX.IttA)IE. 183 trop vieux pour.mQÎ, et traitait aoitrBfiûîs trop* légèrement \e dauphiû pour servir respectueusement aujourd'hui le roi. Itfais, monsieur Je cardiBal^. pourquoi omettez-vous mes autres parens^M^dncesidu.aang, le .prince de Condé, par exemple?... — Sire, ditie cardinale c'est à regret queje l'apprends à Votre .Ttfajesté ; mais entra .les noms, des chefs secrets de la conspiration annoncée, le .premier .est«elui de monsieur le prince de Condé. — Est-ce possible î dit le jeune roi stupéfait. — Sire, c'estcertain. — > Mais c'est donc tout à foit, grave ce complot tramé contre l'Etat? demanda Franeois. — C'est presque une révolte, sire, répondit le cardinal, et, puisque Votre Majesté nous décharge, mon ûrère et moi, de la responsabilité plus terrible que jamais.qui pesait sur nous, mon devoir m'oblige à la supplier de nommer nos successeurs le plus tôt possible ; car lea Réf(»rmés seront dans quelques jours sous les murs de JBlois. — Que dites- vous là, mon oncle? •^écriac Marie effira]fëe. — La vérité, madame. — Et les rebelles sent nombreux? demanda le roi. — ^Sire, on parle de deux, mille hommes, dit le cardinal. 'i)es rapports, que je n'avais pu croire avant d'avoir reçu de Paris .par monsieur de Mouchy avis de. la conspiration, signalaient déjà leur a^nt-rgarde-auprèa de La Carreli^... Nous allons donc, .sire, monsieur .de.Giûse et moi... — Eh I quoi,, dit vivement François, c'est>dans un danger pareil que vou» m'abandonneriez tous les deux? — Mais j'avais, cru icomprendre, sire, reprit Cfasffles de Lorraine, >que telle était l'intention de Voire Majesté. — Que voulez- vous? dit le soi, jeauis si triste quand' j% vois que vous me faites... que j'ai des ennemis l... Mais, tenez, ne parlons plus de ce'a, bel onde, et donnez-moi plutôt des détails sur cette insolente tentative des révoltés*

itê LES DEUX DIANE. — Eh t bel oncle, je Tooâ prie, qu*il ne soit plus question de ce mouyement de vivacité que je regrette, dit François IL Que puis-je vous dire de plus? Faut-U donc que je m'excuse et vous demande pardon? — Oh! sire, fit Charles de Lorraine, du moment que Yotre Majesté nous rend sa précieuse confiance... — Toute entière, et de tout mon cœur, ajouta le roi, en tendant sa main au cardinal. — Voilà bien du temps perdu i dit gravement le duc de Guise. C'était le premier mot qu'il eût prononcé depuis le commencement de l'entrevue. n s'avança alors, comme si ce qui s'était passé jusquelà n'eût été que d'insîgnifians préliminaires, un ennuyeux prologue où il avait laissé au cardinal de Lorraine le principal rôle. Mais ces puérils débats vidés, il reprenait hautement la parole et l'initiative. ' — Sire, dit-il au roi, voici ce dont il s'agit : deux mille révoltés, commandés par le baron de La Renaudie, et appuyés en sous main par le prince de Condé, vont descendre ces jours-ci du Poitou, du Béam et d'autres provinces, et tenter de stirprendfe Blois et d'enlever Yolre Majesté. François fit un mouvement d'indignation et de surprise. — Enlever le roi ! s'écria Marie Stuart. » Et vous avec lui, madame, continua le Balafré, mais, rassurez-vous, nous veillons sur Vos Majestés. — Quelles mesures allez-vous prendre? demanda le roi. — Nous ne sommes prévenus que depuis une heure, dit le duc de Guise. Mais la première chose à faire, sire, est a'assurtv votre personne sacrée. U faut donc, que, dès aujourd'hui, vous quittiez cette ville ouverte de Blois, et son château sans défense, pour vous retirer à Âmboise, dont le château fortifié vous met à l'abri d'un coup de main. — Quoi! dit la reine, nous enfermer dans ce vilain château d' Amboise, si haut perché, si sombre et si triste ! — Enfant! dit le Balafré à sa nièce, sinon avec la parole^ dumeins avec son regard sévère. U reprit seulement : — Madame, il le faut >

LES DEUX DIANE. 165 — Mais nous fairons donc devant ces rebelles I dit le jeune roi, tout frémissant de courroux. — Sire, reprit le duc de Guise, on ne fuit pas devant un ennemi qui ne vous a pas encore aUaqué, qui ne vous a môme pas dénoncé la guerre. Nous "sommes censés ignorer les desseins coupables de ces factieux. » Mais nous les savons cependant, dit François. — Que Votre Meyesté veuille bien s'en rapporter à moi sur les questions d'honneur, répondit François de Lorraine. Nous n'évitons le combat que pour déplacer le champ de bataille. Et j'espère bien que les rebelles se donneront la peine de nous suivre jusqu'à Amboise. — Pourquoi dites-vous que vous l'espérez, monsieur? demanda le roi. — Pourquoi? dit le Balafré, avec son superbe sourire, parce que ce sera une occasion d'en finir une fois pour toutes, avec les hérétiques et l'hérésie, parce qu'il est temps de les frapper autrement que dans des fictions et allégories, parce que j'aurais donné deux doigts de ma main... de ma main gauche, pour amener sans torts de notre part cette lutte décisive que les imprudens provoquent pour notre triomphe. » Hélas I dit le roi, cette lutte, ce n'en est pas moins la guerre civile. -* Acceptons-la, pour la terminer. Sire, reprit le duc de Guise. En deux mots, voici mon plan : Que Votre Majesté se rappelle que nous n'avons affaire ici qu'à des révoltés. Sauf cette retraite sur Blois, qui ne me les effarouchera pas trop, j'espère, nous feindrons à leur égard la plus complète sécurité et la plus parfaite ignorance. Et quand ils s'avanceront pour nous surprendre en traîtres, ce sera nous qui les surprendrons et les saisirons dans leur propre piège. Donc, nul air d'alarme et de fuite, je vous le reconuBande à vous surtout, madame, dit-il en s'adressant à Marie. Mes ordres seront donnés et vos gens prévenus, mais en secret. Qu'on ne se doute an dehors ni de nos préparatife, ni de nos appréhensions, et je réponds de tout. -- Et quelle heure est fixée pour le départ? demanda François avec une sorte de résignation abattue. r

The text on this page is estimated to be only 16.16% accurate

> 166 LES: DEUX DIANE. -*Sirc; trois heures de raprés-midi, dit te d^fcderGéise*; j'ai fait prendre d'avance les disposilions nécessasTes*. — Quoi! d'avance? — Oui, Sire; d'avance, reprit avec fermeté' le* Balali'é^ car d'avance je savais bien que Vbtrer Majesté" se raigieraît aux conseils de la raison et de l'honneur. — A la bonne heure l dit avm un faible sourirer-le'Jeune roi subjugué, nou» serons prêt à trois heures, monsieur^ nous avoïis^ toute confiance eut vous. — Sire, reprit fe dtic, je vons remereicdecette^contiahce. J'en serai digne. Mais que Vôtre ^ Majesté ra^sieuse, dafns une telle circonstance les'iinneites sont comptées,*' et j'ai vingt lettres à écrire, cent commissions à^doiïmer.' Nous prenons donc, mon frère et moi, humblement congé* de Votre Majesté. Il salua asser sommatrementlo' ror^et tei^reinef, et sortit avec le cardinaU François et Bihrie se T^ardl^rent- un instant en aâence; tout attristés.' — Eh bien ! ma mie, dit enfin le' roi; et noM béMi voyage Têvé k Rome T — Il se borne à une fuite à Amboise, répondit eiiisoupfrant^Marie Staart. En ce moment entra madame Dayelle, la première fettune ' de la reine. — Est-ce donc vrai, madan^fj ce qu'on nous ditî fit-eHé ' après les salutations d'usage II nous fànt déménager sur Thefure, et quitter BIols pour Amboise^ ' — Ce n'est que' trop vrai, ma pauvre* Dàyefle,» répondit ' Marie. —"Mais stfvex^ou» bieff, madame; qtfïï*'y*ari«Bf,' ïsitàs: rien' dans ce*châ^sfa. Pas un miroir en étatl ' — n faudra ddnc tout ' emporter d'ict, DAyeHè, dit la reine* Privez là tout de-suite une- listel des choses indfis^ pensables. Je vais vous dicteîr; D'abordf, ma nouvelle Tobe de damas cramofet à passement d'or... Et, revenant ver» le roi q*i^ét«fït resté iiebout,*pen^f et triste, dans rwnbrasure'de^'laNcroteée"i — Concevez-votts'cela, chéi? Sîre,luiHHts«Hé, ràudace'de" I

The text on this page is estimated to be only 25.64% accurate

LES DEOX DUN£ 167 ces réformés?... mais, pudoAv' tous dentés aussi tous occuper des objets dont tous aurez besoin lè-bets, afin de n'ôtre pas pris au dépovrvu. — Non, dit François, je laisse ce soin à Aubert, mon valet de cbambre. Pour moi, ie ne penser qu'à mon cha-> grin. — Croyez^^o» que le^ mlmsoît moins TifT dit Marie. Madame Dajelle, écrivez ma vertugade couverte de camelot d'or violet, et ma robe de dama» blanc av^ passéement d'argent... Mais il faut se faire une raison, continoa-^ t-elle' en ^'adressant au* roi, et'ne pas s'exposer à manquer des choses de première nécessité... Madame DayeHe, marquez mon manteau de nuit, de toile d'argent plainy fourré de loups cerviers... Il y a des sièdes, n'est-il pas* vrai, Sire, que ce vieux château d'Âmboise n'a été habité par la cour? — Depuis Charles YIII, dit François, je ne crois pas qaHm roi de France y ait demeuré plus de deux ou trois jours? ^ — Et qui sait si nous n'allons pas y rester tout un mois f ' dit Marie. Oh 1 les vilains huguenots ! Pensez-^vous, madame Dayelle, que du moins la chambreà coucher ne soit pas trop dépourvue ? — Le plus sûr, madame, dit lapremîère fènmie en se^*couant la tête, serait de faire comme si nous n'y devions rien trouver. — Mettez donc ce miroir accontié d'dr, dit la reine, œ coffre de nuit de velours violeit, ce tapis velu pour mettm à Tentourdu lit... Maisavait^on déjà vu. Sire; reprit-elle à demi-voix en revenant au roi, des sujets^marcher ainsi contre leur maître et le chasser de chez lui, pour ainsi parler? — Jamais, je crois; Marie,- répolidif tristement' Fttoçoisi On a bien vu quelquefois des marands résister au commandement du roi, comme* il y a quinze ansà Mdrindol et à La Cabrière ; mais attaquer te? premiers' le roi... je ne l'eusse pas même imaginé, je l'avoue. — Oh! dit Marie, mon oncle de Guise, a donc raison; nous ne saurions prendre trop de précautions contre ces enragés rebelles... Madame DayeHe, sjoutez-une douzaine z

 de souliers, d'oreillers et douze linceuls... Est-ce tout? Je crois vraiment que j'en perdrai l'esprit ! Tenez aussi, ma chère, cette pelote de velours, ce bougier d'or, ce poinçon, cette aiguille dorée... Je ne vois plus rien. — Madame n'emporte pas ses deux accoutremens de pierreries? dit Dayelle. — Si faiti je les emporte I s'écrîa vivement Marie. Les laisser ici I ils tomberaient peut-être aux mains de ces mécréans ! N'est-ce pas, Sire ? Je le crois bien que je les emporte I — La précaution est bonne en effet, dit François avec un faible sourire. — Je n'omets plus rien d'important, ce me semble, ma chère Dayelle ? reprit Marie Stuart cherchant des yeux autour d'elle. — Madame pense, j'espère, à ses livres d'heures, reprit la camérisle d'un un air peu précieux. — Ah î vous m'y faites songer, dit naïvement Marie... Emportez surtout les plus beaux, celui que m'a donné mon oncle le cardinal, et celui de velours écarlate avec les orfèvreries d'or. Madame Dayelle, je recommande tout cela à vos soins. Vous voyez à quel point nous sommes absorbés, le roi et moi, par la dure nécessité de ce départ subit. — Madame n*a pas besoin de stimuler mon zèle, dit la duègne. Combien fhudra-t-il commander de coffres, de bahuts pour emporter tout cela? Cinq suffiront, j'imagine. — Demandez-en six, allez I répondit la reine. Il ne faut pas rester court dans ces déplorables extrémités. Six, sans compter ceux de mes dames, bien entendu. Mais qu'elles s'arrangent de leur côté, je n'ai certainement pas le cœur de m'occuper de pareils détails... C'est vrai, je suis comme vous, François, je n'ai l'esprit qu'à ces huguenots... hélas I Vous pouvez maintenant vous retirer, Dayelle. — Pas d'ordre pour les laquais et muletiers, madame ? — Qu'ils mettent tout simplement leurs habits de drap, dit la reine. Allez, ma chère Dayelbi, allez promptement. Dayelle salua et ût trois ou quatre pas vers la porte. » Dayelle ! fit Marie la rappelant ; quand je dis que nos s

LES DEUX DIANE. M gens ne doivent mettre que leurs habits de drap, vous me comprenez, c'est pour la route. Mais ils auront soin d'emporter leurs saies de velours violet et leurs manteaux violets doublés de velours jaune, entendez-vous ? — Cela sufGt, madame. Madame n'a plus rien à ordonner? — Non, plus rien, dit Marie. Mais que tout ceci soit exécuté activement ; nous n'avons que jusqu'à trois heures. Et n'oubliez pas les manteaux des laquais. Dayelle sortit pour tout de bon cette fois. Marie alors se retournant vers le roi : — Vous m'approuvez, n'est-il pas vrai, Sire, lui diteile, pour ces manteaux de nos gens? Messieurs les réformés nous permettront bien au moins de donner à ceux de nob*e maison la tenue qui convient. Il ne faut pas non plus trop humilier la royauté devant cesrel>elles I J'espère môme, Sire, que nous trouverons encore le moyen de donner à leur barbe quelque petite fête dans cet Amboise, tout aïïreux qu'il est. François hocha tristement la tête. -* Oh ! ne méprisez pas cette idée, reprit Marie. Cela les intimiderait plus qu'on ne pense, en leur ihisant voir qu'en fin de compte nous ne les craignons guère. Un bai en ce cas-là serait, je ne crains pas de le dire, de l'excellente politique, comme votre mère elle-même, qui fait la capable, n'en trouverait pas de meilleure. N*importe!je n'en ai pas moins le cœur navré de tout cela, mon pautre cher Sire. Ah l les vilains rélormés I r m. t\3 £

170' LES DEUX DTàK£. XX u. raux iAPPcis. Depuis h tournoi fatal du 10 juillet, Gabriel avait mené une Tie calme, retirée et monie. Lui, cet homme d'énergie, de mouvement et d'action, dont les journées autrefois avaient été si pleines et si passionnées, il se complaisait maintenant dans, la solitude et roubli^> Jamais il ne se monirait à la cour, il' ne voyait pas un. ami, il sortait à peine de son hôtel oh il laissait s'écouler . ses longues heures tristes et songeuses, entre sa nourrice Aloyse et le page André, quiétait revenu près da lui qqand^ Diane de Castro s'était tout à coup réfugiée au couvent des Bénédictines de Saint-Quentin. Gabriel, jeune homme encore par VS^e^ .était un vieilr, lard par la douleur^ Il se souvenait, il n'espérait plus. Que de fois, durant ces mois plus longs* que des années^ il regretta de n'éfre pas mort l Que de fois il ^e demanda pourquoi lé duc da Guise et Marie Stuart s'étaient placés entre lui et la colère de Catherine de Médicis, et lui avaient imposé cet amer bienfait de la vie I Que faisait-il en effet en ce monde? A quoi était-il bon ? La tombe étaitelle donc plus stérile que cette existence ob. il végétait? s cela pouvait s'appeler une existence I Il y avait cependant aussi des momens oh sa jeunesse et sa vigueur protestaient en lui contre lui-même. Alors il tendait son bras, il relevait son front, il regardait son épée. £t il sentait vaguement que sa vie n'était pas terminée» qu'il 7 avait encore pour lui un avenir, et que les heures chaudes de la lutte, et peut-être de la victoire, reviendraient tôt ou tard dans sa destinée.

The text on this page is estimated to be only 28.86% accurate

.XESDEDXDIAKE. 171 . Atout bien.€ûiisidérei;.pouitant, il ne voyait plus que deux chaoces qui pussent leVendre à sa vraie vie, à l'ac..tion, — 1a guerre, étrangère ou la persécution religieuse. iBiia Franoe, si leroijse Uoavaîent engagés dans quel .^que, guerre ociwelle, conquête à tenter ou invasion à re. .pousser, le comte de Montgommery se. disait que sa juvénile ardeur renaîtrait sans peine, et quMl lui serait doux de .mourir iComme.il avait vécu, en combattant. . Et puis, il aimerait à payer ainsi la dette itivolontaire contractée par lui envers le duc de Guise, envers le jeune .roiJPrançoisII... Gabriel pensait encore qu'il serait beau aussi de donner sa vie en témoignage pour les vérités nouvelles dont son âme avait été dans ses derniers temps éclairée. La cause de la réforme, c'est-à-dire, selon lui la cause de la justice et de la liberté^ était aussi. sans doute une noble et sainte cause. Le jeune comte Irsarit assidoement les livres de controtv«rseet de prédication religieuse qui abondaient alors. Il se passionnait pour ces grands princi^s révélés en paroles magnifiques par Luther, lilélamchton, Calvin, Théodore de Bèee et tant d*autres. .Les liiires de tousses libres pen.Mseurs ravsaieiit séduit^ convaincu, «ntrainé.'Ueûtété.heulenx et.fier de signer-aveo son; sang raittestation de sa foi. C^était toujours le noble instuict,de ce noble coeur de dévouer sa Tieè quelqu'un ou àtquelque c^ose. Naguère, il aimit cent fois nsqué ses jours pour sauver on pour venger soit son père, soiljsa bè^Onaimée Diane ,. '(0 souvenirs éteniellement saignans dans cette âme blessée I) Maintenant, à défaut de ces êtres chéris^ c'éiaient des : idées. sacrées qu'il eût voulu défendre. Sa patrie au lieu de son père, sa reUgion au lieu de son amour. Hélas I hélaàl on a beau dire, ce n'est pas la même chose I et l'enthousiasme pour les abstractions ne vaut pas, dans ses souffirances et dans ses joies, la tendresse . pour les créatures. ^ N'importe I pour l'une ou pour l'autre de ces deux causes, la réforme ou la France, Gabriel eût encore été cqn*

172 LES DEUX DIANE. tent de se sacrifier, et c'était sur l'aB de ces sacrifices qu'il comptait pour le dénouaient souhaité de son sort. Le 6 mars au matin, par une pluvieuse matinée, Gabriel, accoudé sur une chaise à Fangle de son foyer, méditait sur ces pensées qui lui étaient devenues habituelles, quand Âloyse introduisit auprès de lui un messager botté, éperonné et couvert de boue conmie après un long voyage. Ce courrier arrivait d'Àmboise, avec une forte escorte, porteur de plusieurs lettres de monsieur le duc Guise, lieutenant général du royaume. Une de ces lettres était adressée à Gabriel, et voici ce qu'elle contenait : « Mon bon et cher compagnon, » Je vous écris ceci à la hâte sans avoir le loisir ni la I» possibilité de m'expliquer. Vous nous avez dit, au roi » et à moi, que vous nous étiez dévoué, ei que, quand » nous aurions besoin de ce dévouement nous n'aurions » qu'à vous appeler. » Nous vous appelons aujourd'hui. » Partez sur l'heure pour Amboise où le roi et la reine » viennent de s'installer pour quelques semaines. Je vous » dirai à votre arrivée de quelle façon vous pouvez le servir^ » Il est bien entendu toute fois que vous resterez libre » d'agir ou de ne pas agir. Votre zèle m'est trop précieux » pour que je veuille en abuser ou le compromettre. Mais, D que vous soyez avec nous ou que vous demeuriez neu« tre, en manquant envers vous de confiance, je croirais » manquer à un devoir. » Tenez donc en toute hâte, et vous serez, comme toujours, le bien venu. » Votre affectionné, » FRANÇOIS DE LOBRAINE. » Amboise, ce 4 février 1560. » » P. S. Ci-joint un sauf-conduit dans le cas où, par ha» sard, vous seriez interrogé sur la route par quelque trou» pe royale. » k^

LES DEUX DIANE. 173 Le messager du duc de Guise était déjà reparti pour ses autres commissions, quand Gabriel eut achevé cette lettre. L'ardent jeune homme se leva aussitôt et, sans hésiter» dit à sa nourrice : — Ma bonne Aloyse, fais, je te prie, venir André, et dis qu*on me selle le pommelé, et qu'on prépare ma valise do campagne. — Vous partez encore, monseigneur? dit la bonne femme. , — Oui, nourrice, dans deux heures, pour Amboise. ^ Il n'y avait pas à répliquer, et Aloyse sortit tristement. mais sans mot dire, pour taire exécuter les ordres de son' jeune maître. Mais, pendant les préparatifs, voici qu'un autre messager demanda à parler en secret au comte de Mongom* mery. Il ne faisait point de iîracas et n'avait point d'escorte, celui-là. Il était entré silencieusement et modestement, et il remit à Gabriel, sans prononcer une parole, une lettre dont il était chargé pour lui. Gabriel tressaillit en croyant reconnaître l'homme qui lui avait apporté autrefois de la part de La Renaudie l'invitation de se rendre au conciliabule protestant de la place Maubert. C'était le même homme en effet, et la lettre portait la môme signature. Cette lettre disait : » Ami et firère,)> Je ne voulais pas quitter Paris sans vous avoir vu ; » mais ie temps m'a manqué, les événemens se pressent » et me poussent ; il faut que je parte, et je ne vous ai pas » serré la main, je ne vous ai pas raconté nos projets et » nos espérances. » Mais nous savons que vous êtes avec nous, et je sais » quel homme vous êtes. » Avec vos pareils il n'est pas besion de préparations, » d'assemblées et do discours. Un mot suffit. » Ce mot le voici: —Nous avons besoin de vous. Venez. » Soyez du 10 au 12 de ce mois de mars à Noizai, près •- 10.

The text on this page is estimated to be only 23.57% accurate

» Amboise. Vous, y ttrouvarez]K)treit>rave et. noble, ami de »: Gastelnau. 11 vous.dira ce dont il $!{^git et ce queijc ne ». puis confier au papier. » Il reste convenu que vous if êtes nullement engiagé, » que vous avez le xiroit de demeurer à Pécart, et que » vous pourrez toujours vous abstenir- sans encourir le ». moindre soupçon et le moindre reproche. » Mais enfin» venez à Noizai. Je vous j retrouverai. Et, à » défaut de votre aide, nous réclamerons vos conseils. » Puis, quelque chose peut-il s'dccoqaplir dans Je parti » sans que vous en soyez informé I » Donc au revoir, à bientôt, .à Noizai. Nous comptons au » moins sur votre présence. .D L. E. » P. -S. Si quielque troupe des nôtres vous rencontre^n » chemin, notre mot d'ordre est encore cette fois Genève, » «t oo^O'motde raUiement Gloire de Dieu l » -^ Dansiune:beure je^pars, dit le .comte deiltfonlgommery au messager taciturne qui.s'iaiditta eisortit. » — ;pu'est-ie€^que4Qutoela^Qifie!i6e.ëemaiida

The text on this page is estimated to be only 13.20% accurate

iij:aincTjarjjDaii& ttb XKHU
€»M'eQnmA.!9CE»M>WmLLE\ME* HÂttohftteau d'Ambaisei;4aBSî FiippartiMiient.idu d«c de Guise, le BalaQré Iw-rmème était en. bram d'interroger un àommc de haute taille, nemneax «t rigonraux, aux traits accenUiés, à la mine 4ière>et;haniifiy et; qui «pariait te cos.ilume de capitaine d'arquebasiess. '^ Le maréchal, dt Bris^ac, disait :1e duc, Ok'a assuré^ capitaineBicheUeu» que je pouvais avoir eor vous pleine conlâance. -«^Monsieur le maiéchal est bien bony dit Richelieu. •^(11 paraît que tou&aj^ez de l'ambition,! monâeur, re. psit le telafré. — <. mona="" j="" du.="" moins="">celle 4e. ne pas rosier capitaine.d'arquebusiers toute ma^e. iQ«oique né d'assez ^nnoisouche* puisqu'on voitdôià ides, seigneurs du Piessis à.Boinnes^ je suisiie oinquiàmeide siz Êrèies» et j'ai besoin, .partout, d'aider un pe^hàtmaXcffiooaeixle ne ^pas trop iaire de fends sur moopaiiâirmie. '^ Bienl dita(irec8atisfta&mile>da6>de;GuiaewVouspoui^ez ici,.nu)Bsiourt noua^feodreiquelgttesibQns ofûces.dtmt Yous ne vous repentirez pas. -* Vous me voyez, mons^gneur, prêt à tontiOntrepren* dre pour vous satisfaire^ dUiRicheHni. — Pour GoamieBoer^dit.ie>Balatné,. je vons.ai fait donner :)a gante de la principale pwte dtt.ohfttoeu. — Et je promets d'en rendre bon compte, monseigneor. — Ce n'est pas, continua, le duc, que measieurs les réformés sotont assez mal avisés, je pense, ponr kire leur attaqua, d'un c6lé où il leur fdRidrait «mprarter sept portes de suite; mais, comme rien ne doit plus entrer ei sortir que par là» le poste est des pins importans. iie laissez donc /f

 passer personne, soit du dedans soit du dehors, que sur un ordre exprès signé de ma main. — Ce sera fait, monseigneur. Pourtant un jeune gentilhomme appelé le comte de Montgommery s'est présenté tout à rheure sans ordre exprès mais arec un sauf-conduit signé par vous. Il arrive, dit-il, de Paris. Dois-je l'introduire, comme il le demande, auprès de vous, monseigneur? — Oui, oui, sans plus de retard, dit vivement le duc do Guise. Mais attendez; je n'ai pas uni de vous donner mes instructions : Aujourd'hui, à cette porte dont vous avez la garde, doit arriver vers midi le prince de Condé. que nous avons mandé pour avoir sous la main lé chef présumé des rebelles,, et qui, j'en réponds, n'osera pas donner raison aux soupçons en manquant à notre appel. Vous lui ouvrirez, capitaine Richelieu, mais à lui seul, et point à ceux qu'il pourrait conduire avec lui. Vous aurez soin de faire garnir de vos soldats toutes les niches et casemates qui sont dans la longueur de la voûte, et aussitôt qu'il arrivera,sous prétexte de lui rendre les honneurs, tous devront se mettre en parade, arquebuse au bras et mèche allumée. — Ce sera exécuté ainsi, monseigneur, dit Richelieu. ^ En outre, reprit le duc de Guise, quand les réformés attaqueront et que l'action commencera, surveillez de près notre homme vous-même, capitaine, et, vous m'entendez, s'il bouge d'un pas, s'il fait mine de voulohr s'unir aux assaillans, ou seulement s'il héâte à tirer l'épée contre eux, comme le lui ordonne son devoir... n'hésitez pas, vous, à le frapper. ^ Je ne verrais là aucune difficulté, monseigneur, dit avec simplicité le capitaine Richelieu, si ce n'est que mon rang de simple capitaine d'arquebusiers ne me rendra peut-être pas facile d'être toigours aussi près de lui qu'il le ûiudrait. Le Balafré réfléchit une minute, et dit : — Monsieur le grand prieur et le duc d'Âumale, qui n^ quitteront pas non plus d'un pas le traître supposé, vous donneraient le signal, et vous leur obéirez. — Je leur obéirai, monseigneur, répondit Richelieu.

LES DEUX DUNE. 177 — Bien I dit le duc de Guise. Je n'ai pas d'autre ordre d vous donner, capitaine. Âllej. Si l'éclat de rotre maison a commencé avec Philippe-Auguste, yous pourrez bien le recommencer avec le duc de Guise. Je compte sur yous, comptez sur moi. Allez. Vous ferez, s'il yous platt, introduire sur-le-champ auprès de moi monsieur de Montgommery. Le capitaine Richelieu s'inclina profondément et sortit. Quelques minutes après, on annonçait Gabriel au Balafré. Gabriel était triste et pftle, et l'accueil cordial du duc de Guise ne le dérida pas. En effet, d'après ses conjectures et quelques paroles que les gardes avaient laissé échapper sais scrupule deyant un gentilhomme porteur d'un sauf-conduit signé de Guise, le jeune religionnaire ayait pu deyiner à peu près la yérité. Le roi qui lui ayait fait grftce et le parti auquel il s'était déyoué étaient en guerre ouyerte, et sa loyauté se trouvait compromise dans le conflit. — Eh bien I Gabriel, lui dit le duc de Guise, yous deyei sayohr maintenant pourquoi je yous ai appelé? — Je m'en doute, mais je ne le sais pas précisément, monseigneur, répondit Gabriel. — Les réformés sont en pleme révolte, reprit le Balafré, ils vont venir nous attaquer en armes dans le chftteau d'Amboise, voilà les nouvelles* — C'est une douloureuse et terrible extrémité, dit Gabriel, songeant à sa propre situation. — Mon ami, c'est une occasion magnifique, reprit le duc de Guise. — Que voulez-vous dire, monseigneur t dit Gabriel étonné. — Je veux dire que les huguenots croient nous surprendre et que nous les attendons. Je veux dire que leurs plans sont découverts, leurs projets trahis. C'est de bonne guerre, puisqu'ils ont tiré les premiers l'épée, mais nos ennemis vont se livrer eux-mêmes. Ils sont perdus, vous dis-je. * Est-ce possible ! s'écria le comte de Montgommery anédiitt.

The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate

178 . LES.œUX DIANE. — Jugez-^p» contituiailetelafic^ jugez à quel point tous . les détails

The text on this page is estimated to be only 13.98% accurate

LES DEUX DUNE. tTf — Isbposnbiet et pourquoi donc? reprhie-Balafiré; yoa&ne nfarei paskabitoéà entendre de fous^^ee mot-là, Gabriel^ -^Monseigneur^; dit Gfduriel, je suis aussi de la religion* Leduc de Goîae s» dressa debout avec «un brusque tresfsailleBua^ etregaida le eomte aveo une .surprise presque . efirajëe. — Cela est ainsi^ reprit en souriant tristem^it GabriaU Quand il'.vous plaira^ monseigneuiv de me mettre. en &ce.n des Ân^us on des Eapagnelsy tous savez que j^^iAxecu*.lerai pas, et que je vous offirisai ma via plusi qu'aiwc dé^ vouement, avec joie^ Maôs^ dan» une^ct^ecre. civile^ dans une . guerte de religiouv contre nie» competriatesy^contoeimes frères , je suis obligé, monseigneur, de réserver ia^iiberUif que vous avez bien .voula me garantie . — Vous, un*hugaenot'l reprit enfin:i0duede(Gûise«î —Et un-'bogueiel conmncu,. monseignMjr,. dit .Ger briel ; c'est mon crime, mais c'est aussi mon excuse^ J'ai foi aux idées neruvellesi: et ja leur ai donné mon âme.. . ~ Et votre épée en môme temps, sans doute? dit le. Balafré avee quelque amerfaune. . — Non, moBscÉgneuir, roprit,gravementGabneL — Allonsidcmcl repiit. lè/BakaûréyVOu&.allea me» fiaârè. accrair»qQe^venftdgnQB(BBi.4erComplatisamé contre^la roi . par ve»l)rèie»,'CenyB&vou8 leeappelez, etiqueices mfimes.. frèr«s^rene0caal^de^ galle de jconnaucencoumd'un allié . ausainintuéfiideHiua-vottaj — llileXattdraiJte^ dit le jeune/ComtB.plttaséneuz. q^Of. jamaisi:. — -Alens^c'estKeuix.qiie veua^déserterez» reprit le^dnc. de Guiae ; ean.volie llDinoMwlle.vous place enm deux man-; queaideiOu^ vottk tout — Oh 1 monsieur 1 s'écria Gabriel aveo rep]pocheu — Eh 1 coounent vous arrangeriez-vous autrement î dft le Balafré en JelaDit avee une ie fauteuil qu'il arait quitté. ^ l^ — Comment je m'a]trattg|unis autrement ? reprit Gabriel froid et presque sévère-.Mais la chose est.simple. Mon aiôs . est que plus la position est ftiusse, plus l'homme doit être /^

 sincère. Quand je me sois &it protestant, j*ai haatement et loyalement déclaré aux chefe bognenols que des obligations sacrées enyers te roit la reine et le duc de Goise, m'empêcheraient louùours, pendant toute la durée de ce règne, de combattre dans les rangs des protestans, si! y avait combat Us savent que la réforme est pour moi une religion et non un parti. Avec eux comme avec vous-même, monseigneur, j'ai stipulé le strict maintien de mon libre arbitre. Â eux comme à vous, j'ai le droit de refuser mon concours. Dans ce triste conflit de ma reconnaissance et de ma croyance, mon cœur saignera de tous les coups portés, mon bras n'en portera aucun. Et voilà comment, monseigneur, vous me connaissiez mal, et comment, en restant neutre, j'espère pouvoir rester honorable et honoré. Gabriel parlait ainsi avec animationiet fierté. Le Balafiré, rappelé peu à peu au calme, ne pouvait s'empêcher d'admirer la fSranchise et la noblesse de son ancien compagnon d'armes. — Vous êtes un homme étrange , Gabriel 1 lui dit-il tout pensif. — Pourquoi étrange, monseigneur î Est-ce parce que je dis ce que je tkis et fais ce que je dist J'ignorais cette conspiration des protestans, je vous le jure. Pourtant, à Paris, j'ai reçu, je l'avoue, en même temps que votre lettre, une lettre de l'un d'entre eux ; mais cette lettre, comme la vôtre, n'entrait dans aucune explication et me disait seulement : Venez. J*ai prévu la dure alternative où j'allais me trouver, et je suis néanmoins venu à ce double appel, monseigneur. Je suis venu pour ne déserter aucun de mes devoirs. Je sois venu pour vous dire h vous : Je ne puis pas combattre ceux dont je partage la croyance. Je suis venu pour leur dire à eux : Je ne puis pas c

LES DEUX t)lANB ISI senfi en tous trourant, "^yous sur qui je comptais tant, paimi mes ennemis. — Ennemi I reprit Gabriel, je ne suis pas, je ne serai jamais le vôtre, monseigneur. Pour m*être déclaré plus branchement qu'eux , suis-je plus votre ennemi que le prince de Coodé et que monsieur de Coligny, qui sont comme moi des protestans non armés î... — Armés, si fait, ils le sont, dit le Balafré, je le sais bien, je sais tout ! Seulement ils cachent leurs armes. Mais il est certain que, si nous nous rencontrons, je dissimulerai comme eux, les appellerai amis, et, au besoin, me porterai ofBciellement garant de leur innocence. Comédie t c'est vrai, mais comédie nécessaire I — Eh bien I monseigneur, reprit Gabriel, pm'sque avec moi vous êtes assez bon pour dépouiller quelquefois cus conventions obligées, dites-moi qu'en dehors de la politique, vous pouvez encore croire à mon dévouement et à mon honneur, à moi huguenot ; dites-moi surtout que, si quelque jour la guerre étrangère éclatait de nouveau, vous me feriez toujours la grâce de réclamer ma parole et do m'envoyer à l'armée mourir pour la patrie et le roi. ^ Oui, Gabriel, dit le duc de Guise, tout en déplorant kl diflërence qui maintenant nous sépare, je me fie et me fierai à vous toujours, et, pour vous le prouver et racheter un instant de soupçon que je regrette, prenez ceci et Dûtesen l'usage qu'il vous plaira. Il alla à une table écrire un mot qu'il signa et remît au jeune comte. — C'est l'ordre de vous laisser sortir d'Âmboise, en quelque endroit que vous vouliez vous rendre, lui dit-il. Avec cq papier vous êtes libre. Et cette marque d'estime et de confiance, sachez que je ne la donnerai pas au prince de Condé que vous me citiez tout à l'heure, et que, du moment où il mettra le pied dans ce château, il y sera surveillé de loin comme un ennemi et tacitement gardé comme un prisonnier. — Aussi, cette marque de confiance et d'estime, je la refuse, monseigneur, dit Gabriel. — Gomment! et pourquoi, reprit le duc de Guise étonné. T. m. 11

The text on this page is estimated to be only 24.11% accurate

lit Utt!«!biMÀfl& — Moii^fèignetdr^ fiiv«r-yoti$, si vt)U$ file filîâ6i6i& éiHtOi d'Âmboise, où j'irais en en sortant? ^ Cela TOUS regarde et je ne Vous lè demaïido pas, dit te MdT\ré. — Mais, mol, justement, je reux Vous le dîrë, irépril Gabriel. En tons quittant, monseigneur, j'irais où moti autre devoir me réclame, j'irais parmi leis libelles, retroQVer l'un d'eui à Noizai... — A Noifcal ? c'eél CaStfelûau qui bottiihailde, dît le duf. •^Ouî; oh! tous êtes bien îAlbrmé, jusqu'au bout, fflonseîgneuf. ^ m qUlMe»-tt)ùii ftdré & l^ôîsiài, bàlfteureux t T^fepHt te Balafré. — Ah ! ^bllà î ^nirafi-fè eà éM ^ felrèV téMT dire : Vous hi'àvez appelé, me voici, mais je ne. puis rien pour vous, et, s'ils m'interrogeaient sur ce que j'ai pu entendra et remàrauer eh chemin, je devrais me taire, je ne pourrais pas les avertir du piège que vous leur tendez, vos Confidences même m'en ôtent le droit, bonc, monseigneur» Je requi6rs une grâce de vous... — Laquelle Y ^ ftelenez-moi ici prisonnier, çt sauvez-moi ainsi vœm perplexité cruelle, car, si vous ipè laissez partir, je voudrai aDer du moins faire acte de présence parmi ceux qui vont se perdre, et, si j'y vais, je ne serai pas libre de les sauver. — Gabriel, reprit le duc de Guise, après avoir réfléchi, je ne puis ni né veux vous témoigner une telle défiance. Je vous ai dévoilé tout mon .plan de bataille, vous vous Endez parmi àes amis dont l'intérêt capital est de connal) ce plan, et cependant voici votre laissez-passer, — Alors, monseigneur, reprit Gabriel abattu, accordez*' moi hii moins une dernière faveur. Je l'implore au nom de ce que j^ai pu faire pour votre gloire à Metz, en Italie, à Calais, au noin de ce que j'ai souffert depuis, et depuis, j'ai bien souitert I — De quoi s'agit-ilî dit le duc de Guise. Si je U puis, je le ferai, ami. . ^>ous le pouvez, monseigneur, vous le devez peut6to, car ce sont des Français que vous combattez. Eh J

The text on this page is estimated to be only 25.16% accurate

ÏEB bEUi DIANE. 185 tjîenl permettez-moi àe lès détourner de leur fatal projet, non pas en leur en révélant l'issue certaine, mais en les conseillant, en les priant, en les conjurant. — Gabriel, prenez garde ! dit solennellement le duc de Guise; qu'un mot vous échappe sur nos dispositions, et les révoltés persisteront dans leur dessein en en modifiant seulement Texécution, et alors c'est le rôi, c'est Marie Stuart, c'est moi qui serons perdus. Pesez bien cela. Maintenant vous engagez-vous sur votre honneur de gentilhomme à ne leur laisser àevinet ou soupçonner ni par un mot, ni]pa!r une allosioù, rû par où signe, rien de ce qui se passe ici?... — ISur ihàn WôraiiBur dé gentiïhommel je m'y engage, dit le comte de Montgommery. •— Âlle^ donc, d¥t le duc de Gùise, 'et essayez de leslMre renoncer t leur trîmfnelle attaque, je renoncerai, moi, avec joie à Ynà'fedte victoâre, en songeant que c'est autant de sang fbançafe d'épargné, Mais, si, comme je le crois, les derniers rapports ne mentent pas, ils ont dans leur entreprise tine eonfianœ trop aveugle et trop obstinée, et TOQS échoaerez, G«Ebriel. N'importe l allez, et tentez ce dernier effort. Poor enx, pour vous surtout, je ne veux pas m'y refuser. — Pour eux et pour moi, je yous en remercie, monsei* •goeur, dit Gabriel... Un quart d'heure epite, il était en route pour Noizai. XXIV. DttOTAtfrB DB tJk iMtkVTk. Le baron Gastelnau de Chalosses était un valeureux et généreux jeune homme, auquel les protestans n'avaifwt pas assigné le posté le moins difficile, en l'envoyant pren/i

 dre les devans au château de Noizai, lieu du rendez-vous général de leurs détachemens pour le 16 mars. Il fallait qu'il se monlrftt aux huguenots et se cachât aux catholiques, et cette délicate position voulait autant de prudence et de sang-froid que de courage. Grâce au mot d*ordre que lui avait confié la lettre de La Renaudie, Gabriel put arriver sans trop d'obstacles jusqu'au baron de Castelnau. On était déjà au 15 mars, dans Taprès-midL Avant dix-huit heures, les protestans devaient se rallier à Noizai ; avant vingt-quatre heures, ils devaient attaquer Amboise, On voit qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour les détourner de leur dessein. Le baron de Castelnau connaissait bien le comte de Montgommery, qu'il avait vu maintes fois au Louvre, et dont les principaux du parti avaient souvent parlé devant lui* Il alla à sa rencontre, et le reçut comme un ami et comme un allié. — Vous voilà, monsieur de Montgommery, lui dit-il, quand ils firent seuls. A la vérité je vous espérais, mais je ne vous attendais pas. La Renaudie a été blâmé par l'avilirai pour vous avoir écrit cette lettre. « 11 falait, lui a-t-il dit, avertir de nos projets le comte de Montgommery, mais ne point h convoquer. Il aurait foit ce qu'il aurait voulu. Le comte ne nous a-t^il pas prévenus que, tant que régnerait François II, son épëe ne nous appartiendrait pas, ne lui appartiendrait pas à luimôme ?» A cola, La Renaudie a répondu que sa lettre ne vous engageait à rien, et vous laissait votre indépendance tout entière. — C'est vrai, dit GabrieL — Néanmoins nous pensions bien que vous viendriez, reprit Castelnau, car la missive de cet enragé baron ne vous disait pas de quoi il s'agissait, et c'est moi qui suis chargé de vous apprendre et notre dessein et nos espérances. — Je vous écoute, dit le comte de Montgommery,

 fS^ Castelnau répéta alors à Gabriel tout ce que lui avait dé jà annoncé en détail le duc de Guise. Et Gabriel vit avec effroi à quel point le Balafré était bien informé. Pas un point du rapport des délateurs n'était inexact, pas une circonstance du complot n'avait été omise par eux. Les conjurés étaient réellement perdus. — Maintenant, vous savez tout, dit en terminant Castelnau à son auditeur anéanti, et il ne me reste plus qu'à vous adresser une question dont je prévois d'ailleurs la réponse. Vous ne pouvez marcher avec nous, n'est-il pas vrai? — Je ne le puis, dit Gabriel en secouant tristement la tôte. — Bien 3 reprit Castelnau, nous n'en serons pas pour cela moins bons amis. Je sais que c'est votre droit stipulé d'avance de ne pas vous mêler du combat ; et c'est surtout votre droit en cette circonstance où nous sommes sûrs de la victoire. — En êtes-vous bien sûrs P demanda avec intention Gabriel. — Parfaitement sûrs, répMqua le baron, l'ennemi ne se doute de rien et sera prisa l'improviste. Nous avons eu un moment de crainte quand le roi et la cour se sont transportés de la ville ouverte de Blois au château fortifié d'Amboise. Évidemment on avait eu quelques soupçons. — Cela sautait aux yeux en effet, dit Gabriel. -* Oui, mais, reprit Castelnau, nos hésitations ont bientôt cessé, car il s'est trouvé que ce changement inopiné de résidence, loin de nuire à nos projets, les servait à merveille au contraire. Le duc de Guise s'endort à présent dans une sécurité trompeuse, et flgurez-vous, cher comte, que nous avons des intelligences dans la place, et que la porte de rouest nous sera livrée dès que nous nous présenterons. Ohl le succès est certain, vous dis-je, et vous pouvez, sans aucun scrupule, vous abstenir de la bataille. — L'événement, reprit gravement Gabriel, trompe quelquefois les plus magnifiques espérances. — Mais ici nous n'avons aucune chance contre nous, r

Ig6 LES. D]$DX DUNE. aucune 1 répéta Casteluau en se frottant joyeusement les mains. Demain verra le triomphe de notre parti et la cbuté des Guise. ^ Et... la trahison ?... dit avec efiTort Grabriel, navré de voir tant de courage et de jeunesse se précipiter ainsi les jreux fermés dans l'abîme. — La trahison est impossible, reprit imperturbablement G(isteLaau. Les chefs seuls sont dans le secret et aucun d'eux n'est capable... Or çà, monsieur de Montgommery, ajoutatil en s'interrompant, je crois, foi de gentilhomme ! que vous êtes jaloux de nous, et vous me semblez vouloir à toute force mal augurer de notre entreprise par la rage que vous avez de n'y pouvoir prendre part. Fi, l'envieux I — Oui, c'est vrai, je vous envie I dit Gabriel d'un air sombre. — Là, j'en étais sûr I s'écria en riant le jeune baron. — Cependant, voyons, vous avez en moi quelque confiance? reprit Gabriel. — Une confiance aveugle, si nous parlons sérieusement, répondit Castelnau. — Eh bien ! voulez-vous écouter un bon conseil, uû conseil d'ami? — Lequel? — Renoncez h votre dessein de prendre demain Amboise. Envoyez sur-le-champ des mes«îagers sûrs à tous ceux des nôtres qui doivent vous rejoindre ici celte nuit ou demain^ et faites-leur dire que le projet est manqué, ou doit être syoumé du moins. ^ Mais pourquoi ? pourquoi? dit Castelnau qui commençait h orendre l'alarme. Vous avez sûrement pour me parler amsi quelque raison grave ? — Mon Dieul non, reprit Gabriel avec une douloureuse contrainte. — Enfin, dit Castelnau, vous ne me conseillez pas pour rien d'abandonner et de faire abandonner à nos frères un projet qui se présente sous d'aussi favorables auspices? — Non, ce n'est pas pour rien sans doute, mais je ne puis vous dire pourquoi. Voulez-vous et pouvez-vous me croire sur parole?... Je m'avance en ceci plus que je ne

The text on this page is estimated to be only 17.33% accurate

LES P^ID^ DIANE, ^ dovrate déjà. Faite5i-moi ^ ^|ice iQ^ ancpr^ PQi»9s«iy4t PmtOlDa«> Y^Uft aure«, jii» /^

 passant par Amboise, surpris des préparatifs, entendu des ordres, provoqué des confidences... Enfin, notre complot est découvertl — Est-ce donc inoi, dit Gabriel eflûrayé, qui vous ai donné lieu de le croire? — Non, monsieur le comte, non, car vous vous serez engagé au secret, Je le vois. Aussi je ne vous demande pas d'assurance positive, pas même un mot, si vous vou* lez. Mais, si je ne me trompe pas,- un geste, un clignement d'yeux, votre silence même, peuvent suffire à m'éclairer. Cependant Gabriel, plein d'anxiété, se rappelait les termes mêmes de la parole donnée au duc de Guise. Sur son bonneur de gentilhomme, il s'était engagé à ne laisser deviner ou soupçonner ni par un mot, ni par une allusion, ni par un signe, rien de ce qid se passait à Amboise. Pourtant comme son silence se prolongeait : — Vous vous taisez toij^eursî dit le baron de Castelnau qui avait ses yeux rivés h son visage. Vous vous taisez, je vous comprends et vais agir en conséquence. — Et qu'allez-vous faire? demanda vivement Gabriel. — Prévenir, comme vous me l'aviez d'abord conseillé. La Renaudie et les autres chefs, arrêter tout le mouvement, et déclarer aux nôtres, quand ils arriveront id, que quelqu'un en qui nous devons avoir toute confiance, m'a dénoncé... m'a dénoncé une trahison probable... — Mais il n'en est rien ! interrompit vivement le comte de Montgommery. Je ne vous ai rien dénoncé, monsieur de Castelnau. — Comte, reprit Castelnau en serrant avec une expression muette la main de Gabriel, est-ce que la réticence même ne peut être un avis et notre salut? et une fois mis en garde, alors... — Alors? répéta Gabriel. — Tout ira bien pour nous et mal pour eux, dit Castelnau ; nous ajournons à des temps plus propices notre entreprise, nous découvrons à tout prix les délateurs s'il en est parmi nous, nous redoublons de précautions et de mystère, et, un beau jour, quand tout est bien préparé, cer>

LES DEUX DIANE. ISd tains cette fois de notre coup, nous renouvelons notre tentative, et, grâce à vous, au lieu d'échouer, nous triomphons. — Et voilà justement ce que je voulais éviter! s'écria Gabriel qui se vit avec terreur entraîné sur le bord d'une trahison involontaire. Voilà, monsieur de Castolnau, la ▼raie raison de mes averlissemens et de mes conseils. Je trouve, absolument parlant, votre entreprise coupable et dangereuse. Vous mettez, en attaquant les catholiques, tous les torts de votre côté. Vous justiQez toutes leurs représailles. D'opprimés vous vous failes rebelles, ai vous avez à vous plaindre des ministres, est-ce au jeune roi qull faut vous en prendre ? Ah I je me sens triste à mourir en songeant à tout cela. Pour le bien, voyez-vous, vous devriez renoncer à tout jamais à cette lutte impie. Eh ! laissez donc plutôt vos principes combattre pour vous! Point de sang sur la vérité! voilà seulement ce que j'ai voulu vous dire. Voilà pourquoi je vous conjure de vous abstenir, vous et tous nos frères, de ces funestes guerres civiles qui ne peuvent que retarder l'avènement de nos idées. — C'est réellement là le seul motif de tous vos discours? demanda Casteinau. — Le seul... répondit Gabriel d'une voix sourde. — Alors, je vous remercie de l'intention, monsieur le comte, reprit Casteinau avec quelque froideur, mais je n'en dois pas moins agir daus le sens qui m*a été prescrit par les chefs de la Réforme. Je conçois que, ne pouvant combattre, il vous soit douloureux, à vous, gentilhomme, de voir les autres combattre sans vous. Néanmoins, vous ne pouvez seul entraver et paralyser toute une armée. — Ainsi, dit Gabriel pâle et morne, vous allez les laisser donner suite à ce fatal dessein, et y donner suite vousmême? — Oui, monsieur le comte, répondit Casteinau avec une fermeté qui n'admetlait pas de réplique, et, de ce pas, je vais, si vous le permettez, donner les ordres nécessaires pour l'attaque de demain. 11 salua Gabriel et sortit sans attendre sa réponse.
11. r

FIII. Gabriel ne quitta pas cependant le château de Noiz^^, mais il résolut d'y passer cette nuit-là. Sa présence donnerait aux reiigionnaires un gage de sa bonne foi, au cas q^ ite seraient attaqués, et, de plus, il espérait encore pouvoir le lendemain matin convaincre, à défaut de Castelnau, quelque autre chef moins obstinément ayeuçie. Si LaRenaudie pouvait venir ! Castelnau le laissa entièrement libre, et parut avec quelque dédain ne plus faire attention à lui. Gabriel le rencontra plusieurs fois ce soir-là dans les corridors et les salles du château, allant, venant, donnant dies ordres pour les reconnaissances et les approvisionoemens. Mais, entre ces deux braves ieunes hommes, aussi ûers et aussi nobles Tun que Tautre, il n'y eut plus une seule parole échangée. Durant les longues heures de cette nuit d'angoissOf le comte de Montgommery, trop inquiet pour pouvoir dormir, resta sur les remparts, écoulant, méditant, priant. Avec le jour, les troupes des réformés commencèrent Il arriver par petites bandes séparées. A huit heures, elles étaient déjà en assez grand nombre ; à onze heures, Castelnau n'en attendait plus aucune. Mai$ Gabriel ne connaissait pas un seul des chefs. La Henaudie avait fait dirç qu'il prendrait, pour gagner Axorboise avec ses gens, la forêt de Château-Regnault. Tout étajt prêt pour le départ. Les capitaines Mazère et Raunai, qui devaient &ire l'avant-garde» étaient déjà clés.J

The text on this page is estimated to be only 25.71% accurate

|£S DEUX DI4^E. • 1^ cçpdus sur la terrasse du château pour y former letnr^ détachemens en ordre de marche. Casteinad triomphait. — Eh bien? dit-il à Gabriel qu'il rencontra, et auq^çl, dans sa joie, il pardonnait la conversation 4^ la Teiltè^, eîi ^ien I vous voyez, monsieur le comte, àué vous avie^tc^rt» et que tout va pour le mieux I — Attendons 1 dit Gabriel en secouant la tÇte. — Mais que vous faut-il donc pou^» croire^ |ncr^4^1ë ! dit en souriant Casteluau. Pas un des nôtreis n'a manqyë'à 4çs engagemens , ils sont tous arrivés à Thèure dite avQC plus ^^homme$ auMls n'en avaient promis. Ils ont tous traversé leurs provinces sans avoir été inquiétés, et, ce (jui vaut mieux encore peut-être, sans avoir inquiété. rî*e$^-

 n n'y avait pas même eu de combat, le duc de Nemours ayant d'abord fait mettre la main sur les faisceaux d'armes. Uazère et Raunai araient dû se rendre sans coup férir, et, dans le moment où Castelnau regardait du haut de la muraille, les siens, vaincus sans lutte, remettaient aut vainqueurs leurs épées. Là où il s'imaginait trouver ses soldats, il ne voyait plus que des prisonniers. Il ne pouvait en croire ses yeux. Il demeura un instant immobile, stupéfait, altéré, sans prononcer une parole. Un tel événement était si loin de sa pensée qu'il avait d'abord peine à s'en rendre compte. Gabriel, moins surpris par ce coup soudain, n'en était pas moins accablé. Comme ils se regardaient tous deux, «ussi mornes et aussi pâles l'un que l'autre, un enseigne entra précipitamment, cherchant Castelnau. — Où en somme&-nous ? lui dit celui-ci» retrouvant la voix à force d^anxiété. — Monsieur le baron, répondit l'enseigne, ils se sont emparés du pont-levis et de la première porte ; nous n'avons eu le temps que de fermer la seconde ; mais elle ne résisterait pas, et, dans un quart d'heure, ils seraient dans la cour. Devons-nous néanmoins essayer de combattre ou bien parlementer ? On attend vos ordres. — Me voici, dit Castelnau. Le temps de m'armer, je descends. Il rentra en bftte dans la salle voisine pour prendre sa cuirasse et ceindre son épée. Gabriel l'y suivit. — Qu'allez-vous faire, ami? lui dit-il tristement. — Je ne sais pas, je ne sais pas, répondit Castelnau avec égarement. On peut toujours mourir. — Hélas I reprit Gabriel, pourquoi ne m'avez-vous pas cru hier? — Oui, vous aviez raison, je le vois, reprit le baron. Vous aviez prévu ce qui arrive ; vous le saviez d'avance peut-être? —Peut-être!... dit Gabriel. Et c'est là mon plus grand supplice j Mais peqsez , Castel^iau, il y a dans la vf(f^ à

LES DEUX DIANE. 193 des combinaisons du sort étranges et terribles! Si je n'ai paë eu ia liberté de vous dissuader au moyen des véritables raisons qui se pressaient sur mes lèvres T... Si J'avais donné ma parole de gentilhomme de ne vous laisser soupçonner, ni directement, ni indirectement la vérité ... — Vous auriez bien fait alors de vous taire, dit Castelnau ; j'aurais agi comme vous à votre place. C'est moi, insensé, qui aurais dû vous comprendre, c'est moi, qui aurais dû penser qu'un vaillant comme vous ne déconseille pas la bataille sans des motifs tout puissans... Mais je vais expier ma faute, je vais mourir. — Je mourrai donc avec vous, dit Gabriel avec calme. — Vous ! et pourquoi ? s'écria Castelnau. Vous n'êtes contraint qu'à une chose : c'est de vous abstenir du combat. — Aussi, ne combattrai-je pas, dit Gabriel, je ne le puis. Mais la vie m'est à charge; le rôle, double en apparence, que je joue m'est odieux. J'irai au combat sans armes. Je ne tuerai pas, mais je me laisserai tuer. Je pourrai me jeter peut-^tre au-devant du coup qui vous sera destiné. Si je ne puis être une épée, je puis encoro être un bouclier. — Non, reprit Castelnau, restez. Je ne dois pas, je ne veux pas vous entraîner dans ma perte. — Eh ! dit Gabriel, vous allez bien y entraîner, sans utilité et sans espoir, tous ceux des nôtres qui se sont enfermés avec vous dans ce château. Ma vie est bien plus inutile que les leurs. ~ Puis je faire autrement, pour la gloire de notre parti, que de leur demander ce sacrifice? dit Castelnau. Des martyrs sont souvent plus utiles et plus glorieux à leur cause que des vainqueurs. — Oui, reprit Gabriel, mais votre devoir de chef n'est-il pas d'abord d*essayer de sauver les forces qui vous ont été confiées? quitte à mourir ensuite à leur tête si le salut na peut se concilier avec l'honneur. . — Donc, dit Castelnau, vous me conseillez?... — De tenter les moyens pacifiques, reprit Gabriel. Si TOUS résistez, vous n'avez aucune chance d'éviter la délaite et le massacre. Si vous cédez à la nécessité, ils /d

The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate

i^l LES DEUX DUNE. n'ont pai^ ce ine semble, le droit de punir un projet sans exécution. On ne préjuge pas, on châtie encore moins des desseins. Vous désarmez vos ennemis en vous désarmant. . — J*ai tapi à me repentir de n'avoir pas suivi votre premier avis, dit Castelnau, que je voudrais vous obéir cette fois. Pourtaat, j^avoue quo j*bésite. 11 me répugne de recaler. — Pour reculer, il feudrait avoir fait un pas en avant, dit Gabriel. Qr, qui prouvç voire rébellion jusqu'ici? C'est en tirant l'épée que vous vous déclareriez coupable. Tenez, ma présence peut encore, Dieu merci ! vous être bonne à quelque chose. 4e n'ai pu vous sauver hier, voulez-vous que je tâche de vous sauver aujourd'hui ?... — Que feriez-vousî demanda Caslelnau ébranlé. — Rien que de digne de vous, soyez tranquille I dit Gabliel. J'irai au duc de Nemours qui commande la troupe royale. Je lui annoncerai qu'aucune résistance ne lui sera feite, qu'on va lui ouvrir les portes, et que vous yousret. > drez à lui, mais sur parole. U faudra qu'il epgage sa foi ducale qu'aucun mal ne sera fait ni à vous ni à vos gentilshommes, et qu'après vous avqir conduits auprès du roi pour exposer vos griefs et vos demandes, \\ vous fer^ mettre en liberté. — Et sll refuse ? dit Castelnau. — S'il refuse, répondit Gabriel, lejs torts seront de son côté ; il aura repoussé une conciliation juste et honorable, et toute la responsabilité du sang versé retombera sur sa tète. Sïl refuse, Castelnau, je reviendrai p^mi vous piour mourir à vos côtés. — Croyez-vous, dit Castelnau, que La Ren^udie, s'il était à ma place, consentirait à ce que vous proposez? — Sur mon âmel je crois que tout homme raisonnable y consentirait. ^ Faites donc 1 dit Castelnau : notre désespoir, si, comme je le crains, vous échouez stupres du duc, n'en $.era que plus redoutable. — Merci, dit Gabriel. J'espère, mnif réussir, et présejrver avec l'aide de Dieu tant de nobles et vaillantes existences.

LES 0EUX DIANE. %'9^ n descendit en courant, se fil ouvrir la porte de la cour, et, un drapeau de parlementaire à la main, s'avança vers le duc de Nemours qui, à cheval au milieu des siens, attendait la paix ou la guerre. *- Je ne sais si monseigneur me reconnaît dit Gabriel, au duc ; je suis le comte de Montgomraery. — Oui, monsieur de Montgomraery, je vous reconnais, reprit Jacques de Savoie. Monsieur de Guise m'a prévenu que je vous trouverais ici, mais en ajoutant que vous y étiez avec sa permission, çt en me recommandant de vous traiter en ami. — Une précaution qui pourrait mei calomnier auprèç d*autres amis malheureux I.., dit Gabriel en secouant tristement la tête. Mais monseigneur, oserais-je vous demaiider un moment d'entretien. — Je suis à vous, dit monsieur de Nemours. Castelnau qui, par une fenêtre grillée du château, suivait avec angoisse tous les mouvemens du duc et de Gabriel, les vit se retirer à l'écart et s'entretenir quelques minutes avec animation. Puis, Jacques de Savoie demanda de quo^ écrire, et traça sur un tambour les lignes rapides d'ua billet qu'il remit au comte de Montgommery. Gabriel parut le remercier avec effusion. Il y avait donc de l'espoir. Gabriel, en Qffet, revint précipitamment vers le château, et, l'instant d'après, remettsiit, sans mot dire et tout hors d'haleine, à Castelnau, la déclaration suivante: « Monsieur de Castelnau et ses compagnons du château de Noizaî, ay^nt consenti dès mon arrivée à poser les armes et à se rendre à moi, je soussigné, Jacques de Savoie, leur ai juré ma foi de prince, sur mon honneur et la damnation de mon âme, qu'ils n'auraient aucun mal, et que je les ramènerais sains et saufs, — quinze d'entre eux avec le sieur de Castelnau devant seulement me suivre à Amboise, pour faire au roi, notre Sire, leurs pacifiques remontrances. » Donné au château de Noizai, ce 16 de mars 1560. » JACQUES DE SAVOIE. »

IM LES DEUX DIANE. — Merci) ami, dft CastelDau à Gabriel après cette lectu^i re ; vous nous avez sauvé la vie, et plus que la vie, Thon» neur. A ces conditions là, je suis prêt h suivre monsieur de Nemours à Amboise, car du moins, nous n'y arriverons pas en prisonniers devant leur vainqueur, mais en opprimés devant leur roi. Encore une fois, merci. Mais en serrant la main de son libérateur, Castelnau s'aperçut que Gabriel était redevenu aussi triste qu*aupara* vant. — Qu'avez-vous donc encore î lui dcmanda-t-il. — Je pense maintenant à La Renaudie et aux autres protestans qui doivent attaquer Amboise cette nuit, répondit Gabriel. Sans doute, hélas ! il est trop tard pour les sauver, eux. Pourtant, si j'essayais? La Renaudie ne doit-il pas prendre par la forôt de ChAteau-Regnault î« — Oui, dit Castelnau avec empressement, et vous pourriez encore Vy retrouver peut-être, et le sauver comme vous nous avez sauvés. ~ Je le tenterai, du moins, dit Gabriel. Le duc de Nemours va me laisser libre, je pense. Adieu donc, ami, je vais continuer, si je puis, mon rôle de conciliation. Au revoir, à Amboise. — Au revoirl reprit Gaslelnau. Comme Gabriel l avait prévu, le duc de Nemours ne s'opposa point h ce qu*il quittât Noizai et le détachement des troupes royales. L'ardent et dévoué jeune homme put donc s'élancer-à cheval dans la direction de la forêt de Château-Regnault. Pour Castelnau et les quinze chefs qui marchaient avec lui, ils suivirent, conQanset tranquilles, Jacques de Savoie à Amboise. Mais, à leur arrivée, ils furent sur-le-champ conduits en prison. Ils devaient y rester, leur dit-on, jusqu'à ce que réchauffourée fût terminée, et qu'il n'y eût plus de dang» à les laisser pénétrer jusqu'au roi.

LES DEUX DIANE. M XXVI. LA FOBÉT DE CHATEAU-REGNAULT. La forêt de Château-RegnauU n'était pas, par bonheur, dûttante de plus d'une lieue et demie de Noizai. Gabriel s'y dirigea au galop de son bon cheyal ; mais une fois qu'il y fut arriré, il la parcourut en tous sens pendant plus d'une heure, sans rencontrer aucune troupe amie ou ennemie. — Enfin, il crut entendre, au tournant d'une allée, le galop régulier de la cavalerie. Mais ce ne pouvaient être des réformés ; car on riait et on parlait, et les huguenots avaient trop intérêt à dérober leur marche pour ne pas garder le plus complet silence. N'importe ! Gabriel s^élança de ce c^té, et découvrit bientôt les écharpes rouges des troupes royales. En s'avançant vers le chef, il le reconnut et fut reconnu par lui. C'était le baron de Pardaillan, un jeune et vaillant officier, qui avait combattu avec lui sous monsieur de Guise en Italie. — Eh ! c'est le comte de Montgommery ! s'écria Pardaillan. Je vous croyais à Noizai, comte. — J'en arrive, dit Gabriel. — Et que s'y est-il passé? Marchez donc un peu avec nous, et contez-moi cela. Gabriel fit le récit de l'arrivée soudaine du duc de Nemours, de la surprise de la terrasse et du pont-levis, de son intervention à lui-même entre les deux partis, et de la soumission pacifique qui en avait été l'heureux résultat. • Pardieu 1 dit Pardaillan, monsieur de Nemours a eu de la cnance, et je voudrais bien en avoir autant. Savezvous, monsieur de Montgonmiery, contre qui je marche en ce moment? r

f ttp LES DEUX DIANÇ. — Contre La Renaudîe, sans doute? dit Gabriel. — Justement. Et savez-vous ce qu'il m'est, La Renaudieî — Mais, votre cousin, je crois, c'est vrai je m'en souviens. — Oui, mon cousin, dit Pardaillan, et plus que mon cousin, mon ami, mon compagnon d'armes. Savez-vous que c'est dur de se battre contre celui qui s'est si souvent battu à nos côtés î — Oh ! oui I dit Gabriel... Mais enfin vous n'êtes pas sûr de le rencontrer? — Eh I si fait I j'en suis sûr ! reprit Pardaillan, mes instructions ne sont que trop précises, et les rapports de ceux qui l'ont livré que trop fidèles. Tenez : encore un quart d'heure de marche, dans la seconde allée à gauche je dois me trouver en face de La Renaudie. — Mais si vous preniez par cette allée ? souffla Gabriel. — Je manquerais it mon bonnevir et à mon devoir dlQ soldat, reprit Pardaillan. Je le voudrais d'ailleurs que je ne ne pourrais pas. Mes deux lieutenans ont reçu aussi bxçx\, que moi les ordres de monsieur de Guise, et ne me laisseraient pas y contrevenir. Non, mon seul espoir est que I4 Renaudie consente à se rendre à moi Espoir bien incertain t car il est fier et brave ; car en champ ouvert il ne va pas être surpris comme Castçlnau ; car pous ne lui serons pas de beaucoup supérieurs en noai^re. Enfm, vous m'aiderez toujours, monsieur de Montgommery, à lui conseiller la paix? — Hélas ! dit Gabriel, je ferai dq lno^ mieu^. — Au diable ces guerres cirile^l ^'^ciçie^ Pardaillan pour conclure. Ils marchèrent à peu près dix qiinute^ en silence. Quand ils eurent tourné la deuxième allée à gauche : — Nous devons approcher, dit Pardaillan. Le cœur me bat. Pour la première fois de ma vie, je crois. Dieu me damne ! que j'ai peur. Les cavaliers royaux ne riaient plus et ne causaient plus, mais s'avançaient lentement et avec précaution. Ils n'eurent pas fait deux cents pas, qu'^ travers un '^

The text on this page is estimated to be only 24.32% accurate

LES ÇjJ^DX PIÂ^E. m fourra d'arbres, daos uu sentier qui lopgeait le grand chemin, ils crurent voir briLer des armes. Leur doute ne fut pas long d'ailleurs, car presque aussitôt une voix ferme cria : — Halle! qui va là? — C'est la voix de La Renaudie, dit Pardaillan à Gabriel. Et il répondit à l'appel : — Valois et Lorraine 1 Sur-le-champ, déboucha à cheval de la contre-allée La Rensiudie, suivi de sa troupe. Néanmoins, il ordonna au^ siens de s'arrôter, ^t Q\ quel ques pa^^ seul en avs^nt. pardaillan Timila, cria à ses gens ; hs^lte l et $'^vança vers lui avec le seul Gabriel. Pn eût dit deux amis empressés de se revoir après une ^ngue absence» plutôt que deux ennemi^ prêts à se poolbattre. — lo Vaurais déjà répondu comme je le dois, dit La ReD^iudie en approchant, 3i je n'avais cru reconnaître une voix amie... Ou je me trompe bien, ou cette visière me cachô les traits de ipon cher Fardaillan. — Ehl oui, c'est moi, mon pauvre La Renaudie, repri Pardaillan, et si j'ai un conseil de frère à te donner c'£st de renqncer à ton entreprise, ami, et de mettre tout de suite bas les armes. — Qui-dà, est-ce vraii^ent là u^ conseil de frère? dit La Renaudie avec quelque ironie. — - Oui, monsieur de La 9ena^die, reprit Gabriel en se montrant, le conseil est d'un ami loy^l, je vous l'atteste* Casielnau s'est rendu à monsieur de ^emours, ce matin, et, si vous lie Timitez, yous êtes perdu. — Ahl ahl monsieur de Monigoop^ery 1 reprit La Renaudie, ôles-vous aussi avep ceuj^-là ? -— Je ne suis ni avec ceux-là ni ^vec vous-même, dit gravement et tristement Gabriel, je $uis entre vous. — • Oh l pardonnez-moi, monsieur le comte, reprit La Renaudie ému par le noble et digne accent de Gabriel. Iq n'ai pas vQulu vous ofiensçr, elj je douterais, jq crois, de moi plutôt que de vous. r^

 •» Croyez-moi donc alors, dit Gabriel, et ne risquez pas un combat inutile et funeste. Rendez-vous. — Impossible I dit La Renaudie. — Mais sache donc, reprit Pardaillan, que nous ne sommes ici qu'une faible avant-garde. — Et moi, répondit le chef réformé, croîs- tu que j'aie commencé avec cette poignée de braves que voilà? — Je te préviens» dilPardaillan, que tu as dans tes rangs des traîtres. — Ils sont maintenant dans les vôtres, reprit La Renaudie. — Je me charge d'obtenir votre grAce de monsieur de Guise, dit encore Pardaillan qui ne savait que trouver. — Ma grftce ! s'écria La Renaudie, j'espère avoir bien6t à en donner plutôt qu*à en recevoir, des grâces! — La Renaudie! La Renaudie! tu ne voudras pas me contraindre à tirer le fer contre toi, Godefroy, mon vieux camarade, mon ami d'enfance. — Il faut pourtant s'y préparer, Pardaillan ; car tu me connais justement trop bien pour croire que je sois disposé à te céder le champ. — Monsieur de La Renaudie, s*écria Gabriel, encore une fois vous èvez tort... Mais il fut brusquement interrompu... Les cavaliers des deux partis, restés à distance, en vue les uns des autres, ne comprenaient rien à ces étranges pourparlers de leurs chefs, et brûlaient d'en venir aux mains. — Que diable I se disent-ils donc là si longuement? murmuraient les soldats de Pardaillan. — Ah! çà, disaient de leur côté les huguenots, croientils donc que nous sommes venus ici pour les regarder causer de leurs affaire?? — Attends ! attends ! dit un de ceux de la troupe de La Renaudie, oîi tout soldat était chef, je sais un moyen d'abréger leur conversation. Et, au moment où Gabriel prenait la parole, il tira un coup de pistolet contre la troupe de Pardai^s^an. — Tu vois! s'écria douloureusement c«lui-ci, le premier coup est parti des tiens.

LES DEUX DIANE» 201 — Sans mon ordre! dit vivement La Renaudie. Mais puisque le sort en est jeté, tant pis I Allons ! mes amis, en avant! Il retourna vers ses gens, et Pardaillan, pour ne pas rester en arrière, en fit autant, et cria aussi : — En avant! Le feu commença. Cependant, Gabriel était resté immobile entre les rouges et les blancs, entre les royaux et les réformés. Il avait à peine rangé son cheval de côté, et essuyait le feu des deux parts. Dès les premiers coups, le plumet de son casque fut traversé d'une balle, et son cheval tué sous lui. Il se dégagea des étriers et demeura encore debout, sans remuer, et comme pensif, au. milieu de cette terrible mêlée. La poudre était épuisée, les deux troupes s*élancèrent et continuèrent le combat à Tépée. Gabriel ne bougea toujours pas parmi le cliquetis des armes, et sans seulement toucher la poignée de son épée, il se contenta de regarder les coups furieux qui se doanaient autour de lui, triste et morne comme Teûtété Timage de la France entre ces Français ennemis. Les réformés, inférieurs en nombre et en discipline, commençaient d'ailleurs à plier. La Renaudie, dans le tumulte, avait rejoint Pardaiîlan. — - A moi! lui cria-t-il, que je meure du moins de ta maînl — Ah! dit Pardaiîlan, celui qui tuera l'autre sera le plus généreux! Et ils s'attaquèrent avec vigueur. Les coups qu'ils se portaient résonnaient sur leurs armures comme des marteaux sur Fenclume. La Renaudie tournait autour de Pardaiîlan, qui, ferme sur ses arçons, parait et ripostait sans se lasser. Deux rivaux altérés de vengeance n'eussent pas été plus acharnés. EnOn, La Renaudie enfonça son épée dans la poitrine de Pardaiîlan qui tomba.

The text on this page is estimated to be only 24.22% accurate

^ «i l£S DEUX DIANE. Mais ce ne fût point Pdrdaillan qui jeta un cri, ce fui La Eenaudie!... Heureusement pour le vainqueur, il n*eut pas même te temps d'envisager sa funeste victoire. Montigny, le page de Pardaillan, tira sur lui un coup d'arquebuse qui rat)attit de son cheval, mortellement blessé. Néanmoins, avant de mourir, La feenaudie trouva lencore la force do ïenvmer mort sur ta place, du reVers de son épée, te page qui Vavait frappé. Autour de ces trois cadavres, la môlée se concentra plui forieûse que jamais. Mais les huguenots avaient évidemment Tè dessous, et bientôt, privés de leur chef, ils furent en pleïne déroute. Le plus grand nombre fat tué. On en fit quelques-uâ^ prisonniers, et quelques-uns prirent la fuite. Cet atroce et sanglant combat A*aVait pas duré dix Aiinutes. Les cavaliers royatit to disposèrent à i^venîr è Amboi^. on mit sur te même cheval, pour les tapportet ensemble, les ûetxx cadavres de Pardaillan et de La Renaudie. Gabriel qui, malgré ses àrdens Souhaits, tnénagé sam doute par les armes des deui partis, n'av&it pas reçu une égratignure, contempla tristement ces deux corps qu'animaient encore, il y avait à peine quelques înstans, lea deux plus nobles cœurs qu'ii eût connus peut-être. — - Lequel des deux était le plus brave ? se disait-41. Lequel des deux aimait le mieux l'autre? Lequel des devs fiût perdre le plus à la pairie t M

LES DEUX DIANE. ^ xxYn. BE LA POLITIQUB AU SEIZlénOE SliCLE. n^Ten fallait cependant qu'après la reddition du châteaa ddNoizai et l'escarmoache de la Ibrét de Château-RegtiaQÎt, tout Alt encore terminé. La plupart deâ conjurés de Nantes n'avaient pas été avertis des deux échecs successif de leur parti, et continuaient leur route vers Amboise, toijgours disposés à l'attaquer cette nuit-là. BlàiÀ on sait que, grâce waoi rapports précis de Lignières, ils y étaient attendus. Aussi, le jeune roi ti^vàit pas voulu se coucher, mais, debout et inquiet, allait et venait d'un pas fiévreux par la vaste salie dégarnie qu'on lui avait réservée pour chambre. Marie Stuart, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, Veillaient et attendaient près de lui. . — Quelle nuit éternelle I disait François IL Je souffre, ma tête est en feu, et ces insupportables douleurs d'oreille recommencent à me torturer. Quelle nuit! (Quelle nuiti — Pauvre cheir sire, reprit doucement Marie, ne vous agitez pas ainsi, je vous en conjure; vous augmentez paV Ik les maux de votre corps et les maux de votre âme. Prénez donc plutôt quelques moment de r^pos, par grâce I — Ehl puis-je me reposer, Marie, dit le roi, puis-je l'ester tranquille quand mon peuple se rebelle et s'arme contre moi! Ah! tous ces soucis vont sûrement abréger le peu de vie qqe m'avait accordé Dieu. Marie ne répondit plus que par les larmes qui inondSrent son charmant visage. ^ — Votre Majesté ne devrait pas s'afrecter & dé point, dit le Balafré. J'ai âéjà eu l'honneur de lui affirmer que

SOI LES DEUX DUNE. nos mesures étaient prises, et que la victoire était ceitaine. Je vous réponds de vous à vous-même, sire. — N'avons-nous pas bien commencé? ajouta le cardinal de Lorraine. Castelnau prisonnier, La Renaudie tué, n'est-ce pas là d*heureux augures pour l'issue de cette affaire ? ~ De bien heureuT augures en effet, dit François avec amertume. — Demain tout sera fini, continua le cardinal, les autres cheCs des rebelles seront en notre pouvoir, et nous pourrons effrayer, par un terrible exemple, ceux qui oseraient tenter de les imiter. Il le faut, sire, reprit-il en répondant à un mouvement de répulsion du roi. Un Acte de fin solennel, comme on dit en Espagne, est nécessaire à la gloire outragée de la religion et à la sécurité menacée du trône. Pour commencer, ce Castelnau doit mourir. Monsieur de Nemours a pris sur lui de lui jurer qu'il serait épargné, mais cela ne nous regarde pas, et nous n'avons rien promis, nous. La Renaudie a échappé par la mort au supplice ; mais j'ai déjà donné Tordre que demain au jour sa tète fût exposée sur le pont d'Amboise, avec cette inscription : Chefdeê rehellei. — Chef des rebelle»! répéta le jeune roi; mais vous dites vous-même qu'il n'était pas ce chef, et que les aveux et la correspondance des conjurés chargent, comme le véritable moteur de l'entreprise, le seul prince de Gondé. — Au nom du ciel I ne parlez pas si haut, sire, je vous en supplie, interrompit le cardinal. Oui, cela est vrai, oui, le prince a tout conduit, tout dirigé, de loin. Ces parpaillots le nommaient le Capitaine muet, et, après le premier succès, il devait se déclarer. Mais, faute de ce succès, il ne s'est pas déclaré et ne se déclarera pas. Ne le poussons donc pas à quelque dangereuse extrémité. Ne reconnaissons pas ostensiblement cette tête puissante à la révolte. Faisons semblant de ne pas le voir afin de ne pas le montrer. — Monsieur de Condé n'en est pas moins le vrai rebelle! dit François, dont la jeune impatience s'arrangeait

 mal de toutes ces fictions geavernementales, comme on les a appelées depuis. — Oui, sire, reprit le Balafré; mais le prince, loin d'avouer ses projets, les renie. Faisons semblant de le croire sur parole. Le prince est venu aujourd'hui s'enfermer dans Âmboise, où on le garde à vue, de la même façon qu'il a conspiré, de loin. Feignons de Tacceptor pour allié, cela est moins périlleux que de l'avoir pour ennemi. Le prince, enfin, va, s'il le faut, frapper avec nous ses complices cette nuit, et assister à leur exécution demain. Ne subit-il pas là une nécessité mille fois plus douloureuse que. celle qui nous est imposée? — Oui, certes, dit le roi; mais fera-t-il cela? et s'il le fhit, se peut-il qu'il soit coupable? — Sire, dit le cardinal, nous avons dans les mains, et nous remettrons à Votre Mfiu'csté si elle le désire, toutes les preuves de la complicité occulte de monsieur de Condé. Mais, plus ces preuves sont flagrantes, plus nous devons dissimuler, et j'ai un vif regret, pour ma part, de quelques paroles qui me sont échappées, et qui, si elles lui étaient rapportées, pourraient offenser le prince. — Craindre d'offenser unf coupable! s'écria François. Mais qu'est-ce que ce bruit au dehors? Jésus ! seraient-ce déjà les rebelles? — > J'y cours, dit le duc de Guise. Mais avant qu'il eût fï*anchi le seuil de la porte. Bichelieu, le capitaine des arquebusiers, entra» et dit vivement au roi : » ~ Pardon, sire, c'est monsieur de Condé qui croit avoir entendu des paroles mal sonnantes pour son honneur, et qui demande avec instance à se laver publiquement, une fois pour toutes, en présence de Yotre Majesté, de ces injurieux soupçons. Le roi allait refuser peut être de voir le prince; mais le duc de Guise avait déjà Mi un signe. Les arquebusiers du capitaine Richelieu s'écartèrent, et monsieur de Condé entra la tête haute et le teint animé. n était suivi de quelques gentilshommes, et de nombre de chanoines de saint Florentin, commensaux ordinaires

The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate

2ÔS LES DEUX blÀNE du chôteau d*Ambo1se, que le cardinal avait cette nutt-îli transformés en soldats pour le besoin de la défense, et quî, chose assez commune du reste en ce temps, portaient Tarquebuse avec le rosaire et le casque sous le capuchon. — Sire, vous excuserez ma hardiesse, dit le prince aptes s'être incliné devant le roi ; i^ais cette hardiesse esl d'avance justifiée peut-être par l'audace de certaines accusations que mes ennemis portent, à ce qu*il paraît, dalïs l'ombre, contre ma loyauté, et que je veut contraindre li se produire au grand jour pour tes confondre et ies 'stitUtfleler. — De quoi s'agit-il, monsieur mon cousin? demanda !é jeune roi d'un air sérieuk. — Sire, reprit le prince de Condé, on ose dire que je suis le véritable chef des rebetles dont la tentative folle et impie trouble en ce moment l'Etat et consterne Votrt Hajesté. — Ah! l'on dit cela! tepartït François, et qui donc dît cela? — ï'ai pu surprendre tout i Vheure moi-même èèfis odieuses calomnies, sire, Âatis là bouche de ces réVéii*Ëfnd^ frères de saint florentin qui, se Croyant sanfe Ôoutè ici chez eux, ne se gêùent pas |[)our ^répéter tout haut ce qti'dh leur a soufQé tout bas. — Et accusez- vous ceux qui ont répété ou ceux qui ont soufflé l'offense? dit Frangois. — J'accuse les Uns et les autres, sire, répondit le ptîncë de Condé, mais surtout les instigateurs de ces lâches impostures... Ce disant, il regai^dait cTaîréinenit eii i^cèle cardinal âe Lorraine qui, tout embarrassé de sa contenance, ise di^ inulaît de feon mieux derrière son frëre. -r- Eh bien! mon cousin, reprit le jeune roi, nous voià permettons et de confondre l'imposture et d'accuser lesim posteurs. Voyons... . *' — Confondre l'iinpôsture, Sîre^ répéta le prince de Colb dé. £h I mes actions ne le font-elle pas mieux que ne pou^ raient le faire toutes mes paroles? Ne suis-je pas venu, au premier appel, dans ce chftteàu, y prendre ma place au mi* j

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

LES DEUX lUAME, 20S(I^u des défenseurs de Votre Majesté ? Est-ce la démarche d^un coupable, cela? je vous le demande à Tous-même, Sire? -r- Accusez donc alors les imposteurs! dit François qui ne voulut pas autrement répondre. — Je le ferai aussi, non par des mots, Sire, mais par des actes, dit monsieur de Condé. Il faudra, s*ils oi^l du cœwi qWiis m'accusent eux-mêmes et se nomment. Je teur jette ici publiquement le gant en face de mon Dieu et mon roi. L'homme, de quelque rang, de quelque qualité qu'il soit, qui vaudra maintenir que je suis ('auteur de la conjuration,^ qu'il s'avcmce ! J'offre de le combattre quand et comment il voudra, et, là où il me serait inégal, de m'égaler h lui en toute chose pour ce combat. Le prince de Condé jeta, ea tenoinant,^ sen gant à ses pieds. Son regard n'avait pas cessé de commenter son défi, en s'aitachant ûëiement à celui du duc de Guise qui ne sourcilla pas. U y eut ensuite un moment de silence, chacun songeant sans doute à cet étrange spectacle de mensonge donné par un prince du sang à toute une oour où il n'y avait pas un page q\Â ne le sût viogt fois coupable de ce dont il se défisadait avec une indignation si bien jouée. Mais, à vrai dire» le jeune roi était le seul peut-être qui eût la naïveté de s'en étonner, et personne ne suspectait pûi^r cela la bravoure et la vertu du prince. Les idées des cours italiennes sur la politique, importée^ pc^ Cfttheripe de Médicis et ses Florentins, étaient alori^ à la mode ex\ France. Celui qui trompait le mieux était répqté la plus habile. Cacher ses idées et déguiser ses actions étiùtle grand art. La sincérité eût passé pour de la sottise, Les plus nobles et plus purs caractères du temps, Coligny, Condé, le chancelier Olivier, n'avaient pas su se garantir de cette lèpre. ^ussi, le duc de Guise ne méprisa pas le prince de Copdé, il l'admira. Mais il se dit à part lui, ei^ souriant» qu'il était bien an moins aussi fort que cela. /?

 Et, faisant un pas en avant, il ôta lentement son gant et le jeta à côlé de celui du prince. H y eut un moment de surprise, et Ton crut d'abord qu'il allait relever la provocation insolente de monsieur de Condé. Mais il n'aurait pas été alors le grand politique qu'il se flattait d'être. D'une voix haute et ferme, et presque convaincue, rraiment ! il dit : — J'approuve et soutiens daas ses paroles monsieur le prince de Condé, et je lui suis tellement serviteur, ayant cet honneur de lui être parent, que moi-même je m'offre ici pour être son second, et prendrai les armes contre tout venant pour l'assister en une si juste défense. Et le Balafré promena hardiment sur tous ceux qui les entouraient ses yeux inquisiteurs. Pour le prince de Condé, il n'eut plus qu'à baisser les siens. 11 se sentait vaincu mieux qu'en champ clos. — Personne, répéta le duc de Guise, ne relève ni le gant du prince de Condé ni le mien? Personne», en effet, ne bougea, bien entendu. ~ Mon cousin, reprit François lî avec un mélancolique sourire, vous voilà, à votre souhait, lavé de tout soupçon de félonie, ce me semble. — Oui, Sire, dit avec une impudence naïve le eapitame maety et je remercie Votre Majesté de m*y avoir aidé... Il se tourna avec quelquo effort vers le BalaAré et lyouta : — J'en remercie mon bon allié et parent monsieur de Guise J'espère lui prouver et prouver à tous de nouveau, en combattant cette nuit, s'il y a lieu, les rebelles, qu'il n'a pas eu tort de me défendre. Là-dessus le prince de Condé et le duc de Guise se saluèrent profondément l'un Tautre avec courtoisie. Puis, le prince, bien et dûment justifié, n'ayant plus rien à faire, s'inclina devant le roi et sortit, suivi des spectateurs qui l'avaient accompagné à son entrée. Il ne resta plus dans la chambre royale que les quatre

LEb DEUX DIANE. personnages dont cette singulière comédie avtit distrait un moment l'attente et les craintes... Mais il appert toujours de cette scène cheraleresqua que la politique date du seizième siècle... au moins. XXVIII. LB TVMULTB D*Jk|IBOISB. Après la sortie du prince de Condé, ni le roi, ni Marie Stuart, ni les deux frères de Lorraine ne ramenèrent l*en* tretien sur ce qui Tenait de se passer. D'un tacite et commun accord, il semblèrent éviter ce sujet dangereux. Dans l'impatient et morne silence de l'attente» des minutes et des heures s'écoulèrent. François II portait souvent la main à sa tête brûlante. Marie, assise à l'écart, regardait tristement la figure pftle et flétrie de son jeune époux, et essuyait de temps en temps une larme. Le cardinal de Lorraine était tout entier aux bruits du dehors. Pour le Balafré, qui n'avait plus d'ordres à donner, et que son rang et sa chai^ enchaînaient auprès du roi, il paraissait cruellement souffrir de cette inactiOB forcée, et parfois frémissait et frappait du pied comme un brave cheval de bataille rongeant le frein qui l'arrête. Cependant la nuit s'avançait. L'horloge du château, puis celle de Saint-Florentin, avaient sonné six heures, puis six heures et demie. Le jour commençait à poindre, et nul bruit d'attaque, nul signal des sentinelles n'avait troublé la nuit taciturne, — Allons I dit le roi en respirant, je commence à croire monsieur le' cardinal, que ce Lignières avait trompé votre Emineiice, ou bien que les huguenots ont changé d'avis «—Tant pisi en fln de compte, dit Charles de Lorraine ; car nous étions sûrs de vaincra la irébejlion. T

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

LES DEUX DUNE, ^ Oh) WB, têBt mieux ! reprit François s car U coiotMit seul était pour la royauté une défaite... Vais le roi a'avs^it pas achevé de parler que deux coups d*arquebusQ^ signe convenu de Talarme, étaient tirés, et qu'on entendit sur les remparts, répété de poste en poste, le cri: — Arme I arme I arme l — Il n*en faut pas douter, ce sont les ennemis l s'écria le cardinal de Lorraine en pâlissant malgré lui. Le duc de Guise se leva presque joyeux, et, saluant le roi: — Sire, à bientôt, comptez sur moi, dit-il seulement. Et il sortit avec précipitation. On en téhdait encore sa forte voix donner des ordres dans l'antichambre quand une nouvelle arquebusade éclata. — Vous voyez, Sire, dit le cardinal, peut-être pour abuser sa terreur du son de sa voix, vous voyez que Ligaières était bien informé, et qu'il ne s'est trompé que de quelques heures. Jilais le roi ne l'écouiait point, et, mordant avec colère sa lèvre blanchie, ne prêtait l'oreille qu'au bruit croissoQt çle l'artillerie et des arquebuses. -T- Je puis à peine croire encore à tant d'audace ! murH^uraitril. Un tel afïiront à la couronne I... «- Va se résoudre en honte pour les misérables, Sir^ i ditlec^rdinaL ^ Hé) reprit le roi, à en juger par le bruit qu'ils font, messieurs de la réforme sont en bon i^ombre et ne craignent guère l — Cela va s'éteindre tout à l'heure comme un feu ^e paille, dit Charles de Lorraine. — Il n'y paraît pas, car le bruit se rapproche, dit François, et le feu, je crois, s'allume au lieu de s'éteindre. -^ Jésus ! s écria Marie Stuart tout épouvantée, enlendez-vous les balles claquer contre les murs ?.... -r« 11 me semble pourtant, madame... balbutia le cardiiial. Je crois bien. Votre Majesté... Quant à moi, je u'euiMids pas que le bruit s'accroisse... Hais il fut interrompu par une terrible explosion. — Voilà qui vous répondrait, lui dit le roi avec un sou

LES DEUX DIANE. 211 rire amer, quand même votre figure pâle et eflOrayée ne suffirait pas à vous contredire. — Je sens déjà Fodeur de I4 poudre» reprît Marie. Et puis, voilà des cris tumultueux ! — De mieux en mieux I dit François. Allons, messieurs las réformés ont sans doute déjà franchi les murs de la ville, et vont, je présume, nous assiéger enrèglo dans notre château. — Mais, Sire, dit le cardinal tremblant, dans cette ntuation, ne vaudrait-il pas mieux que Votre M^eslé se retirât au doDjon. On peut-être sûr du moins qu'ils ne s'en empareront pas. — Qui? moil s'écfia le roi, me cacher devant mes SDIjetsI devant des hérétiques 1 Laissez-les airivèr jusqu'ici, monsieur mon oncle, je suis bien aise de savoir jusqu'où ils pousseront Taudace. Vous verrez qu'ils nous prieront de chanter avec eux quelques psaumes en français, et de ftdre un prêche de notre chapelle de Saint-Florentin t — Sire, de grâce, consultez un peu la prudence, dit Marie. — Non, reprit le roi, je veux aller jusqu'au bout, je les attends ici ces sujets Odèles, et, par mon nom royal I le premier qui manque au respect qu'il me doit, verra si cette dague n'est que de parade à mon côté I... Les minutes passaient, et les arquebusades continuaient toujours de plus en plus vives. Le pauvre cardinal de Lor« raine n'avait plus la force dé prononcer une parole. |.e jeune roi serrait les poings de colère. — Quoi I dit Marie Stuart, personne ne vient nous donner de nouvelles! le danger est-il donc si grand que nul np puisse quitter la place d'un instant?... *— Ah ! dit enfin le roi hors de lui, cette attente est insupportable, et tout vaudrait mieux, je crois I Mais je sais un moyen de savoir ce qui en est, c'est d'aller moi-même dans la mêlée. Monsieur le lieutenant général ne refusera pas sans doute de me recevoir comme volontaire. François fit deux ou trois psi pour sortir. Marie ae jeta au-devank de loi* /i

212 LES DEUX DIANE. — Sirel y pensez-voas? Malade comme tous l'ôtest s'écria-l-elle. ~ Je ne sens plus mon mal, dit le roi. L'indignation a pris en moi la place de la souffrance. — Attendez, Sire t dit le cardinal I il me semble, cette lois, que le brnit s'éloigne véritablement. Oui, les coups sont plus rares... Ah i voici un page avec des nouvelles sans doute. — Sirel dit le page en entrant, monsieur le duc de Guise me charge d'annoncer à Votre Majesté que les réformés ont lâché prise et sont en pleine retraite. — Enfin I voilà qui est heurf^ux I s'écria le roi. — Aussitôt que monsieur le lieutenant général croira pouvoir quitter les murs, continua le page, il viendra rendre compte de tout au roi. Le page sortit. — Eh bien! Sire, dît le cardinal de Lorraine triomphant, ne l'avais-je pas bien prévu que c'était pure bagatelle, et que monsieur mon illustre et vaillant frère vous aurait bientôt fait raison de tous ces chanteurs de cantiques? ^ Oh 1 mon bel oncle, reprit François, comme le courage vous est subitement revenu... Mais, dans le moment, éclata une seconde explosion bien plus effrayante que la première. — Ou'est-ce encore que ce bruit? dit le roi. — En effet... cela est singulier, dit le cardinal tremblant de nouveau. Heureusement sa terreur ne fut pas de longue durée. Le capitaine des arquebusiers, Richelieu, entra presque aussitôt, le visage noir de poudre, et une épée tailladée à la. mam. — Sire, dit au roi Richelieu, les rebelles sont en pleine déroute. A peine ont-ils eu le temps de faire sauter, sans nous causer de dommage, un amas de poudre qu'ils avaient disposé auprès de l'une des portes. Ceux qui n'ont pas été pris ou tués ont repassé le pont et se sont barricadés dans une des maisonsdu faubourg du Vendômois où nous en aurons bon marché... Votre Majesté peut même voir de celte ienôlre comment on en use avec eux.

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

LES DEUX DUNE. Le roi alla Tivemént à la fenêtre suivi par le cardinal et do loin par la reine. — Oui, en effet, dit- il; les voilà assiégés à leur tour... Mais que vois-je? Quelle fumée sort de cette maisoni — Sire, on y aura mis le feu, dit le capitaine. — Fort bien ! à merveille ! s*écria le cardinal. Tenez, Sire, en voilà qui sautent par la fenêtre. Deux... trois... quatre... Encore I encore l Entendez-vous d'ici leurs crisf — Dieu 1 les pauvres gens ! dit Marie Sluart joignant les mains. — Il me semble, reprît le roi, que Je distingue, en tête des nôtres, le panache et Uécharpe de notre cousin de Gondé. Est-ce vraiment lui, capitaine ! — Oui, Votre Majesté, dit Richelieu. 0 a été constamment parmi nous, l'épée à la main, à côté de monsieur de Guise. — Eh bien ! monsieur le cardinal, dit François, vous voyez qu'il ne s'est pas fait prier. — Il l'a certes bien fallu, Sire ! répondit Charles de Lorraine. Monsieur le prince eût trop risqué à faire autrement. — Mais, s'écria Marie, repoossée et attachée à la fois par l'horrible spectacle du dehors, les flammes redoublent I la maison va s'écrouler sur les malheureux! — Elle s'écroule ! dit le roi. — Vivat I tout est fini 1 s'écria le cardinal. — Ah I quittons cette place, Sire, cela fiiit mal, dit Marie en entraînant le roi. — Oui, dit François, voici la pitié qui me prend à cette heure. Bt il s'éloigna de la fenêtre, où le cardinal demeura seul, fort réjoui. Mais il se retourna bientôt en entendant la voix du duc de Guise. Le Balafré entra, calme et fier, accompagné du prince de Condé, qui avait, lui, bien de la peine à ne point pa* rattre triste et honteux. — Sire, tout est terminé, dit le duc de Guise au roi, et ies rebelles ont trouvé la peine de leur crime. Je rends /

The text on this page is estimated to be only 25.54% accurate

m LES PEUX PIANE. grâce à Dieu d'avoir délivré Votre Majesté de ce péril ; car, d'après ce que j'ai vu, il a été plus grand qu'on ne le croyait d'abord. Nous avions des traîtres parmi nous. — Se peut -il l s'écria le cardinal. — Oui, reprit le Balafré ; à la première attaque, les réfonnéa ont été secondés par les hommes d'armes qu'avait amenés La Motte, et qui nous ont attaqués en ûanc. Us ont 4qdc été un moment maîtres de la ville. — C'est effrayant ! dit Marie se serrant contre le roi. — Ce l'eût été bien plus encore, madame, continua le due, si les rebelles avaient été secondés, comme ils devaient le croire, par une attaque que Cbaudieu, le frère du ministre, devait tenter sur la porte des Bons-Bommes. -* L'attaque a échoué ? demanda, le roi. — Elle n'a pas eu lieu, Sire. Le capitaine Chaudieo, grftce au ciel 1 s'est trouvé en retard et n'arrivera que pour trouver tous ses amis écrasés. Ifaintenant, qu'il attaque, à son aisel il aura à qui parler en dedans et au dehors de^ murs. Et, pour le faire ré0échir« j'ai ordonné qu'on pendît vingt ou trente de ses complices au haut des créneaux d'Amboise. Ce spectacle l'avertira suffisamment, je pense. — C'est fort bien trouvé, dit le cardinal de Lorraine^ -T fe vous remercie, mon eousin, dit le roi au Balaûré. Mais je vois que la protection de Dieu a surtout éclaté dans cette rencontre, puisque lui seut a permis que la confusion se glissftt dans les coaseils de nos ennemis. Allons ^one tout d'abord lui rendre grâce à la chapelle. — Puis ensuite, dit le cardinal, donner ordre à la punittea des coupables qui survivent. Sire, vous assisterez à leur exécution avec la reine et la reine-mère, n'est-ce pas? -« Mais... sera-ce donc bien nécess«ûre1 dit en marchant rers la porte le jeune roi contrarié. **- Sire, c'est indispensable, reprit avec insistance le cardinal en le suivant. Le glorieux roi François I«r et votre tUostre père, sire, n'ont jaoaais manqué d'assister au brûlement des hérétiques. Quant au roi d'Espagne, sire... — Les autres rois font comme il leur piaît, dit François marchant toujours, et moi, je veux agir aussi à ma guise. •^ J« dois enfin avertir Votre Majesté que le nonce de -^ .i

The text on this page is estimated to be only 22.99% accurate

LES DEUX DtAKE. M Sa Saîntôté compte absolutnent sar rotto présence au premier aeie de foi de volfé règne, ajouta ntttpitoyable eardinal. Quand tous y assisteront, même monsieur le piiDoe de Condé, je gage, sied-il que Votre Majesté "s^en absé»nteî — Hélas I mon Dieu ? nous en repàrtetons îissez tôt, toprit François. Les coupa Wes ïie sont seulement pas coudamnés. — Oh I si fait. Votre Majesté, ils le sont ! ^it avec ctfJQViO lion Charles de Lorraine. — Soit I vous imposerez donc en temps 'et lieu cette b* cessité terrible à ma faiblesse, reprit le rd. Pour le mô^ ment, monsieur le cardinal, allons, Je vous l"^! dît, tic/tA agenouiller devant Tautel, et y remercier Dieu (jwi a dal^ gné détourner de nous les périls de cette conspiration. — Sire, dit à Son tour le duc de Guise, il iie faut pas grossir les choses et îeur donner plus d'importance qu*èlIcs n'en méritent. Que Votre Majesté veuille donc ne p^ appeler ce mouvement une conspiration : ce n'était «n Vé^ rite qu'un tUAiuîtâ^ xxoc. im ACIB DB FOI. Bien que les coojurés eussent inséré dans Tè manifeste qu^on saisit dans les papiers de La Kenaudie une protestation « de n'attenter aucune chose contre la majesté du roi, ni les princes de son sang, ni Fétat du royaume, % ils n'en avaient pas été moins pris en révolté ouverte, et devaient s'attendre à subir le sort des vaincus dans les guerres civiles. La manière dont les religionnaîres avaient été traites lorsqu'ils se conduisaient en sujets pacifiques et soumis dé* vait leur laisser peu d'espoir de grftce. /r

tM LES DEUX DIANE. En effet, lecaidînal de Lorraine poussa leur jugemenl avec une passion toute ecdésiastique, «non toute chrétienne. 11 chargea du procès des seigneurs impliqués dans celte funeste aflkire le parlement de Paris et le chancelier Olivier. Aussi la chose alla-t-elle grand train. Les interrogatoires furent rapidement conduits, les sentences plus rapidement prononcées. On se dispensa même de ces yaines formalités pour les menus fauteurs de la rébellion, gens de peu d'importance qu'on roua ou qu'on pendit journellement à Amboise sans vouloir en ennuyer le parlement. Les honneurs et les firais de la justice ne furent accordés qu'aux gens de quelque qualité et de quelque renom. Enfin, grâce au zèle pieux de Charles de Lorraine, tout fut terminé pour ceux-là aussi en moins de trois semaines. Le 15 avril fht fixé pour Texéeution publique à Amboise de vingt-sept barons, onze comtes et sept marquis, en tout cinquante gentilshommes et chefls de réformés. On ne n^ligea rien d'ailleurs pour donner à cette singulière cérémonie religieuse tout l'éclat et toute la pompe désirables. D'immenses préparatift furent laits. De Paris à Nantes, on stimula la curiosité publique par les moyens de publicité en usage à cette époque, c'est-à-dire que l'exécution fut annoncée au prône par les prédicateurs et par les curés. Au jour dit, trois tribunes élégantes, parmi lesquelles celle du milieu, la plus somptueuse, était réservée a la famille royale, furent adossées à la plate-forme du château au pied de laquelle la sanglante veprésentation devait avoir Heu. Autour de la place, des gradins en planches furent garnis de tous les fidèles des environs, que de gré ou de force on put réunir. Les bourgeois et manans qui auraient pu avoir quelque répugnance pour ce spectacle furent bien contraints de s'y rendre par menace ou corruption. On remit aux uns leurs amendes, on fit mine de reprendre aux autres feurs places, leurs maîtrises et leurs privilèges.

LES DEUX DIANE. M Tous ces motifs joints à la curiosité d'une part et au fanatisme de rautje, amenèrent à Amboise une afflucnce telle que la veille du Jour fotal plus de dix mille personnes durent camper dans les champs. Dès le matin du 15 avril, les toits de la ville furent chargés de monde, et les croisées qui donnaient sur la place se louèrent jusqu'à dix écus, somme énorme pour le temps. Un vaste échafaud recouvert en drap noir était dressé au milieu de l'enceinte. On y apporta le ehouquet^ billot où chaque condamné devait poser sa tête en s'agenouillant* Auprès^ un fauteuil drapé de noir était réservé au greffier chargé d'appeler tour à tour les gentilshommes et de lire à voix haute leur sentence. La place fut gardée par la compagnie écossaise et les gendarmes de la maison du roi. Après une messe solennelle entendue dans la chapelle de Sdint-Florentin, on amena au pied de L'échafaud les condamnés. Plusieurs d'entr'eux avaient subi déjà la torture. Des moines les assistaient et tâchèrent de les faire renoncer à leurs principes religieux ; mais pas un seul des huguenots ne consentit à cette apostasie devant la mort» tous refusèrent de répondre aux moines parmi lesquels ils soupçonnaient des espions du cardinal de Lorraine. Cependant, les tribunes de la cour se remplirent, excepté celle du milieu. Le roi et la reine, auxquels il avait fallu presque arracher leur consentement d'assister à l'exécution, avaient du moins obtenu de n'y paraître que vers la fin, et seulement pour le supplice des principaux chefs. Enfin, ils devaient y venir : c*est tout ce que demandait le eardinal. Pauvres enfans rois I pauvres esclaves couronpés! à eux aussi, comme aux manans, on avait fait peur poui leurs places et privilèges. A midi l'exécution commença. Quand le premier des réformés gravit les marches d(l'échafaud, ses compagnons entonnèrent un psaume fi*ançais traduit par Clément Marot, autant pour envoyer une dernière consolation à celui qu'on suppliciait que pour T. UI. 13 r.

The text on this page is estimated to be only 22.23% accurate

818 LES DEU:^ PIANE. marquer leur constance vîs-à-yis de leurs emieinis et de la mort. Us chantèrent donc au pied de l'échafaud : Dieu nous soit doux et favorable, Nous béuissant par sa bonté, £t desott yisage adorable Nous lasse luire la clarté I Uft verset aocompa^ait chaque tête qui tombait. BMs chaque tête qui tombait thisait une voix de moins dans le chœur. Â une heure, il ne restait plus que douze gentilshommes, les principaux chefs de la conjuration. Il y eut une pause alors ; les deux bourreaux Paient las, et le roi arrivait. François U était plus que pftie, il était livide. Varie Stuart se plaça à sa droite, et Catherine ide Médicis à sa gauche. Le cardinid de Lorraine se mit à côté de la reine-naère, et Ton mit le prince de Gondé à côté de la jeune reine. Quand le prince parut sur l'estrade, presque aussi pAle que le jeune roi, les douze condamnés le saluèrent. Il leur rendit gravement ce salut. — Je ma suis toiyours incliné devaat la mort, dit-il jtout haut. Le roi £at d'ailleurs reçu avec moins de respeel, po^ awsi dire, que le prince de Condé. Aucune acclamation ne s'éleva d*abord à son arrivée, il le remarqua bien, et, iroaçant le sourcil : T-Ah 1 monsieur le cardinsd, dit-il, je vous veux du mal de nous avoir fait venir ici... Charles de Lorraine pourtant avait levé la main pour donner le signal du dévouement, et quelqueis voix éparses crièrent dans la foule : — Vive le roi I — Vous entendez, sire? reprit le cardinal. — Oui, dit le roi ep $ecQuant tristement 1^ têtç» j'pUf

LES DEUX DUNE. 21& fonds quelques maiddroits qui ne font que mieux remarquer le silence de tous. Pendant ce temps, le reste de la tribune royale se remplissait. Les frères du roi, le nonce du pape, la duchesse de Guise y étaient entrés tour à tour. Puis vint le duc de Nemours, bien défait aussi, et comme agité par un remords. Enûn, se placèrent au fond deux hommes dont la présence n'élail peul-êlre pas moins éiranfçe, en ce lieu et en ce moment, que celle du prince dé Condé. Ces deux hommes étaient Ambroise Paré et Gabriel de Montgommery. Un devoir différent les amenait tous deux, Ambroise Paré avait éié mandé depuis quelques jours à Amboise par le duc de Guise, qu'inquiétait décidément la santé de son royal neveu, et Marie Stuart, non moins alarmée que son oncle, en voyant François si abattu à la seule ' pensée do l'auto-da-fé, pria le chirurgrien do se tenir à portée de secourir le roi en cas de défaillance. Quant à Gabriel, il venait tenter encore un suprême effort pour sauver au moins un des condamnés, que la hache devait frapper le dernier, et qu'il se reprochait d'avoir involontairement conduit à cette extrémité par ses conseils, à savoir le jeune et brave Castelnau de Chalosses. Castelnau, on s*en souvient, ne s'était rendu que sur la parole écrite et signée du duc de Nemours qui lui avait garanti la liberté et la vie. Or, dès son arrivé© à Amboise, il avait été jeté en prison, et aujourd'hui il allait être décapité le dernier comme le plus coupable. Il faut être jpsle néanmoins pour le duc de Nemours. Quand il vit sa sij^nature de gentilhomme ainsi compromise, il ne se sentit plus de désespoir et de colère, et, de^ puis trois semaines, il allait du cardinal de Lorraine au duc de Guise, et de Marie Stusirt au roi, sollicitant, réclamant, implorant la délivrance do son créancier d'honneur. Mais le chancelier Olivier, auquel on le renvoyait, lui déclarait, selon monsieur de VieilleviUe, qu« : « Un roi n'est nullement tenu do sa parole à son siget rebelle, ni de quelcon

 que promesse qu'on lui ail faite de sa part. » Ce qui causa un grand crève-cœur au duc de Nemours, « lequel, ajoute naïvement le chroniqueur, « ne se tourmentait que pour sa signature; car, pour sa parole, ii eût toujours donné un démenti à qui eût voulu la lui reprocher, sans nul excepter, tors Sa Majesté seulement, tant était vaillant prince et généreux I » Cemrne Gabriel, le duc de Nemours avait été conduit au spectacle de l'exécution, plus terrible pour lui que pour tout autre, par un secret espoir de sauver encore Castelnau à la dernière minute. Cependant, le duc de Guise, à cheval au bas de la tribune avec ses capitaines, avait fait un signe aux exécuteurs, et le supplice et le chant des psaumes un moment interrompus recommencèrent. En moins d'un quart d*houre, huit têtes tombèrent. La jeune reine était près de s*évanouir. Il ne r^ta plus au pied de TéchaDsiud que quatre cond^unnés. Le greffier qui faisait le cri lut à voix haute : — Albert Edmond Roger, comte de Mazères, coupable d'hérésie, de crime de lèse-majesté et d'attaque à main armée contre la personne du roi. — C'est faux 1 s'écria sur l'échafaud le comte de Mazères. Puis, montrant au peuple ses bras noircis et sa poitrine brisée par la torture : — Voilà, reprit-il, l'état où Von m'a mis au nom du roi. Mais je sais qu'il l'igooro, et je n'en crie pas moins : Vive le roi I Sa tête tomba. Les trois derniers réformés, qui attendaient leur tour au pied de Técnafaud, répétèrent le premier verset du psaume : Dieu nous soit doux et lavorable. Nous bénissant par sa bonté, Et de son visage adorable Nous fasse luire la clarté ! Le greffier continua : j

The text on this page is estimated to be only 27.72% accurate

LES DEUX DIANE. 221 — Jean-Louis Albéric, baron de Raunay, coupable d'héit^sie, de crime do lèse-majesté et d'attaque à main armée eontre la personne du roi. — Toi et ton cardinal, vous mentez comme deux croquans, dit Raunay ; c'est contre lui et son frère seul que nous nous sommes armés. Je leur souhaite de mourir tous deux aussi tranquilles et aussi purs que moi. Puis il mit sa lôte sur le billot. Les deux derniers condamnés chantaient : Dieu, tu nous 8S mis à Tépreuve, Et tu nous 8S examinés; Comme Targent que Pou épreuve Par feu tu nous as affinés. Le gretQer criminel reprit son appel sanglant : — Robert-Jean-René Briquemaut, comte de Vilmongis, coupable d'hérésie, de crime do lèse-majesté et d'attentat à la personne du roi. Villemongis trempa ses mains dans le sang de Raunay, et les élevant vers le ciel : — Père céleste I cria-t-il, voilà le sang de tes enlansi tu en feras vosgeance I Il tomba frappé à mort. Castelnau, resté seul, chantait : Tu rous as fait entrer et joindre Aux pièges de nos ennemis ; Tu nous as tait les reins asireindre Des filets où tu nous as mis. Le duc de Nemours, dans Tespoir de sauver Castelnau, avait répandu l'or. Le greffier, les exécuteurs eux-mêmes avaient intérêt à son salut. Le premier bourreau se dit épuisé, le second le remplaça. U y eut forcément une in terruption. Gabriel en profita pour exciter le dac à de nouveaux efforts.

> KQ LES DEUX DIANE. Jacques de Savoie se pencha donc vers la duchesse de Guise avec laquelle il était, disait-on, du dernier bien, et lui sonfQa un mol à l'oreille.. La duchesse avait beaucoup d'influence sur fesprit de la jeune reine. Elle se leva aussitôt comme ne pouvant plus supporter ce spectacle, et dit assez haut pour être entendue de Marie : — Ah! c'est trop affreux pour des femmes! La reine, voyez, va se trouver mal. Retirons-nous. Mais le cardinal de Lorraine fixa sur sa belle-sœur son resrard sévère. ^ — Un peu plus de fermeté, madame» lui dit-il durement. Songez que vous êtes dusang d'Esté, etque vous êtes la femme du duc de Guise. Ehl c'est justement ce qui fait ma peine ! dit la duchesse. Jamais une mère n'eut plus de raison de s'afflige. Tout ce sang et toutes ces haines retomberont sur nos enfans. — Ces femmes sont timides ! murmura le cardinal, qui était lâche. — Mais, reprit le duc de Nemours, il n'est pas besoin d'être femme poui: être ému devant ce lugubre tableau. Vous-même, prince, dit il à monsieur de Condé, n'êlesivous pas ému, dites? — Oh! dit le cardinal, le prince est un soldat habitué à voir de près la mort. — Oui, dans les batailles, répondit courageusement le prince; mais sur Téchafaudl mais de sang-froid! — Un prince du sang a-t-il donc tant de pitié pour des rebelles? dit encore Charles de Lorraine. — J'ai pitié, reprit le prince de Condé, de vaiîlans officiers qui ont toujours dignement servi le roi et la France. Mais, dans sa position, qup pouvait dire et faire de plus le prince soupçonné lui-même? Le duc de Nemours le comprit, et s'adressa h la reine-mère : — Voyez, madame, il n'en reste plus qu'un seul, dit- il sans nommer Caslelnau. Ne pourrait-on au moins le sauver? .i

LES DEUX blANE. 223 — Je ne puis rien, répondit Catherine de Médicis en détournant la tête. Cependant le malheureux '^àstelnati montait les marchéâ de Tescalier en chantan^^ : Dieu me soit doux et fayoràble, Me bénissant par sa bonté, Et de sofi visage adorable Ue fasse luire la clarté (Le peuple, profondément toucbé, oublia la erainte que lui inspiraient les espions et les mouchat^êy et cria tout d'une voix : — Grâce! grâce! Le duc de Nemours s'efforçait dans le moment d'attendrir le jeune duc d'Otléan^, — Monseigneur, lui disait-U, avez-tous oublié que c'est Gastelnau qui, dans cette môme ville d'Amboise, a sauvé les jours du feu duc d'Orléans, dans Témeute où ils étaient en périlî — Je ferai, réprit lé duc d'Orléans, ce que décidera ma mère. — Mais, dit le duc de Nemours suppliant, si vous vous adressiez au roi? un seul mot de votre part... — Je vous le répète, fit sèchement le jeune prince, j'attends les ordres de ma mère. — Ah I prince ! dit avec reproche le duc de Nemours. Et il fit à Gabriel un geste de découragement et dé désespoir. Le greffier lut alors lentement : — Michel-Jean-Louis, baron de Castelnau-Chalosses, atteint et convaincu du crime de lèse-majesté, d'hérésie et d'attentat à la personne du roi. — J'atteste mes juges eux-mêmes, dit Castelnau, que l'énoncé est faux, à moins^que ce ne soit un crime de lèsemajesté de m'être opposé de tout mon pouvoir à la tyrannie des Guise. Si c'est ainsi qu'on l'entend, on aurait dû commencer par les déclarer rois. Peut-être en viendra-ton là ; mais c'est l'affaire de ceux qui me survivront. Et, s'adressant au bourreau : O

 T- Toi, maintenant, igouta-t-il d'une voix ferme, fais ton office. Mais rex(^cuteur , qui rnnarqua quelque mouvement dans les tribunes, feignit d'arranger sa hache pour gagner du temps. — Cette hache est émoussée, monsieur le baron, lui ditil tout bas, et vous êtes digne de mourir au moins d'un seul coup... Et qui sait môme si un moment de pluât... Il me semble qu'il se passe là-bas quelque chose de bon pour vous. Tout le peuple cria de nouveau : — Grâce ! grâce l Gabriel, perdant tout ménagement à celte minute suprême, osa crier tout haut à Marie Stuart : — - Grâce ! madame la reine I Marie se retourna, vit le regard navrant, comprit le cri désespéré de Gabriel, et, plfanl un genou devant le roi : — Sire ! au moins cotte grâce-ci, dit-elle, je vous la demande à genoux I — Sire I s'écria de son côté lo eue de Nemours, assez de sang n'a-t-il pas déjà coulé? Et cependant, vous le savez, visage de roi porte grâce. François, qui tremblait de tous ses membres, parut frappé de ces paroles. Il saisit la main de la reine. — Souvenez-vous, Sire, lui dit sévèrement le nonce pour le rappeler à la rigueur, souvenez-vous que vous êtes le roi très chrétien. — Oui, je m'en souviens, reprit avec fermeté François II. Que grâce soit faite au baron de Casteinau I Mais le cardinal de Lorraine, feignant de se méprendre sur le sens do la première phrase du roi, avait fait un signe impératif à l'exécuteur. ' Au moment où François prononçait le mot : grâce I la tête de Casteinau roulait sur les planches de Téchafaud... Le lendemain, le prinee de Condô partit pour la Navarre.

LES DEUX DUNE. XXX. AUTRE ÉCHANTILLON DB POLITIQUE. Depuis cette fatale exécution, la santé chancelante do François II ne fit qu'empirer. Sept mois après (Hn novembre 1560), la cour étant à Orléans, où les états-généraux avaient été convoqués par le duc de Guise, le pauvre jeune roi de dix-sept ans avait été obligé de s*a1iter. Â côté de ce lit de douleur, où priait, veillait et pleurait Marie Sluart, le drame le plus palpitant attendait son dénouement par la mort ou par la vie du fils de Henri II. La question, bien qu'engagée par d'autres personnages, était toute entre une femme pâle et un homme sinistre, assis l'un à côté de l'autre, dans la nuit du 4 décembre, à quelques pas du malade endormi et de Marie en larmes à son chevet. L'homme était Charles de Lorraine, et la femme Catherine de Médicis. La vindicative reine-mère, qui d'abord avait fait la morte, s'était bien réveillée depuis huit mois, depuis le tumulte d'Amboise 1 Voici en deux mots ce qu'elle avait fait, dans son ani* mosité toujours plus profonde contre les Guise : Elle s'était secrètement alliée avec le prince de Condé et Antoine de Bourbon ; elle s'était secrètement réconciliée avec le vieux connétable de Montmorency. Il n'y avait que la haine qui pût lui faire oublier la haine. Ses nouveaux et étranges amis, poussés par elle, avaient fomenté des révoltes en diverses provinces, soulevé le Dauphiné avec Montbrun, la Provence avec les frères Mouvans, et fait, par Maligny, une tentative sur Lyon. 13. r

t20 LES D£UX DIANE. Les Guise, de leur côté, ne s'étaient pas endormis. Ils avaient convoqué à Orléans les étals-généraux, et s'y étaient ménagé une majoriié dévouée. Puis, à ces étals-généraux, ils avaient mandé, comme c'était leur droit, le roi de Navarre et le prince de Condé. Catherine de Médicis fit parvenir aux princes avis sur avis pour les dissuader de venir se remettre aux mains de leurs ennemis. Mais leur devoir les appelait, mais le cardinal de Lorraine leur donnait la parole du roi pour gage de leur sûreté... Ils vinrent donc h Orléans. Le jour môme de leur arrivée, Antoine de Navarre fut consigné dans une maison de ta ville où on le gardait à vue, et te prince de Condé fut jeté en prison. Puis une commission extraordinaire fit. le procès du prince, et condamna à mort, à Orléans, par l'inspiration des Guise, celui dont, à Amboise, le duc de Guise avait garanti l'innocence sur son épée. Il ne manquait plus qu-'une ou deux signatures, arrôtée» par le chancelier L'Hôpital, pdur que Tarrêt fût exécuté. Voilà, dans cette so rée du 4 décembre, où en étaient les choses pour le parti des Guiseî dont le Balafré était le bras et le cardinal ta tête, et pour le parti des Bourbons, dont Catherine de Médicis était l'âme secrète. Tout dépendait, pour les uns et pour les autres^ du souHle expirant de l'adolescent couronné. Si François II pouvait vivre encore seulement quelques jours, le prince de Condé était exécuté, le roi de Navarre tué par occasion dans quelque rixe, Cathenne de Médicis exilée à Florence. Par les états-généraux, les Guise étaient mattr^s, et, au besoin, roiSi Si, au contraire, le jeune roi mourait avant que ses oncles se fussent débarrassée de leurs ennemis, la lutte recommençait avec des chances plutôt inégales que favorables pour eux. Donc, ce que Catherine de Médicis et Charles de Lorraine attendaient et guettaient avec angoisse, en cette ûrotde nuit du 4 décembre, dans cette chambre du bailliage d'Orléans, ce n'était pas tant la vie ou la mort de le 'N

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

LES DEUX DIANk iâi tofài Kfà bl nëVôti, (}ilë le Ihotûpiië ôâ là dèJ'àiié dô leur causej. , . , . Marié Stiién éeuld teillaif son jeune épotit aimé sans sonprèr U ce que sa mort pourtail lui faire pefdre. Il ne faudrait pas croire d*ailieurs que le sourd anfâ^oilîsffie de la reine-mère et dû càrditial se Irahlt au dehors dans leurs manières et dans leuts discours. Au contraire, iis ne s'étaient jamais montrés plus conûans et plus afléctionnés Fun pour Fautre. En ce moment encore, profltani de ce sommeil de Fran-r Sois, lis s'entretenaient à voix basse, de la meilleure amitié u mondé, sur leiirs intérôis les plus secrets et leurs plus intimes pensées. Car, pour se conformer tous deux à cette politique italienne dont nous avons précédemment vu des échantillons, Catherine avait toujours dissimulé ses àrrière-menées, et Charles de Lorraine avait feint constamment de ne pas s'en apercevoir. De sorte qu'ils n'avaient pàâ cessé de se patlcr en alliés et en amis. Ils étaient comme deux joueurs qui tricheraient loyalement chacun de leur côté et se serviraient ouvertement de dés pipés l'un contre l'autre, — Oui^ madame, disait le cardinal, oui, cet entêté chancelier de L'Hôpital s'obstine à refuser de signer ràrrôt de mort du prince. Ah I que vous aviez bien raison, madame, i\f à six mois, de vous opposer si ouvertement à ce qu'il succédât à Olivier ! Que ne vous ai-je alors comprise! — Quoi I ne peut-on donc àbâoluinent Vaincre sa résistance ? dit Catherine qui avait dicté cette résistance. — J'éii employé les caressbset les fnenaces, reprit Charles de Lorraine, et je l'ai trouvé inflexible. — Mais si monsieur le duc essayait à son tour ? — bien ne pourrait faire fléchir ce lûuIetd'Âuveîgne, dit le cardinal. Mon irère a déclaré d'ailleurs qu'il ne se voulait mêler en rien de cette affaire. — Voilà qui devient embarrassant, ût Catherine de H^ dicis ravie. — Il y a pourtant, dit le cardinal, un moyen & l'aide duquel nous nous passerions de tous les cnanceliers de monde. r\

'N LES DEUX DIANE. — > So peut-il I quel est ce moyen ? s'écria la reine-mère inquiète. — De faire signer Varrêt par le roi, dit le cardinal. — Par le roi I répéta Catherine. Cela se pourrait-il ? Le roi a-t-il ce droit? — Oui, dit le cardinal, nous avons déjà procédé ainsi, et dans cette affaire même, par le conseil des meilleurs légistes, lorsqu'on a déclaré qu'il serait passé outre au jugement, nonobstant le refus du prince de répondre. — Mais que dira le chancelier T s'écria Catherine véritablement alarmée. — Il grondera comme de coutume, répondit tranquillement Charles de Lorraine, il menacera de rendre les sceaux. •• — Et s'il les rend en effet î... — Double avantage I nous sprons délivrés du censeur le plus incommode, dit le cardinal. — Et quand voudriez-vous donc que cet arrêt fût signet reprit Catherine après une pause. — Cette nuit, madame. — El vous le feriez exécuter?... — Demain. Pour le coup, la reine-mère frémit. —Celte nuit ! demain 1 vous n'y songez pas î ropril-elle. Le roi est trop malade, trop faible, et n'a pas J'espril assez libre pour seulement comprendre ce que vous lui demanderiez. — Il n'est pas besoin qu'il comprenne pourvu qu'il signe, dit le cardinal. — Mais sa main n'est même pas assez forte pour tenir une plume. — On la conduira, reprit Charles de Lorraine, heureux de l'eflroi qu'il voyait peint dans les regards de sa chèi'e ennemie. — Ecoutez, dit sérieusement Catherine. Je vous dois ici on avertissement et un conseil. La fm de mon pauvre fils est plus proche que vous ne croyez. Savez-vous ce que m'a dit Chapelain, le premier médecin? qu'il ne pensait pas qu'à moins d'un miracle, le roi fut vivapl demain soif. >

 «— Raison de plus pour, nous hûtor, dit froidement le prêtre. — Oui, mais, reprit Catherine, si François II n'existe plus demain, Charles IX règne, le roi de Navarre est régent peut-être. Quel compte terrible ne vousdemandera-t-irpas du suppUce infamant de son frère? Ne serez-vous pas à votre tour jugé, condamné?... — Eh 1 madame, qui ne risque rien n'a rien l s'écria avec chaleur le cardinal dépité. D'ailleurs, qui prouve qu'Antoine de Navarre sera nommé régent? qui prouve que ce Chapelain ne se trompe pas? Enfin ! le roi vit encore!... • — Plus bas ! plus bas, mon oncle ! dit en se levant Marie Stuart effrayée. Vous allez réveiller le roi I... Tenez, vous l'avez réveillé. — Marie... où es-tu ? dit en effet la voix faible de François. — Le, tout auprès de vous, mon doux Sire, répondit Marie. — Oh I je souffre I reprit le roi, ma tête est comme du feu I cette douleur d'oreille comme un éternel coup de poignard. Je n'ai dormi qu'en souffrant encore. Ah I c'esA fini de mbi, c'est Ûoi I — Ne dites pas cela ! ne dites pas cela ! repartit Marie contenant ses larmes. — La mémoire me manque, reprit François. Ai-je reçu les saints sacrcmens? Jo veux les avoir au plus tôt. — Tous vos devoirs seront remplis, ne vous tourmentez pas, cher Sire. — Je veux voir mon confesseur, monsieur de Brichanteau. — Tout à l'heure il sera près de vous, dit Marie. — Me dit-on au moins des prières? demanda le roi, — Je n'ai presque cessé depuis ce matin. — Pauvre chère Marie!... et Chapf'Iain, où est-il? — Là, dans la chambre voisine, tout prêt à votre appel. Votre mère et mon oncle le cardinal sont aussi là, Sire, les voulez-vous voir? — Nqu^ non, toi seule Marie I dit le mourant.

The text on this page is estimated to be only 29.34% accurate

230 LES DEUX DIANE. toi un peu de «e côté... là... que je te voie encore une lois au moins. ^ Courage f reprit Marie Sluart. Dieu est si bon ! et je le prie de si gi'and cœur. — Je souflre, dit François. Je hé vois plus, j'entends h peine. Ta main, Marie ? — La ! soutenez-vous sur moi, dît Marie, appuyant là petite tête pâle de son mari sur son épaule, — Mon âme à Dieu I mon cœur à toi, Marie. Toujours I Hélas ! liélas I à dix-sept ans mourir I — Non, non I vous ne mourrez pasi s'écrîa Marie. Qu'avons-noas fait au ciel pour qu'il nous punisse? — Ne pleure pas, Marie, reprit le roi. Nous nous rejoindrons ià-iiaut. Je ne regrette de ce fnondé que toi. Si je t*emmenais avec moi, je serais heureux de mourir. Le voyage du ciel est plus beau encore que celui d'Italie. Et puis, il me semble que sans moi tu ne vas plus avoir de joie. Ils te feront souffrir. Tu auras froid, tu seras seule ; ils te tueront, ma pauvre âmel C'est là ce qui m'alHige plus encore que de mourir. Épuisé, le roi retomba sur son oreiller et garda un mor^ ne silence. — Mais vous ne mourrez pas! vous ne mourrez pas. Sire I s'écria Marie. Écoutez, j'ai un grand espoir. Une chance, en laquelle j'ai foi, nous reste. — Qu'est-ce à dire î interrompit en s'approcïiant Catherine de Médicis étonnée. — Oui, reprit Marie Stuart, le roi peut encore être sauvé et sera sauvé. Quelque chose me criait dans mon cœur que tous ces médt^cins qui l'entourent et le fatiguent sont des îgnorans et des aveugles. Mais il est un homme habite, savant et renommé, un homme qui a préservé à Calais les jours de mon oncle... — Maître Ambroise Paré ? dit le cardinal. — Maître Ambroise Paré l répéta Marie. On disait que cet homme ne devait pas, ne voudrait pas lui-même avoir entre ses mains la vie royale, que c'était un hérétique et un maudit, et que, quand même il accepterait la réispon^à* bilité d'une telle cure, on ne pourrait la lui confier. N

The text on this page is estimated to be only 26.69% accurate

LES DEUX DIANE. 231 — Cela est certain, dit dédaigneusement la reine-mère. — Eh bien I si je la lui confîo, moi i s'écria Marie. Est-ce

 époux. Je proteste donc contre sa présence en ^ lieu, et je me retire deyant lui. Et elle sortit en effet, sans donner à son ûls mourant un regard» un adieu de mère. Etait-ce parce que co nom abhorré de Gabriel de Montgommery lui rappelait la première offense qu'elle eût eu à supporter du roi? Gela peut être; toujours est-il qu'elle ne redoutait pas autant qu'elle voulait bien le dire l'aspect et la voix de Gabriel ; car, en se retirant dans son logement, voisin de la chambre royale, elle eut soin de laisser la portière enir'ou verte, et n'eut pas plus tôt refermé la porte donnant au dehors sur un corridor désert à cette heure avancée do la nuit, qu'elle colla tour à tour à la serrure et son œil cl son oreille, pour voir et pour écouter ce qui allait se passer après son brusque départ. Gabriel entra, conduit par Dayelle, s*agenouilla pour, baiser la main que lui tendait la reine, et fit un profond salut au cardinal. — Eh bien ! lui demanda Marie Stuart impatiente. — Eh bienl madame, jlai décidé maître Paré, dit Gabriel. Il est là. — Oh I merci, merci, ami fidèle! s'écria Marie. — Le roi va-t-il donc plus mal, madame? reprit h voix basse Gabriel, en portant un regard inquiet sur le lil oh François H était étendu sans couleur et sans mouvement. — llélas ! il ne va pas mieux toujours I dit la reine, et j'avais bien besoin de vous voir. Maître Ambroise a-t-il lait de grandes difQcultés pour venir ? — Non, madame, répondit Gabriel. On le lui avait bien demandé déjà ; mais de façon, m'a-t*il dit, à provoquer do sa part un refus. On voulait qu'il s'engageât devance, sur sa tête et son honneur, à sauver le roi sans l'avoir vu. On no lui cachait pas que, comme protestant, il était suspect d'en vouloir à la vie d'un persécuteur des protostans. On lui témoignait enfin tant de méfiance injurieuse, on oxi?fait de lui de si dures conditions, qu'à moins de n'avoir ni cœur ni prudence, il devrait être nécessairement amené à 8*abstcnir. Ce qu'il a fait, à son grand regret, sans être •N

LES DEUX DUNE. 833 dès-lors autrement pressé par ceux qui lui étaient envoyés. — Se peut-îl gu*on ait ainsi interprété h mattre Paré nos intentions ? dit vivement le cardinal de Lorraine. Pourtant c*est de la part de mon frère et de la mienne qu'on est allé le trouver à deux ou trois reprises I On nous rapportait à nous ses refus obstinés et ses doutes étranges. Et nous croyions ceux que nous lui avions députés des gens tout à fait sûrs ! — L'étaient ils réellement, monseigneur? dit Gabriel. Mattre Paré croit le contraire, maintenant que je lui ai dit vos véritables sentimens à son égard et les bonnes paroles de la reine pour lui. Il est persuadé, qu'à votre insu, on s'est efforcé, dans un but coupable, de l'écarter du lit de souffrance du roi, — > La chose est h présent certaine, reprit Charles de Lorraine. Je reconnais encore en ceci, murmura-t-il, la main de la reine mère... Elle a tout intérêt, en effet, à ce que son fils ne soit pas sauvé... Mais corrompra-t-elle donc tous les dévouemens sur lesquels nous comptions? Voici encore un pendant h la nomination de son L'Hôpital!... Gomme elle nous joue f... Cependant Marie Stuart, laissant le cardinal aux réflexions sur ce qui était accompli, et toute à sa sollicitude présente, disait à Gabriel : — > Enfin, mattre Paré vous a suivi, n*est-ce pas ? — A ma première réquisition» répondit le jeune comte. — Et il est là? — Attendant pour entrer votre gracieuse permission ; madame. — Tout de suite ! qall vienne donc tout de suite ! s'écria Marie Stuart. Gabriel de Montgommery alla un instant à la porte par laquelle il était entré, et revint introduisant le chirurgien. Derrière sa porte à elle, Catherine de Médicis guettait toujours, plus attentive que jamais. Marie Stuart courut à la rencontre d'Ambroise, prit sa main, le conduisit elle-même au lit du cher malade, et, comme pour couper court aux complimens : /T

Sàl LES DEUX DIANE. — Merci d'être venu, maître, disaît-elle tout en marchant. Je comptais sur votre zèle comme je compte sur votre science... Venez au lit du roi, vile, au lit du roi. Âmbroise Paré obéissant, sans avoir le temps de prononcer une parole, à Timpatience de la reine, fut bientôt près du chevet où François II vaincu, pour ainsi dire, par la douleur, n'avait plus de force que pour exhaler un gémissement faible et presque imperceptible. Le grand chirurgien s*arr6ta une minute à contempler debout cette petite face amaigrie et comme rétrécie par la souffrance. Puis il se pencha sur celui qui, pour lui, n'était plus qu'un malade, et toucha et sonda le douloureux gonflement de l'oreille droite d'une main aussi légère et aussi douce que celle de Marie. Le roi sentit instinctivement un médecin et se laissa faire sans môme rouvrir ses yeux appesantis. , — Oh I je souffre I murmura-t-il seulement d'une voix dolente, je souffre! Ne pouvez-vous donc me soulager?.,. lA lumière étant un peu trop éloignée au gré d'Ambroise, il fit signe à Gabriel d'approcber le flambeau; mais Mar|e Stuart s'en empara avant Gabriel, et éclaira elle-même lo chirurgien, tandis qu'il examinait longuement et attentivement le siège du mal. Cette sorte d'étude muette et minutieuse dura peut-être dix minutes. Après quoi Ambroise Paré se redressa, grave et absorbé par un travail de méditation intérieure, et laissa retomber le rideau du lit. ^ Marie Stuart palpitante n'osait l'interroger de peur de troubler ses pensées. Mais elle épiait son visage avec angoisse. Quel arrêt allait-il prononcer? L'illustre médecin secoua tristement la tête, et il sembla à la reine éperdue que c'était un arrêt de mort. — Eh! quoi, dit-€lle incapable de maîtriser plus longtemps son inquiétude ; n'y a-t il donc plus aucune chance de salut? — U n'y en a plus qu'une, madame, répondit Ambroisa Paré. — Mais il y en a une ! s'écria la reine. ^

LES DEUX DIANE 235 . — Oui, madamOi et bien qu'hélas I elle ne SM)it pas assurée, cependant, elle existe, et j*aurais tout espoir, si... — Si?.,, demanda Marie. — Si celui qu'il faut sauver n'était pas le roi, madame... — Ehl s'écria Marie Stuart, traitez-le, sauvez-le comme le dernier de ses sujets I — Mais si j'échoue ?... dit Ambroîse, car enQn Dieu est seul le maître. Ne m'accusera-t-on pas, moi huguenot t Celle lourde et terrible responsabilité ne va-t-elle pas peser sur ma main et la faire trembler, alors que j'aurais besoin de tant de calme et d'assurance? — Ecoutez, reprit Marie, s'il vil, je vous bénirai toute ma vie, mais si... s'il meurt, je vous défendrai jusqu'à ma mort. Ainsi, essayez ! essayez! je vous en conjure, je vous en supplie. Puisque vous dites que c'est la seule et dernière chance, mon Dieu I ne nous la retirez pas; c'est là que seraii le crime. — Vous avez raison, madame, dit Ambroise, et j'essaierai... si Ton me le permet, toutefois ; si vous me le permettez vous-même, car, je ne vous le cache pas» le moyen auquel j'aurai recours est extrême, inusité, et, en apparence du moins, violent et dangereux. — Vraiment? dit Marie toute tremblante, et il n'y en a pas d'autre? — Paa d'autre, madame! Encore est-il temps de l'employer : dans vingt-quatre heures sûrement, dans douze heures peut-être, il serait trop tard. Un dépôt s'est formé à la tôle du roi, eU si l'on ne donne pas une issue aux hur meurs par une opération très prompte, Tépanchement dans le cerveau doit causer la mort. — Voudriez-vous donc opérer le roi sur-le-champ? dit le cardinal. Je ne prendrai pas cela sur moi seul, d'abord ! — Ah! voilà déjà que vous doutez! dit Ambroise. Non^ j'ai besoin du grand jour, et il me faut bien le reste do cette nuit pour penser à tout cela, pour exercer ma main, pour faire une ou deux expériences... Mais demain matin, demain à neuf heures, je puis être ici. Soyez-y, madame, et vous aussi, monseigneur; que monsieur le lieur^

 tenant-général y soit, quo ceux dont le dévouement au roi est bien éprouvé j soient; mais pas d*autres. Le moins dé médecins possible, ^expliquerai alors ce que je compte faire, et, si vous m'y autorisez tous, avec Taide de Dieu, j« tenterai cette unique chance que Dieu nous laisse. — Et jusqu'à demain, pas de danger? demanda la reine. — Non, madame, dit mettre Paré. Seulement, il est essentiel que le roi repose et prenne des forces pour cette opération qu*il doit subir. Je mets dans la boisson inoffensive que je vois sur cette table deux gouttes de cet éliiir ajouta-t-il en joignant l'acte aux paroles. Faites que le roi prenne cela fout de suite, madame, et vous le verrez tomber dans un sommeil plus calme et plus profond. Veillez, veilloz vous-même si cela se peut, à ce que, sous aucun prétexte, ce sommeil ne soit troublé. % — Soyez tranquille 1 de cela, j'en réponds, dit Maria Stuart. Je ne quitterai pas cette place de la nuit. — C'est très important, dit Ambroise Paré. Maintenant, Je n'ai plus rien è faire ici, et je vous demanderai la permission de me retirer, madame, pour m'occuper du rei encore, et me préparer à ma grande tâche. — Allez, maître, allez I dit Marie» et soyez d'avance remercié et béni. A demain. — A demain, madame, reprit Ambroise. Espérez I — Je vais prier, toujours ! dit Marie Stuart. — Tous aussi, monsieur le comte. Je vous remercie encore, reprit-elle en s'adressent è Gabriel. Yous êtes do ceux dont parlait maître Paré, et dont le dévouement au roi est éprouvé. Soyez donc ici demain, je vous prie, pour apporter à votre illustre ami Tappui de votre prince. — J'y serai, madame, dit Gabriel en se retirant avec le chirurgien, après avoir salué la reine et le cardinal. — Et moi aussi, j*y serai ! se dit Catherine de Médicis derrière la porte oii elle guettait. Oui, j'y serai ; car ce Paré est capable de sauver le roi, l'habile homme I et de perdre ainsi son parti, le prince et moi-même, l'imbu cilet... Mais j'y serai.

LES DEUX DUKE. Ji:s7 XXXIL SOMMEIL BIEN GARDÉ.

Catherine de Médicis resla quelque temps à épier, quoi* qu*il n*y eût plus dans la chambre royale que Marie Stuart et le cardinal. Mais elle ne vit et n'entendit plus rien d'intéressant. La reine fît prendre la potion calmante à François qui, selon la promesse d'Ambroise Paré, parut aussitôt dormir plus paisiblement. Tout retomba dès lors dans le silence. Le cardinal, assis, songeait ;, Marie, agenouillée, priait. La reine-mère se retira doucement chez elle pour songer comme le cardinal. Si elle eût demeuré quelques instans de plus, elle eût pourtant assisté à des choses vraiment dignes d'elle. Mane Stuart, se 'relevant de sa fervente prière, dit au cardinal : — Rien ne vous retient de veiller avec moi, mon oncle, puisque je compte rester ici jusqu'au réveil du roi. Dajelle, les médecins, et les gens de service à côté« sufliraient s'il était besoin de quelque chose. Vous pouvez donc aller prendre un peu de repos. Je vous ferai avertir s'il est nécessaire. '— Non, dit le cardinal, le duc de Guise, que nombre d'affaires à expédier a dû retenir jusqu'à présent, m'a dit qu'avant de se retirer il viendrait savoir des nouvelles du roi, et je loi ai promis qu'il me trouverait auprès de lui... Et, tenez, madame, n'est-ce pas justement son pas que j'entends Y ^ Oh ! qu'il ne fasse pas de bruit l s'écria Marie, s'élançant pour avenir le Balafré. Le duc de Guise entra en effet tout pâle et tout agité.. /?«

 Il salua la roinc, mais, dans sa préoccupation, il ne demanda pas le moins du monde des nouvelles du roi, et alla droit à son frère, qu'il prit à part dans la large embrasure d'une fenêtre : — Une terrible nouvelle ! un vrai coup de foudre I lui dit-il pour commencer. — Qu'y a-t-il encore? demanda Charles de Lorraine. — Le connétable de Montmorency a quitté Chantilly avec quinze cents gentilshommes, dit le duc de Guise. Pour mieux cacher sa marche, il a évité Paris en venant d'Ecouenet de Corbeil à Pithiviers par la vallée d'Essonne, U sera demain aux portes d'Orléans avec sa troupe. Je viens d'en recevoir l'avis. — C'est terrible, en effet ! dit le cardinal ; le vieux rou-^ tier veut sauver la tête de son neveu. Je gage que c'est encore la reine-mère qui Ta lait prévenir I Et ne pouvoir rien contre cette femme ! — Ce n'est pas le moment d'agir contre elle, mais d'agir pour nous, dit le Balafré. Que devons-nous faire ? — Allez avec les nôtres à la rencontre du connétable, dit Charles de Lorraine. — Répondez-vous de maintenir Orléans quand je n'y serai plus avec mes forces? demanda .le duc. — Hélas 1 non, c'est vrai, répondit le cardinal. Tous ces gens d'Orléans sont mauvais, huguenots et Bourbons dans l'âme. Mais nous avons du moins pour nous les États. —Et L'Hôpital contre nous, songez-y, mon frère. Ah I la position est dure I Comment va le roi î dil-il enfin, le danger lui rappelant sa dernière ressource. — Le roi va mal, répondit Char.es de Lorraine; mais Ambroise Paré, qui est venu à Orléans sur l'invitation de la reine, je vous expliquerai cel§, espère encore le sauver demain matin pai* une opération hasardeuse, mais nécessaire, qui peut avoir d'heureux résultats. Soyez donc ici à neuf heures, mon frère, pour soutenir Ambroise, au besoin. — Certes J dit le Balafré, car là est notre unique espoir. Notre autorité mourrait du coup avec François 11 ; et pourtant qu'il serait bon d'épouvanter et peut-ôire de faire re^

The text on this page is estimated to be only 28.90% accurate

I^S DEUX DIANf:. 239 culer le connélâble en lui envoyant, pour sa bienvenue, la tête de son beau neveu de Condé I — Oui, ce serait éloquent, c'est bien mon avis, dit lo cardinal réfléchissant. — Mais ce maudit L'Hôpital arrête tout I reprit le Balafré. — Si, au lieu de sa signature, nous avions sur l'arrêt du prince celle du roi, dU Charles de Lorraine, rien ne s'opposerait, en somme, n'est-ce pas vrai, mon frère?... à ce que Te^écution eût lieu demain malin, avant l'arrivée de îlontmôrency, avant la tentative d'Ambroise Paré î — Ce ne serait pas très légal, mais ce serait possible, répondit le 3alafré. — £h bien 1 dit vivement Charles de Lorraine, laissezmoi ici, mon frère ; \[n'y ^ rien à faire pour vous cette puit, et vous devez avoir besoin de repos ; deux heures viennent de sonner à l'horloge du bailliage. ^1 faut ménager vos forces pour demain. Retirez-vous et laissez-moi. Je veux, moi aussi, tenter la cure désespérée de notre fortune. — Qu'est-ce que c'est? demanda le duc de Guise ? Ne faites rien de détinitif sans me consulter au moins, monsieur mon frère! . — Soyez tranquille I si j'aj ce que je veux, j'irai vous réveiller demain avant le jour pour m'enten«Jre avec vous. — A la bonne heure! dit le Balafré. Sur cette assurance, je me retire ; car il est vrai que je suis épuisé. Mais de la prudence! 11 alla adresser à Marie Stuart quelques paroles de condoléance, et sortit en faiçaat le nioins de bruit possible sur sa recommandation. %• Cependant, l^ cardinal s'assit devant une table et écrivit l^ne copie de l'arriêt de la commission dont il ^yait gardé l'expédition p^r devers lui. Cela fait, il se leva et marché vers to Ut du roi. Mais Marie Stuart se dressa debout devant lui et l'arrêta du geste. — où allez-vous? lui dit-elle d'une voix basse et poujrtajit ferme et déjà courroucée.

SI40 LES DEUX DIANE. — Madame, répondit le cardinal, il est important, il est indispensable que le roi signe ce papier... — Ce qui est important, ce qui est indispensable, dit Marie, c*est que le roi repose tranquille. — Son nom au bas de cet écrit, madame, et je ne Timportunerai plus. — Mais vous le réveillerez, reprit la reine, et je ne le veux pas. D'ailleurs» il est incapable en ce moment de tenir une plume. — Je la tiendrai pour lui, dit Charles de Lorraine. — Je vous ai dit : Je ne veux pas I reprit avec autorité Marie Sluart. Le cardinal s'arrêta un moment, surpris par cet obstacle auquel il n*avait pas songé. Puis il reprit de son ton insinuant: — Ëcoutez-moi, madame. Ma chère nièce, écoutez-moi. Je vais vous dire ce dont il s*agit. Vous comprenez bien que je respecterais le repos du roi, si je n'étais contraint par la nécessité la plus grave. C'est de notre fortune et de la vôtre, de notre salut et du vôtre qu'il est ici question. Entendez>moi bien. Il faut que ce papier soit signé par le roi avant que le jour se lève, ou nous.sommes perdus I perdus, je vous 4'avoue! — Cela ne me regarde pas, dit tranquillement Marie. — Mais si I mais encore une fois notre ruine est votre ruine, enfant que vous êtes ! — Eh bieni que m'importe 1 dit)a reine. Est-ce que je me soucie de vos ambitions, moi I Mon ambition, c'est de sauver celui que j'aime, c'est de préserver sa vie si je puis, et, en attendant, son précieux repos. Maître Paré m'a confié le sommeil du roi. Je vous défends de le troubler, monsieur. Entendez-moi bien, h votre tour. Je vous le défends ! Le roi mort, meure ma royauté I cela m'est bien égal I Mais tant qu'il lui restera un soufQe de vie, je protégerai ce dernier soufûe contre les exigences odieuses de vos intrigues de cour. J'ai contribué, mon oncle, plus que je ne l'aurais dû, je le crois, à raffermir dans vos mains le pouvoir quand mon François était debout et bien portant; mais ce pouvoir je le reprends tout entier dès qu'il s'agit 'S

LES DEUX DIANE. t2U de fiiire respecter les dernières heures de calme que Dieu lui accorde peut-èlre en cette vie. Le roi, a dit maître Paré» aura besoin demain du peu de forces qui lui restent. Personne au monde, sous quelque prétexte que ce soit, ne lut dérobera une parcelle de ce sommeil réparateur... — Mais quand le motif est tellement grave et urgent?.., dit le cardinal. — Sous quelque prétexte que ce soit, personne au monde ne réveillera le roi, reprit Marie. — Ah ! mais il le faut 1 repartit Charles de Lorraine, honteux à la fin d'être si longtemps arrêté par la seule résistance d'un enfant, de sa nièce. Les intérêts de l'Etat, madame, ne s'accommodent point de ces choses de sentiment. La si^ature du roi m'est nécessaire sur-le-champ, et je l'aurai. — Vous ne l'aurez pas, monsieur te cardinal, dit Mario. Le cardinal fit un pas encore vers le lit du roi. Mais de nouveau, Marie Stuart se mit devant lui et lui barra le passage. La reine et le ministre se regardèrent un instant face à face, auj^i palpitans, aussi courroucés l'un que l'autre. — Je passerai, dit Charles de Lorraine d'une voix brève. — Vous osez donc porter la main sur moi, monsieur? «- Ma nièce !... — Non plus votre nièce, votre reine! Ce fut dit d'un ton si ferme, si digne et si royal que le cardinal interdit recula. — Oui, votre reine! reprit Marie, et si vous faites encore un pas, encore un geste, tandis que vous irez au roi, j'irai à cette porte, moi ; j'appellerai ceux qui doivent y veiller, et tout mon oncle, tout ministre, tout cardinal que vous êtes, j'ordonnerai, moi la reine, qu'on vous arrête sur l'heure comme criminel de lèse-majesté. — Un tel scandale I... murmura le cardinal épouvanté. — Qui de nous l'aura voulu, monsieur? L'œil étincelant, les if^rines gonflées, le sein ému, toute Tattitude déterminée de la jeune reine disait assez qn'clle exécuterait sa menace. Et puis, elle était si belle, si flère et en même temps si T. III. 14 r

The text on this page is estimated to be only 29.98% accurate

242 LES DEUX DI^NE* touchanto ainsi, que le prêtre au cœur de bronze se f^Atit vaincu et remué. L'homme céda à l'enfant; la raison d'Etat obéit au cfi do la nature. — Allons! dit le cardinal en soupirant profondément, J'attendrai donc que le roi s'éveille... — Merci 1 dit Marie, revenant à l'accent tristç eHouz qui depuis la maladie du roi lui était habituel. — Mais du moins, reprit Charles de Lorraine, dès qu'il 8*éveiIlora... — S'il est en état de vous entendre et de vous satisfaire, mon oncle, je n'empêcherai plus rien. Il fallait bien que le cardinal se contentât de cette promesse. Il alla se remettre à sa table, et Marie revint à son prie-dieu, lui, attendant; elle, espérant. Mais les heures lentes tk cette nuit de veille passèrent sans que François II se réveiilôt. La promesse d'Ambroise Paré n'avait pas élé vaine ; il y avait bien des nuits qi^ele roi n'avait reposé d'un sommeil si long et si profond. De temps en temps, il faisait bien un mouvement, il poussait une plainte, il prenonçait un mot, un nom sui^tout, celui de Marie. Mais il retombait presque aussitôt dans son assoppi^ement. Et le cardinal, qui s'était levé en hâte, devait rétourner, désappointé, à sa place. Il froissait alors dans sa main avec impatience cqt a.rrôt Inutile, cet arrêt fatal et qui, sans la sign^tijirp ^u roj, ^pvenait peut-être le sien... Il vit ainsi peu à peu les flambeaux s'user et p^lir, et l'aube froide de décembre blanchir les vitraux... * ' * Enfm, comme huit heures sonnaient, (e roi s'^ta; iomvrit les yeux et appela : — Marie 1 es-tu là, Marie? — Toujours, dit Marie Stuart. Charles de Lorraine s'élança, son papier à la main. Il était encore temps peut-être t un échafaud est vite dressé!... Mais, au même instant, Catherine de Médicis re/Utr^, j^r sa porte À elle, dans la chambre royale. r\

LES DEUX DIANE. 243 — Trop tard! se dit le cardinal. Ah! la fortune nous abandonne I et si Ambroise ne sauve pas le roi, nous sommes perdus ! XXXIII. LB ut D« MORt DBS ROIS. La reine-mère, pendant cette nuit, n'avait pas perdu son temps. Elle avait d^abord envoyé chez le roi de Navarre le cardinal de Tournon, sa créature, et avait arrêté ses conventions écrites avec les Bourbons. Puis, avant le jour, elle avait reçu le chancelier L'Hôpital, qui lui apprit TarriYée prochaine à Orléans de son allié le connétable. L'I^ôpital, prévenu par ell^, promit de se trouver à neuf heures dans la grande salle du Bailliage qui précédait la chambre du roi, et d'y amener autant de partisans de Catherine ^u*il pourrait en trouver. Enfin, la reine-mère avait fait mander pour huit heures et demie Chapelain et deux ou trois autres médecins royaux dont la médiocrité était Ten* nemie-née du génie d* Ambroise Paré. Ses précautions ainsi prises, elle entra la première, comme nous Tarons vu, dans la chambre du roi qui venait de s'éveiller. Elle alla d'abord au lit de son fils, le couterh): là quelques instans en hochant la tôte comme une mère dou« loureuse, mit un baiser sur sa main pendante, et, eu essuyant une ou deux larmes, vint s'asseoir de façon & l'avoir toujours en vue. Elle aussi, comme Marie Sluart, voulait désormais veîllët, à sa manière, sur cette précieuse agonie. Le duc de Guise entra presque aussitôt. Après âvoît échangé quelques mots avec Marie, il alla vers son frère. — Vous n'avez donc rien fait? lui deraanda-t-il. — Hélas I je n'ai pu rien faire, répondit le cardinal. — ^ La chance tourne contre nous alors, reprit le Balafré. n y a foule ce matin dans l'antichambre d'Antoine dé Navarre. r*

'N 241 LES DEUX DIANE. — Et dfî Montmorency avez-vous desnonvelles? — Aucane. J*en ai vainement attendu Jusqu'ici. Il n'aura pas pris la voie directe. Il est peut-être maintenant âax portes de la ville. Si Ambroise Paré échoue dans son opération, adieu notre fortune I reprit avec consternation Charles de Lorraine. Les médecins, avertis par Catherine de Médicis, arrivèrent en ce moment. La reine-mère les conduisit elle-même au Ut du roi, dont les souffrances et les gémlssemens avaient recommencé. Les médecins examinèrent tour à tour leur royal malade» puis se groupèrent dans un coin pour se consulter. Chapelain proposait un cataplasme pour attirer au dehors les humeurs; mais les deux autres se prononcèrent pour Tinjection dans roreitle d*uue certaine eau composée. Ils venaient de s'arrêter à c« dernier moyen quand Am* broise Paré entra, accompagné de Gabriel. Après avoir été examiner l'état du roi, il rejoignit ses confrères. Ambroise Paré, chirurgien du duc de Guise, et dont la renommée de science s'était déjà établie, était maintenant une autorité avec laquelle il fallait compter. Les médecins lui apprirent donc ce qu'ils venaient de résoudre. — Le remède e^t insufQsant, je Taffirme, dit Ambroise Paré à voix haute, et cependant il faut se hâter; car le cerveau se remplira plutôt que je ne Taurais cru. •* Oh I hâtez-vous donc, au nom du ciel I s'écria Marie Stuart qui avait entendu. La reine-mère et les deux Guises se rapprochèrent alors des médecins et se mêlèrent à eux. — Avez-vous donc, mattre Paré, demanda Chapelain, un moyen meilleur et plus prompt que le nôtre? — Oui, dit Paré. — El lequel? — Il faudrait trépaner le roi, dit Ambroise Paré. — Trépaner lo roi I s'écrièrent les trois médecins arec horreur. à

 — En quoi consiste donc cette opération ? demanda le duc de Guise. — Elle est peu connue encore, monseigneur, dit lechi* rurgien. Il s'agit, avec un instrument inventé par moi et que je nomme trépan, de pratiquer sur le sommet de la tête, ou plutôt sur la partie latérale du cerveau, une ouverture de la largeur d'un angelot. — Dieu de miséricorde I s'écria avec indignatidS Catherine de Biédicis. Porter le fer sur la tête du roi ! Et vous l'oseriez I — Oui, madame, répondit simplement Ambroise. — filais ce serait un assassinat! reprit Catherine. — Eh I madame, dit Ambroise, trouer la tête avec science et précaution, n'est-ce pas faire seulement ce que fait journellement sur le champ de bataille Tépée aveugle et violente? Pourtant, combien de blessures ne guérissonsnous pas? — Enfln, demanda le cardinal de Lorraine, répondezvous des jours du roi ? maître Ambroise. — Dieu seul a la vie et la mort des hommes dans ses mains, vous le savez mirux que moi, monsieur le cardinal. Tout ce que je puis assurer, c'est que cette chance est la dernière et la seule de sauver le roi. Oui, c'est l'unique chance I mais ce n'est qu'une chance. ^ Vous dites pourtant que votre opération peut réussir, n*est-ce pas, Ambroise? dit le Balafré. Voyons, l'avez-vous d^à pratiquée avoc succès? — Oui, monseigneur, répondit Ambroise Paré ; il y a peu do temps encore sur monsieur de La Bretesche, rue de la Harpe, à la Rose Rouge, et, pour parler de cho^^es que monseigneur pourra mieux connaître, je la fis au siège de Calais À monsieur de Pienne, qui avait été blessé sur la brèche. Ce n'était peut-être pas sans intention qu'Ambroise Paré rappelait les souvenirs de Calais. Toujours est-il qu'il réussit et que le duc de Guise parut frappé : — En effet, il m'en souvient, dit-il, Dè^ lors, Je n*bésite piQS, ii|oi... je consens à Topératloq, r

The text on this page is estimated to be only 20.40% accurate

216 LES DEUX DIANE. — Et tfioi aussi, dit Marie Stiiatt qad son aimmr éeteifait «ans doute. -r Hais non p^à moi f s*

The text on this page is estimated to be only 29.11% accurate

 contre ce crime... Monsieur le chancelier, enregistrez ma déclara lion. ^ — Fermez cette porte I s'écria le duc de Guise, ifalgré les murmures des gentilshommes réunis dans la grande salle, Gabriel fit ce qu'ordonnait le duc. Le chancelier seul resta dans la chambre du roi. — Maintenant, monsieur le chancelier, lui dit le Balafré, sachez que cette opération dont on vous parle est nécessaire, et que la reine et moi, le lieutenant général du royaume, nous répondons, sinon de l'opération, au moins du chirurfcien. — Et moi, s'écria Ambroîse Paré, j'accepte en ce tnoment suprême toutes les responsabilités qu'on toudra m'imposer. Oui, je veux bien qu'on prenne ma vie si je ne parviens à sauver celle du roi. Biais hélasl il est bien temps! Voyez le roi! voyez I François If, en effet, livide, immobile, les yeux éteints, semblait ne plus voir, ne plus entendre, ne plus exister. Il ne répondait plus, ni aux caresses, ni aux appels de Marie. — Jhl oui, hâtftz-vousl dit celle-ci h Ambroîse, hâtezvous, au nom de Jésus I Tâchez seulement de sauver la vie du roi, je protégerai la vôire. — Je n'ai le droit de rien empêcher, dit le chancelier ifinpassible, mais mon devoir est de constater la protestation de madame la reine-mère. — Monsieur de L'Hôpital, vous n'êtes pins chancelier, reprit froidement le duc de Goise. Allez, Àmbroise, dit-il au chirurgien. — Nous nous retirons,' nous, dit Chapelain au nom des médecins. — Soit, répondit Ambroîse. J'ai besoin du plus grand calme autour de moi. Laissez-moi donc, si vous voulez, messieurs. Pour être Seul maître, je serai seul responsable. Depuis quelques instans, Catherine de Médicîs ne prononçait plus une parole, no faisait plus un mouvement. Elle s'était retirée près de la fenêtre et regardait dans la cour du Bailliage, où Ton entendait un grand tumulte. n

Uê LES DEUX DUNE. Mais, dans la crise de ce dénouement, 4)ersonne, borofils elle, n*avait prêté d'attention au bruit du dehors. Tous, et le chancelier lui-môme avaient les yeux rivés sur Ambroise Paré qui avait repris le sang-froid supérieur du irrand chirurjnen, et qui préparait sas instmmens. Mais au moment où il se penchait vers François II, le tumulte éclata plus proche, dans la salle voisine mOme. Un amer et joyeux sourire éclaira les lèvres pâles do Catherine. La porte s'ouvrit avec violence, et le connétable de Montmorency, armé comme en guerre, apparut menaçant sur le seuil. — J'arrive à propos !... s'écria le connétable. — Qu'est-ce que cela signifie? dit le duc de Guise en mettant la main sur sa dague. Forcément, Ambroise Paré s'était arrêté. Vingt gentilshommes accompagnaient Montmorency et se répandaient Jusque dans la chambre. A son côté, on voyait Antoine de Bourbon et lo prince de Condé. De plus, la reine-mère et L'Hôpital vinrent se ranger auprès do lui. Il n'y avait même plus moyen d'employer la Îotcjq pour être les maîtres dans la chambre royale. — A mon tour, dit Ambroise désespéré, je me relire... — Maître Paré, s'écria Marie Stuart, moi, la reine, je vous ordonne do poursuivre Topéralion 1 — Eh ! madame, reprit le chirurgien, je vous ai dit que lo pins grand calme m'était pécessaire I... El vous voyez!... H montra le connétable et sa suite. — Monsieur Chapelain, dit-il au premier médecin, es* sayez votre injection. — Ce serait l'affaire d'un instant, dit vivement Chapelain. Tout est préparé. Assisté de ses deux confrères, il pratiqua sur-le-champ l'injection dans l'oreille du roi. Marie Sluart, les Guises, Gabriel, Ambroise laissaient faire et se taisaient, écrasés et comme pétrifiés. Lo connélable bavardait sottement tout seul. — A la bonne heure I disait-il, satisfait de la docilité forcée de maître Paré. Quand je pense que sans moi vous alliez ouvrir comme cela la tête du roi. On ne frappe ainsi les N

LES DEUX DIANE. M rois de France que sur los champs de bataille, royetTousl... Le fer de l'ennomi peut seul les toucher, mais le fer d*un chirurgien, jamais I Et, jouissant de rabattement du duc de Guise, il reprit : — Il était temps que j*arrivasse, Dieu merci l Ah I messieurs, TOUS vouliez, me dit-on, faire trancher la tête à mont cher et brave neveu, le prince de Condél Mais vous avez ré/eillé le vieux lion dans son antre, et le voici ! J*ai délivré le prince ; j*ai parlé aux Ëtats que vous opprimiez. J*ai, comme connétable, congédié les senliuelles que vous aviez mises aux portes d*Orléans. Depuis quand est il d*usage de donner ainsi des gardes au roi, comme s'il n'était pas en sûreté au milieu de ses sujets?... —De quel roi parlez- vous? lui demanda Âmbroise Paré, il n*y aura bientôt plus d'autre roi que le roi Charltti IX ; car vous voyez, messieurs, dit-il aux méiiecins, malgré votre injection, le cerveau s'engage, l'épanchemcnt commence. Catherine de Médicis vit bien à l'air désolé d'Âmbroise que tout espoir était perdu. •— Votre règne s'achève donc, monsieur, ne put-elle s'empêcher de dire au Balafré. François II, en ce moment, se souleva par un brusque mouvement, rouvrit de grands yeux efforés, remua les lèvres comme pour balbutier un nom, puis retomba lourdement sur l'oreiiler. Il était mort. Ambroise Paré, par un geste de douleur, l'annonça aux assistans. — Ah 1 madame ! madame I vous avez tué votre enfant 1 cria Marie Stuart à Cathcvrine en bondissant éperdue, effarée, vers elle. La reine-mère enveloppa sa bru d'un regard venimeux et glacé, où déborda toute la haine qu'elle avait couvée pour elle pfindant dix-huit mois. — Vous, ma chère, lui ditrelle, vous n'avez plus le droit de parler ainsi, entendez-vous ; car vous n'êtes plus reine. Ah 1 si faiti reine en ficosse. Et nous vous renverrons au plus tôt r^er dans vos brouillards.

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

Skn LES DEUX DUNE. Marie Stuart, par une réaction inérîtable apr^s ce pre* mier élan de la douleur, tomba, faible et sanglotante» à genoux, au pied du lit où gisait le roi. — Madame de Fiesque, continua tranquillement Catherine, allez tout de suite chercher le duc d*Orléans. — Messieurs, reprit-elle en regardant le dur de Guise et le cardmal, les États, qui étaient peut être à vous il y a un quart d'heure, sont maintenant à nous, vous vous en doutez bien. Il est entendu entre monsieur de Bourbon et moi que Je serai régente et qu'il sera lieutenant général du royaume. Mais vous, monsieur de Guise, vous êtes encore le grand-maître, accomplissez donc le devoir de votre charge, annoncez la mort du roi Ftançois II. — Le roi est mort ! dit le fialafrd d'une voix sourde et proronde. Le roi d^armes répéta h voix haute sur le seuil de la grand'salle, selon le cérémonial d'ui^age : Le roi est mort I le roi est mort I le roi est mort I Priez Dieu pour le salut de son âme. Et, tout de suite, le premier gentilhoiïiime reprit : — Vive le roi I Dans le môme instant, madame de I^esque amenait lu duc d'Orléans à la reine-mère, qui le prit par la main et sortit avec lui pour le montrer aux courtisans criant au^ tour d'eux : — Vive notre bon roi Charles IX I..; — Voilà notre fortune échouée I dit tristement le carditial à son frère resté seul en arrière avec lui. — La nôtre peut-être, mais non pas celle de notre maison, répondit Tambitieux. Il faut songer à préparer les voies à mon fils, maintenant. — Comment renouer avec la reine-pière? demanda Châties dé Lorraine pensif. — Laissons-la se brouiller avec ses Bourbon^ et ses huguenots, dit le Balafré. Ils quitlèt-enl la ch^imbre par Urte porte dérobée en continuant de causer... — Hélas I hélas! murmurait lifarîe Stuart baisant la main glacée de François II, il n'y a pourtant ici que moi qui

The text on this page is estimated to be only 27.52% accurate

LES DEUX DIANE. 25;i pleure pour lui, ce pauvre mignon qui ni'a tant aiméo î — El moi, madame, dit en s'avançant, les yeux pleins de larmes, Gabriel de Montgommery, qui s'était jusque-là tenu à récarl. — Oh I merci I lui dit Mariç avec un re^^yd où die mit son âme. — Et je ferai plus que de le pleurer, reprit à demi-voix Gabriel en suivant de loin d'uu flpil décolère Iljfontmorency qui se pavanait à côté de Catherin^ de Médicis... Oui, je le vengerai peut-être, en reprenant l'œuvre inachevée de ma propre vengeance. Puisque ce connétable est redevenu puissant, la lutte entre nous n'est pas finie J Gabriel, en présence de ce mort, gair

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

m LES DEUX DIANE. é\é une reine si heureuse et si aimée. Jusque dans les douloureux souvenirs qui lui rappelaient son veuvage prématuré, ces lieux chéris avaient pour elle un charme et mie poésie auxquels elle ne pouvait s^arracher. Marie Stuart ne sentait pas seulement cette poésie, elle l'exprimait aussi. Elle ne pleura pas seulement la mort de François If comme une femme, elle la chanta comme une muse. Brantôme, dans son admiration pour elle, nous a conservé la douce complainte qu'elle fit à cette occasion, et qui se peut comparer aux plus remarquables poésies de cette époque : En mon triste et doux chant, D*un ton fort lamentable, Jeiette un deuil tranchant De perte incomparable. Et en soupirs croissans Passent mes meilleurs anSi Fut-n un tel malheur De dure destinée, Ni si triste douleur De dame fortunée. Que mon cœur et mon œil Voient en bière et cercueil ! Que dans mon doux printemps A fleur de ma Jeunesse Toutes les peines béas D*une extrême tristesse Et en rien n*ai plaisir Qu*en regret et désir. Ce qui m*était plaisant Me devient peine duret Le jour le plus luisant Est pour moi nuit obscure Et n*est rien si exquis Qui de moi soit requis! 8i en quelque séjour, Soit en Dois, soit en prée. 'N

LES DEUX DIANE. «8S Soit à Taube du jour Ou soit sur la vesprée, Sans cesse mon cœur sent Le regret d*un absent. Si parfois vers les cieux Viens à dresser ma vue, Le doux trait de ses yeux Je vois en une nue. Si les baisse vers Teau, Vois comme en un tombeau. Si je suis en repos Sommeillant sur ma couchv, J'oy qu*il me lient propos, Je le sens qui me touche I En labeur, en recoy, Toujours est près de moi. Mets, chanson, ici fin A ta triste complainte Dont sera le refrain : Amour vraie et sans feinte Qui pour séparation N*aur8 diminution. C'est à Reims où elle s*était retirée d*abord, auprès de son oncle de Lorraine, que Marie Stuart laissa échapper cette plainte harmonieuse et touchante. Elle resta jusqu'à la fin du printemps en Champagne. Puis, les troubles religieux qui avaient éclaté en Ecosse exigèrent sa présence en ce pays. D'un autre côté, l'admiration presque passionnée que Charles IX enfant témoignait en parlant de sa bellesœur inquiétait l'ombrageuse régente Catherine. Il fallut donc que Marie Stuart se résignât è partir. Elle vint au mois de juillet prendre congé de la cour à Saint-Germain, et les marques de dévoûment et presque d'adoration qu'elle y reçut augmentèrent encore, s'il était possible, ses amers regrets. Son douaire, assigné sur la Touraine et le Poitou, avait été fixé à vingt mille livrée de rente.; elle emportait aussi T. m. 15 r

The text on this page is estimated to be only 26.20% accurate

S9f LBS^ VEOX DIAirS. on Ecosse de riches joyaux, et cetls pt(3ft9 pouvait tenler quelque écumeur de nier. On craignait de plus pour elle quelque violence de la part d'Elisabeth d'Angleterre, qui voyait dans la jeune reine d'Ecosse une rivale. Nombre do gentilshommes s'offrirent donc à escorter Marie jusque dans son royaume, et, quand elle arriva à Calais, elle se vit entourée, non seulement de ses oncles, mais de monsieur de Damville, de Brantôme, enfin de la meilleure part de cette cour élégante etchevaleresqtie. Marie trouva dans le port de Calais deux galères qui l'attendaient, toutes prêtes h son premier ordre. Mais elle resta encore à Calais six jours, tant ceux qui l'avaient accompagnée jusque là, arrivés au terme fotaf, avaient peine à se séparer d'elle I Enfin, le 15 août fut, comme nous l'avons dit, fixé pour le départ. Le temps, ce jonr^,^ était gris «I tdste, mais sans vent et sans pluie. Sur le rivage même, et avant de mettre le pied sur la planche du bateau qui Tallmt emmener. Marier pour remercier tous ceux qui Tavaient escortée jusqu'aux limites de la patrie, voulut donner à chacun d'eux sa main à baiser dans un adieu suprême. Tous vinrent donc, tristes et respectueux, s'agenouiller devant elle, et poser tour à tour leurs lèvres sur cette main Le dt^mierde tous'fËit un gendilhomme qui n'aviit pas quitt^depuTs Saint-Germain la suit&dwBfarie^ mais^^ pen^ dant la route était resifé constamment enaerrih'e', caché par son manteau et sob chapeau, et quf ne s^étsii montré et n'avait parié à personne. Mais quand' il' vînt k asa tour sikgenouiller devant la reine, son chapeau à Ib main, Marie reconnut Gabriel à» Montgommery. — Quoif c'est? v«us; çoratfel Itiî di^elte. Ah î je sot'sHbbureuse de vous ref?oir ôacore, anritid^e^ qui simr plènrér avec moi mon rot meril Bftiis, si vous étiez parmi' o^ nobles gentilshommes, pourquoi donc ne vous éieshvaa» |m montré à moi f ^

LES DEUX D1ÀNE« 215 — rayais besoin de tous voir et non d'être tu, madame, répondit Gabriel. Dans mon isolement, je recueillais mieux mes souvenirs et savourais plus intimement la douceur qu'il y avait pour moi à remplir envers vous un si cher devoir. — Merci encore une fois de cette dernière preuve d'attachement, monsieur le comte, dit Marie Stuart. Je voudrais vous en témoigner ma reconnaissance mieux qu'avec des paroles. Mais je ne puis plus rien, et, à moins qu'il ne vous plaise de me suivre dans ma pauvre Ecosse, avec messieurs de Damville et Brantôme..* — Âh I ce serait mon vobu I0 plus ardent, madame f s'écria Gabriel. Mais un autre appel me retient en France. Une personne, qui m'est aussi bien chère et bien sacrée et que depuis plus de deux ans je n'ai pas revue, m'attend à l'heure qu'il est*.. — S'agirait-il de Dkne de Castro? demanda vivement Marie. — Oui, madame, dit Gabriel. Par un avis reçu à Paris le mois dernier, elle me mandait è Saint-Quentin pour aujour* d'hui 15 août, le n'arriverai près d'elle que demain ; mais, quelque soit ie motif pour lequel elle me demande, elle me pardonnera, j'en suis sûr, quand elle saura que je n'ai voulu vous quitter qu'au moment où vous quittiez la France. — Cbère Diane I reprit Marie pensive, oui, elle m'a aimée, elle aussi, et elle a été pour moi une sœur. Tenez, monsieur de Montgommery, remettez-lui en souvenir de moi cet anneau, et allez la rejoindre bien vile. Elle a besoin de vous peut-être, et, dès qu'il s'agit d'elle, je ne veux plus vous retenir. Adieu. Adieu, mes amis, adieu tous« On m'attend. Il faut que je parte, hélas I il le faut Elle s'arracha aux adieux qui voulaient la retenir encore, mit ie pied sur la planche du t>ateau, et passa sur la galère de monsieur de Mévillon, suivie des seigneurs enviés qui devaient l'accompagner jusqu'en Ecosse. Mais de même que l'Ecosse ne pouvait consoler Marie de la France, ceux qui venaient avec elle ne pouvaient lui faire oublier ceux qu'elle quittait. Aussi était-ce ceux-là qu'elle semblait aimer ie plua. Debout, à la proue de la r [

 galère, elle ne cessait de saluer de son mouchoir qu'elle tenait à la main, et dont elle essuyait ses larmes, les parens et les amis qu'elle laissait ssr le rivage. Enfin, elle entra en pleine mer, et sa vue fut attirée malgré elle vers un bâtiment qui allait rentrer dans le port d'où elle sortait et qu'elle suivait des yeux, enviant sa destinée, lorsque tout à coup le navire se pencha en avant comme s'il eût reçu un choc sous-marin, et, tremblant depuis sa quille jusqu'à sa mâture, commença, au milieu des cris de son équipage, à s'enfoncer dans la mer ; ce qui se fit si rapidement qu'il avait disparu avaift que la galère de monsieur de Mévillon eût pu lancer sa barque h son secours. Un instant on vit surnager, à l'endroit où s'était abîmé le vaisseau, quelques points noirs qui se maintinrent un instant sur la surface de l'eau, puis s'enfoncèrent les uns après les autres, avant qu'on pût arriver jusqu'à eux, quoique l'on fît force de rames ; si bien que la barque revint sans avoir pu sauver un seul naufragé. — 0 mon Dieul Seigneur! s'écria Marie Stuart, quel augure de voyage est celui-ci I Pendant ce temps, le vent avait fraîchi, et la galère commençait de marcher à la voile ; ce qui permettait à la chiourme de se reposer. Marie voyant qu'elle s'éloignait rapidement de la terre, s'appuya sur la muraille de la poupe, les yeux tournés vers le port, la vue obscurcie par de grosses larmes, et ne cessant de répéter : — Adieu, France I adieu, France !... Elle resta ainsi près de cinq heures, c'est-à-dire jus-' qu'au moment où la nuit tomba, et sans doute elle n'eût point pensé à se retirer d'elle-même si Brantôme ne fût venu la prévenir qu'on l'attendait pour souper Alors, redoublant de pleurs et de sanglots : — C'est bien à cette heure, ma chère France, dit-elle, que je vous perds tout à fait, puisque la nuit, jalouse de mon dernier bonheur, apporte son voile noir devant mes yeux pour me priver d'un tel bien. Adieu donc, ma chère France, je ne vous verrai jamais plus ! Puis, faisant signe à Brantôme qu'elle allait descendre après lui, elle prit ses tablettes, en tira un crayon, s'assit 'V

LES DEUX DUNE. 257 sur un banc, et, aux derniers rayons du jour, elle écrivit ces vers si connus : Adieu, plaisant pays de France! 0 ma patrie La plus chérie, Qufa nourri ma jeune enfance I Adieu, France! adieu, mes beaux jours! La nef qui disjoint nos amours N*a eu de moi que la moitié : Une part te reste, elle est tienne. Je la fle à ton amitié, Pour que de Tautre il te souvienne. Alors elle descendit enfin, et, s'approchanl des convives qui l'attendaient : — J'ai fait tout le contraire de la reine de Carthage, ditelle ; car Didon, lorsqu'Enée s'éloigna d'elle, ne cessa de regarder les flots, tandis que moi je ne pouvais détacher mes yeux de la terre. On l'invita à s'asseoir et à souper, mais elle ne voulut rien prendre, et se retira dans sa chambre en recommandant au timonier de la réveiller au jour si on voyait encore la terre. De ce côté du moins la fortune favorisa la pauvre Marie ; car, le vent étant tombé, le bâtiment ne marcha toute la nuit qu'à l'aide de raimes ; de sorte que, lorsque le jour revint, on était encore en vu^ de la France. Le timonier entra donc dans la chambre de la reine ainsi qu'elle le lui avait ordonné; mais il la trouva éveillée, assise sur son lit, et regardant par sa fenêtre ouverte le rivage bien-aimé. Cependant cette joie ne fui pas longue, le vent fraîchit et l'on perdit bientôt la France de vue. Marie n'avait plus qu'un espoir, c'est qu'on apercevrait au largo la flotte anglaise, et qu'on serait obligé de rebrousser chemin. Mais cette dernière chance échappa comme les autres : un brouillard, si épais qu'on ne pouvait se voir d'un bout de f7

The text on this page is estimated to be only 28.97% accurate

l/ 25S LES DEUX DIANE. la galère à rautre, s'étendit sur la mer, et cela eomme par miracle, puisqu'on était eu plein été. On navigua donc au hasard, courant le danger de faire fausse route, mais aussi évitant celui d'être vu de l'ennemi. En effet, le troisième jour, le brouillard se dissipa, et l'on se trouva au miHeu de rochers où, sans aucun doute, la galère se fdt brisée si l'on eût fait deux encablures de plus. Le pilote al(»rs {Hît hauteur, reconnut qu'il était sur les côtes d'Ecosse, et ayant tiré très habilement le navire des récifs où il était engagé, il aborda à Leith,près d'Edimbourg. Les beaux esprits qui accompagnaient Marie dirent qu'on avait pris terre par on brouillard dans un pays brouillé et brouillon.Marie n*était nullement attendue; aussi lui fallutri!, pour gagner Edimbourg, se contenter, pour elle et pour sa suite, de pauvres baudets mal harnachés, dont quelquesuns étaient sans selle, et n'avaient pour brides et pour étriers que des cordes. Marie ne put s'empêcher de comparer ces pauvres haquenées aux magnifiques palefrois de France, qu'elle était habituée à voir caracoler aux chasses et aux tournois. Elle versa encore quelques larmes de regret en comparant le pays qu'elle quittait avec celui où elle venait d'entrer. Mais bientôt, avec sa grâce charmante, essayant de sourire à travers ses pleurs : — Il faut bien prendre son mal en patience, dit-elle, puisque j'ai échangé mon paradis contre un enfer. Telle fut l'arrivée de Marie Stuart en Angleterre. Nous avons raconté ailleurs (1) le reste de sa vie et sa mort, et comment l'Angleterre impie, ce bourreau fatal de tout ce que la France eut de divin, tua avec elle la grâce, comme elle avait d^à tué l'inspiration en Jeanne d'Arc, eomme elle devait tuer dasd Napolégya le {éoie. (t) tu SiuarU^ i{)

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

LM BBUS IMAiœ. CONCLUSION. Ce fut seulement le lendemain 16 août que Gabriel arnira à Saint^iaenëii. A la porte do la ville, il trouya Jean Peuquojr qui TatI^Miait — Ah I vous voilà donc enfin, monsieur le comte I lui dit le brave tisserand. J'étais bien sûr que vous viendriez! Trop tard, malheureusement ! trop tard I — Gomment I trop tard ? demanda Gabriel alarmé. — Hélas i oui; la lettre de madame Diane de Castro ne vous mandait-elle pas pour hier 15 août ? — Sans doute, dit Gabriel, mais sans insister sur cette date précise, mais sans me dire pour quel objet madame de Castro réclamait ma présence. — Eh bien I monsieur le comte, reprit Jpan Peuquoy, c^est hier 15 août que madame de Castro, ou plutôtla sœur Bénie, a prononcé les vœux éternels qui la font désormais religieuse , sans retour possible au. monde. — Ah I fit Gabriel pâlissant. — Et, si vous aviez été là, reprit Jean Penquoy, vous seri^ parvenu, peut-être, à empêcher ce qui est maintenant accompli. — Non , dit Gabriel d'un air sombre , non, je n'aurais pas pu, je n'aurais pas dû, je n^urais pas voulu même m'opposer à ce dessein. Et c>st la Providence san* doute qui m'a retenu à Calais ! Mon cœcnr, «n *eifet, eût été brisé de son impuissance devant ne sacrifice, et la pauvre chère âme qui se donnait à Dieu aurait eu elle-même, peut-être, «^ soufflrir plus de ma présence qu'elle n'a dû souffHr dfe son isolement en ce moment solenneL — Oh I dit Jean Teuquoy, elle n'était pas seoie ! r^

960 LES DEUX PIANE. — Ouï, reprit Gabriel, vous éUez là, vous, Jean, et Babette, et les malheureux, ses obligés, ses amis... •^ Il n'y avait pas que nous, monsieur le comte, dit Jean Peuquoy. La sœur Bénie avait aussi près d'elle sa mère. '— 0"i ? madame de Poitiers? s'écria Gabriel. — i^i, monsieur 1© comte, madame de Poitiers ellemême qi^, sur une lettre de sa fllle, est accourue de sa retraite de CUiaumont-^^ur-Loire, a hier assisté à la cérémonie, et doit eiAf

 Mais Gabriel, avec une méprisante insouciance, ramena aussitôt vers la sœur Bénie et son regard et sa pensée. — Ma sœur ! répéta-t-il encore avec ardeur et angoisse. Diane de Poitiers reprit alors froidement : -^ C'est sans doute comme votre sœur en Jésus-Christ» monsieur, que vous saluez de ce nom celle qui s'appelait hier encore madame de Castro ?. . . — Que voulez-vous dire, madame î Grand Dieu I que voulez-vous dire ? demanda Gabriel en se levant tout frémissant : Diane de Poitiers, sans lui répondre directement^ s'adressa à sa fille. — Mon enfant, voici, je crois, le moment de vous révéler ce secret dont je vous parlais hier et que mon devoir, ce me semble, me défend de vous cacher plus longtemps. — Oh I qu'est-ce que c'est? s'écria Gabriel éperdu. — Mon enfant, continua tranquillement madame de Poitiers, ce n'est pas seulement, je vous l'ai dit, pour vous bénir que je suis sortie de la petraite où, grâce à monsieur de Montgommery, je vis depuis près de deux années. Ne voyez aucune ironie dans mes paroles, monsieur, dit-ell9 d'un ton ironique pour répondre à un mouvement de Gabriel. Je vous sais gré, en vérité I de m'avoir arrachée, violemment ou non, à un monde impie et corrupteur. Je suis heureuse à présent ! la grâce m'a touchée, et l'amour de Dieu remplit tout mon cœur. Pour vous remercier, j« veux vous épargner un péché, un crime peut-être. — Oh I qu'est-ce que c'est ? dit à son tour la sœur Bénie palpitante. — Mon enfant, continua Diane de Poitiers avec son infernal sang-froid, j'imagine qu'hier j'aurais pu d'un mot arrêter sur vos lèvres les vœux sacrés que vous alliez prononcer. Mais m'appartenait-il, à moi pauvre pécheresse, si heureuse d'être délivrée des chaînes terrestres, m'appartenait-il de dérober à Dieu une âme qui se donnait à lui, libre et chaste? Non I et je me suis tue. —Je n'ose pas deviner 1 je n'ose pas ! murmurait Gabriel.

LES DEUX DUNE. Bonsîeur de Montgommeryy que vous possédez encore sa pensée toute entière. Or, H faut qu'il vous oublie, il le ftmt. £t pourtant s'il se berçait toujours de cette illusion que vous pouvez être sa sœur, la fille du comte de Montgoinmery, 11 laisserait sans remords ses souvenirs s'égarer vers vous... Ce serait un crime ! un crime dont je ne veux pas, moi convertie d'hier, être la complice. Diane, sachezïe donc : vous n'êtes pas' la sœur de monsieur le comte, mais bien réellement la fille du roi Henri II, que monsieur le comte a si malheureusement frappé dans ce tournoi fatal. — Horreur î s'écria la sœur Bénie en se cachant le visage de ses deux mains. — Vous mentez, madame I dit Gabfiel avec violence... fOUS devez mentir I La preuve que vous ne mentez pas?... — La voici, répondit paisiblement Diane de Poitiers on lui tendant un papier qu'elle prit dans son sein. Gabriel saisit le papier d'une main tremblante, et le lut avidement. — C'est, continua maaame de Poitiers, une lettre de votre père écrite quelques jours avant sa mort, comme vous voyez. Il s'y plaint de mes rigueurs, comme vous voyez encore. Mais il se résigne, comme vous pouvez vob* aussi, en songeant qu'enfin je serai bientôt sa femme et que l'amant n'aura gardé à Tépoux qu'une part de bonheur plus entière et plus pure. Oh ! les termes de cette lettre, signée et datée, ne sont nullement équivoques; n'est-ce pas? Tous voyez donc, monsieur de Montgommery, qu'il eût été criminel à vous de penser à la sœur Bénie : car aucun lien du sang ne vous unit à celle qui est maintenant l'épouse de Jésus-Christ. Et, en vous épargnant une telle impiété, f espère bien m'ôtre acquittée envers vous, et vous avoir payé, et au-delà, le bonheur dont je jouis par vous dans ma solitude. Nous sommes quittes à présent, monsieur le eomte, et je n*ai plus rien à vous dire. Gabriel, pendant ce discours railleur, avait achevé de lire la lettre funeste et sacrée. Elle ne permettait aucun doute, en effet. C'était pour Gabriel comme la voix de son ière sortant de la tombe pour attester la vérité. Quand le malheureux jeune homme releva ses yeux 1o.)À

LEfe DEUX DIANE. 203 égarés, il vit Diane de Castro gisante, évanouie, au pied d'un prie-dieu. n s'élança instinchvement vers elle. Les épais barreaux de fer l'arrêtèrent. En se retournant, il vit Diane de Poitiers sur les lèvres de laquelle errait un sourire de satisfaction placide. Fou de douleur, il fit deux pas vers elle, la main levée... Mais il s'arrêta épouvanté de lui-même, et se frappant de la main le front comme un insensé, cria seulement : Adieu, Diane I adieu I et prit la fuite... S'il fut resté une seconde de plus, il n'eût pu s'empêcher d'écraser cette mère impie comme une vipère!... Hors du couvent, Jeian Peuquoy l'attendait bien inquiet. — Ne m'interrogez pas ! ne me demandez rienl lui cria d'abord Gabriel dans une sorte de frénésie. Et, comme le brave Peuquoy le regardait avec un étonnement douloureux : — Pardonnez-moi, lui dit-il plus doucement, je touche, je crois, à la démence. Je ne veux pas penser, voyez-vous. C'est pour échapper à \aa pensée que je m'en vais, que je m'enfuis à Paris. Accompagnez-moi, si vous voulez bien, ami, jusqu'à la porte de la ville où j'ai laissé mon cheval. Mais, par grâce, ne me parlez pas de moi, parlez-moi de vous... Le digne tisserand, autant pour obéir à Gabriel que pour tâcher de le distraire, raconta alors comme quoi Babette se portait à merveille, et l'avait récemment rendu père d'un jeune Peuquoy, de superbe venue ; comme quoi leur frère Pierre allait venir s'établir armurier h SaintQuentin ; comme quoi enfin on avait reçu le mois précé' dent, par un reîbre de Picardie rentrant dans ses foyers, des nouvelles de Martin-Guerre, toujours heureux avec sa Bertrande dulcifiée. Mais il faut avouer que Gabriel, comme aveuglé par la douleur, ne comprit ou n'entendit même qu'imparfaitement ce récit de joie. Pourtant, quand il arriva avec Jean Peuquoy à la porte de Paris, il serra cordialement la main du bourgeois. — Adieu, ami, lui dit-il. Merci de votre bonne affection.

[Î54 LES DEUX DIANE. Rappelez mon souvenir à tous ceux que vous aimez. Je suis heureux de vous savoir heureux ; pensez quelquefois, vous qui prospérez, à moi qui souffre. Et sans attendre d'autre réponse que les larmes qui brillaient dans les yeux de Jean Peuquoy, Gabriel monta à cheval et s'élança au galop. Â son arrivée à Paris, coume si le sort eût voulu racca* bler de tous les deuils h la fois, il trouva sa bonne nourrice, Âloy^, morte, sans l'avoir revu, après une courte maladie... Le lendemain, il alla chez Tamiral de Coligny. —Monsieur l'amiral, lui dit-il, je sais que les persécutions et les guerres religieuses ne vont pas tarder à recommencer, malgré tant d'efforts pour les prévenir. Sachez que désormais je puis offrira la cause de la réforme, non* seulement ma pensée, mais aussi mon épéo. Ma vie n'est plus bonne qu'à vous servir, prenez-la et ne la ménagez pas. C'est dans vos rangs, d'ailleurs, que je pourrai le mieux me défendre contre un de mes ennemis, et achever de châtier l'autre... Gabriel pensait à la reine régente et au connétable. Pas n'est besoin de dire que Coligny reçut avec enthousiasme l'inappréciable auxiliaire dont il avait éprouvé tant de fois la bravoure et l'énergie. L'histoire du comte, à partir de ce moment, fut donc celle des guerres de religion qui ensanglantèrent le règne de Charles IX. Gabriel de Montgommery joua un rôle terrible dans ces guerres, et, à chaque événement grave, son nom prononcé fit pâlir Catherine de Médicis. Quand après le massacre de Vassy, en 1562, Rouen et toute laNormandie se déclarèrent ouvertement pour les hur guenots, on nomma, comme le principal auteur de ce soulèvement de toute une province, le comte de Montgommery. Le comte de Montgommery était, la même année, à la bdlaille de Dreux, où il ût des prodiges de valeur. Ce fut lui, dit-on, qui y blessa d'un coup de pistolet le connétable de Montmorency, qui commandait en chef et .

îl Teût achevé, si le prince de Porcien n'eût protégé le connétable, et ne l'eût reçu prisonnier. On sait comment, un mois après cette bataille où le Balafré avait arraché la victoire aux mains inhabiles du connétable, le noble duc de Guise fut tué en trahison devant Orléans par le fanatique Poltrot. Montmorency, débarrassé de son rival mais privé de son allié, fut moins heureux encore à la bataille de Saint -Denis en 1567 qu'à celle de Dreux. L'Ecossais Robert Stuart le sommait de se rendre. Il lui répondit en le frappant au visage du pommeau de son épée. Quelqu'un alors lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit au flanc, et il tomba mortellement blessé. Â travers le nuage de sang (fui se répandit sur ses yeux, il crut reconnaître le visage de Gabriel. Le connétable expira le lendemain... Pour n'avoir plus d'ennemis directs, le- comte de Montgommery n'en ralentit pas ses coups. Mais il semblait invincible et imprenable, Quand Catherine de Médicis demanda qui avait ramené le Béarn sous la loi de la reine de Navarre, et fait reconnaître le prince de Béarn généralissime des huguenots ; on lui répondit : Montgommery. Quand, le lendemain de la Saint-Barthélémy (1572), la reine-mère, impatiente de vengeance, s'informa, pour avoir plutôt fait, non de ceux qui avaient péri, mais de ceux qui avaient échappé, le premier nom qu'on lui cita fut celui du comte de Montgommery. Montgommery se jeta dans La Rochelle avec Lanoue. La Rochelle soutint neuf grands assauts et coûta quarante mille hommes à l'armée royale. Elle garda sa liberté en capitulant, et Gabriel put en sortir sain et sauf. Il s'introduisit alors dans Sancerre, assiégée par le gouverneur duBerri.Il s'entendait assez bien, on s'en souvient, à la défense des places. Une poignée de Sancerrois, sans autres armes que des bâtons ferrés, résistèrent quatre mois à un corps de six mille soldats. En capitulant, ils obtinrent, comme ceux de La Rochelle, liberté de conscience et sûreté de personnes.

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

tes DEUX 0IÀNE. Catherine de Ifédicis voyait avec une fafeiir croissaiite lui échapper sans cesse son aneîoB et insaisissable ennemi. Montgommery laissa le Poitou qui était en feu, et rarint enflammer la Normandie qui se pacifiait Parti de Saint-LÔ, il prît en trois jours Carentan et dégar nit Valognes de toutes ses munitions. Toute la nobteeae normande Tint ae rea^&t sons ses tMamièrea. Catherine de Médicis et la roi mirent uiasitôt sur pied trois armées, et firent publier dans le Maits et «a Polcbb le ban et l'arrière-ban. Le dief des tronpes coyalea fut le duc de Matignon, Cette fois, Montgommery ne combattait plus. Perdu dans les rangs de ses religîonnaires, il tenait tête direct^nen et personnellement k Charles IX9 et availson année comme le roi avait la sienne. Il combina un plan admirable et q«i devidt Ini assurer une éclatante yictoira. Il laissa Matignon assiéger 8aint-L6 aviec toutes ses troupes, quitta secrètement la ville, et se fendait à Domfiront. Là, François du HaUot devait Im amener toute la cavalerie de Bretagne, d'Anjou et du pays de Canx. Avec ces forces réunies, il tomberait à rimprovisteaor l'année royale devant Saint-LÔ, qui, prise entre deux feaj;,serait exterminée. Mais la trahison vainquit Finvincible^ One enseigne avertit Matignon du départ secret de Montgommery pour Domfix>nt, oh quarante cavaliers seulement Taoeompagnaient. Matignon tenait bien moins à la prise de Saint-LÔ qu'à celle de Montgommery. Il laissa le siège à un de aes lieuteaane, et aecourcit «devant Domfi'ont avec deux régimens, six cents chevaux et une puissante artillerie. Tout autre que Gabriel de Montgommery se fût rendu ^ns essayer une réâstance inutile. Mais lui, avec quarante hommes, vonlnt tenir tête à cette armée. Il &ut lire dans l'histoire de Ce Thou le rédt de oe siège incroyable. DomfhMit résista douze jours. Le comte de Montgommery fit pendant oa lemps sept sorties furieuses. Enfin, quand es murailles de la ville, trouées et chancelantes, furent comme livrées à Tennemi, Gabriel les abaiàdonna, mai S i

LES DEUX DUNE m /fcmr se retirer et eombattre dans la toar dite de Guillaume de Bellême. n n^vaît plus arec lui (fne trente hommes. Matignon commanda ponr Tassant nne batterie de ônq pièces de grossse arlillerie, cent gentilshommes cuirassés, sept cents monsquetaires, et cent piquiers. L'attaque dura cinq heures, et six cents coups de canon furent tirés snr le vieux donjon. An soir, Montgommery n'avait plus que seize hommes, mais il tenait encore. Il passa la nuit à réparer la brèche comme un simple ouvrier. L'assaut recommença avec le jour. Matignon avait reçu pendant la nuit de nouveaux renforts. Il y avait alors, autour du donjon de Bellême et de ses dix-sept combattans, quinze mille soldats et dix-huit pièces de canon. Ce ne fut pas le courage qui manqua aux assiégés, ce fut la poudre. Montgommery, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis, voulut se passer son épée au travers du corps. Mais Matignon lui envoya un parlementaire qui lui jura au nom du chef: Qu'il aurait la vie sauve et la liberté de se retirer. Montgommery se rendit sur la foi de ce serment. Il eu dû pourtant se rappeler Castelnau. Le jour même, on l'envoyait garrotté à Paris. Catherine de Médicis le tenait enûn I C'était par une trahison, mais que lui importait? Charles IX venait de mourir; en attendant le retour de Henri III de Pologne, elle était reine-régente et toute-puissante. Montgommery, traduit devant le parlement, fut condamné à mort le 26 juin 1574. Il y avait quatorze ans qu'il combattait la femme et les fils de Henri II. Le 27 juin, le comte de Montgommery, auquel, par un rafOnement de cruauté, on venait d'appliquer la question extraordinaire, fut porté sur l'échafaud et décapité. Son corps fut déchiré ensuite en quatre quartiers. Catherine de Médicis assistait à l'exécution... Ainsi finit cet homme extraordinaire, une des ftmes les

The text on this page is estimated to be only 26.79% accurate

268 LES DEUX DIANE. plus fortes et les plus belles qu'ait vues le seizième siècle* il n'avait jamais paru qu'au second rang ; mais il s'étaii toujours montré digne du premier. Sa mort acpompiit jus* qu'au bout les prédictions de Nostradamus : Enfin, Taimera, puis las! le tuera Dame de roy. Diane do Castro ne vit point cette mort. La sœur Béni, était morte Tannée précédente, abbesse des Bénédictine» de Saint-Quentin. rrt T.\j ÏUOtflUifE ET DEUXîEtt TOL^UV. '^ ^ U

The text on this page is estimated to be only 18.27% accurate

S6» TABLE DES CHAPITRES. I. — Les méprises ont Tair de vouloir recommencer 1 ri. — Le réquisitoire d'un criminel contro luimême .o.. 9 m. — iusllCel 18 IV. — Deux lettres 29 V. — Un conciliabule orotestant 37 yi. — Kfitre i»r»-»'xv«'>*- r . r » - f . • ^'^ VIL — une dangereuse aemarcne ..... 58 Vin. — L'imprudence de la précaution 6î IX. — Occasions '^^ X. — Entre deux devoirs 80 XL — Présages 86 XII. — Tournoi fatal 91 RÈ6NB DE FRANÇOIS II. XIIL — Nouvel éiat de choses 99 XIV. — Suite des vengeances de Gabriel .... 108 XV. — Changement de température H4 XVI. — Guise et Coligny 123 XVII. — Rapporis et dénonciations 130 XVIII. — Un espion 130 XIX. — Un délateur 145 XX. — Roi et reine enfans 153 XXK — Fin au voyage en Italie 160 XXII. — Deux appels . »... c .... . 1 70 /

The text on this page is estimated to be only 16.66% accurate

/ «70 TABLE DES CHAPITRES. XXIII. — Une confiance périlleuse 175 XXIV. — Déloyauté de la loyauté 183 XXV. — Le commencement de la fin 190 XXVI. — U forêt de CbAteau-Regnault 197 XXVII. — De la politique au seizième siècle. • . . 203 XXVin. ^ Le tumulte d^Amboise. .,..;.. a09 XXIX. — Un aeie de foi • • « . . 215 XXX. — Autre échantillon de politique 22? XXXI. — Lueur d*espoir » 231 XXXII. — Sommeil bien Rardé 2^ XXXIII. — Le lit de mort des rois 2I3(XXXIV. — Adieu, France î 251 Conclusion.' 257 h 'K BW LA 1ABI.K Dt TBOlJkfttUE TOtriVS* UNIV. Ci- ui... F. Âureau. — Imprimerie de Lagny